ŒUVRES

COMPLETTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME VINGTIÈME.

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME VINGTIÈME.

PRINCIPES DE MORALE.

A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.

M. DCC. XCVII.

PRINCIPES DE MORALE.

LIVRE PREMIER.

Des passions.

Vous n'aurez point aujourd'hui, mon cher Cléante, les réflexions qu'Eugène m'avoit promises, et que je vous ai annoncées, sur la nature des vertus : Ariste a tout dérangé. Je le rencontrai hier avec Théante et Eugène, dans cette allée solitaire du Luxembourg que vous nous avez appris à préférer à toutes les autres; ils s'entretenoient de la nouvelle bulle qui vient de paroître, et par laquelle le pape détruit l'institut des jésuites. Un janséniste auroit d'abord été assez content de nous ; car Ariste, en rendant justice aux particuliers qui n'étoient point initiés aux mystères de leur ordre, condamnoit très-rigoureusement l'ambition de leur so-

ciété. Il fallut le laisser dire ; et quand son éloquence fut enfin épuisée : mon cher Ariste, lui dit Eugène, philosophe comme vous l'êtes, pourquoi êtes-vous surpris qu'ayant d'abord paru avec le plus grand éclat, la société des jésuites ait abusé du crédit et du pouvoir qu'elle devoit à son mérite ? Je ne vois là que le train ordinaire des choses humaines. L'ambition est une passion si attrayante et si douce ! Comment lui résister ? elle ne connoît point de bornes : où ne peut-elle donc pas conduire les hommes, sur-tout si, se couvrant du manteau de la religion, elle se déguise pour se confondre avec elle ?

Les passions sont aussi anciennes que le monde ; toujours amies ou ennemies les unes des autres, et toujours constantes dans leurs erreurs, elles ne cessent d'élever d'une main ce qu'elles détruisent de l'autre. Voilà le spectacle que présentent et les sociétés et les simples citoyens. Tout finit par quelque révolution, mais rien ne finit que pour recommencer encore de la même manière et seulement sous des noms différens ; et cette scène, quelquefois digne de notre admiration, et presque toujours de notre mépris, pourquoi nous surprendroit-elle ? Bornés et vains comme

nous le sommes tous, il n'est point de sagesse qui ne trouve en elle-même le principe de sa décadence. Un homme s'élève-t-il, soyez sûr qu'en changeant d'état, il changera de mœurs. Graces à la fortune ou à quelques sages institutions, un peuple est-il heureux dans ses entreprises? le bonheur lui tournera infailliblement la tête. Il commence par croire qu'il doit plutôt sa prudence et son courage à lui-même, qu'aux loix sages et aux institutions politiques qui l'ont formé. Il néglige ensuite ces loix ou ces institutions, bientôt il les méprise, et, incapable enfin de renoncer à des vices agréables, il court à grands pas à sa ruine. Au lieu de renoncer à une puissance qui les rendoit odieux, ou du moins de la déguiser avec soin, les jésuites ont espéré d'étouffer, ou du moins de faire taire la haine et l'envie, en affectant de se rendre encore plus puissans; ils n'ont écouté que leur ambition, et elle les a perdus. J'en pourrois dire autant de tous les corps, de tous les peuples, de toutes les républiques qui se sont succédées; et avec le secours de ces principes, je pourrois, sans crainte de me tromper, hazarder des prédictions sur l'avenir.

Vous voyez, mon cher Cléante, que notre conversation prenoit un assez bon train ; et pour ne point perdre l'occasion de nous enfoncer plus avant dans la morale, et de rappeller à Eugène sa promesse, je le félicitai de cette heureuse tranquillité d'ame que je lui envie, et qui ne se laisse point affecter par les caprices de la fortune les plus bizarres et les plus inattendus. Comment, lui dis-je, naturellement vif et très-sensible, êtes-vous parvenu à ce degré de sagesse que promet la philosophie, et qu'elle ne donne que si rarement ? Avec le secours seul des moralistes, vous ne seriez pas allé si loin. La plupart ne préconisent que la vertu pour laquelle ils se sentent un attrait particulier, ou celle dont ils voient que leurs concitoyens ont un besoin plus pressant. De là une philosophie décousue, dont les principes, ou plutôt les maximes, n'embrassant pas tous nos devoirs et les circonstances différentes où nous nous trouvons successivement, nous laissent sans appui dans les momens les plus difficiles de notre vie. Il faut que vous vous soyez donné la peine d'arranger les vertus en différentes classes, et selon l'ordre de leur dignité et de leur importance, pour

les cultiver avec plus ou moins d'attention, et les avoir pour ainsi dire sous la main quand vous en avez besoin.

Je ne sais, mon cher Cléante, comment, au milieu de ce que je viens de vous dire, il m'échappa quelques mots qui réveillèrent la manie d'Ariste pour la politique. Vous le savez plus occupé que tous les ministres du monde, de ce qui se passe dans les conseils des souverains; la Russie, la Porte et la Pologne l'inquiètent aussi sérieusement que s'il étoit chargé de les pacifier. Il est gêné, dit-il, par les troubles qui fermentent sourdement dans la ville de Genève. Mais son imagination s'exalte, en pensant aux querelles de l'Angleterre avec ses colonies d'Amérique. N'en doutez pas, nous a-t-il dit, la guerre est certaine; je ne vois aucun point de conciliation entre les Américains et les Anglois. Les uns veulent être libres, les autres veulent être maîtres : tous ont assez de courage et de force pour défendre leurs droits et leurs prétentions; et cette guerre changera tous les intérêts du Nouveau-Monde et du nôtre. Vous avez beau dire, ajouta-t-il en me serrant la main, vous nous donnerez un nouveau volume de votre droit

public, pour rendre compte d'une paix qui sera plus importante que celle de Westphalie : mais, en attendant, je voudrois que vous nous dissiez ce que vous espérez, ce que vous craignez, ce que vous attendez de ce grand événement.

Nous avons un profane parmi nous, répondis-je en m'adressant à Eugène et à Théante. Si vous n'y prenez garde et ne vous y opposez, nous allons abandonner notre précieuse morale pour nous occuper de l'inutile politique. Je ne suis point nouvelliste, et encore moins prophète, mon cher Ariste; laissons ces grandes affaires à la prudence de ceux qui les gouvernent. Nous ne corrigerons pas les états, ils sont esclaves des passions, des erreurs et des préjugés que l'habitude a consacrés, et des besoins qu'ils se sont faits. Nous ne les corrigerons pas, Ariste; et tout bien pesé et bien examiné, notre politique à nous autres particuliers, c'est de posséder nôtre ame en paix, et de cultiver quelques vertus qui contribuent à notre bonheur. Sans songer aux pacotilles et au commerce des deux mondes....

En effet, reprit Ariste en m'interrompant, j'ai grand tort; et puisque la morale ne doit tendre qu'à rendre les hom-

mes heureux, est-ce une profanation que de vouloir la tirer du cercle étroit où vous la retenez, pour la placer dans le conseil des princes et des républiques? De la morale des particuliers, pourquoi ne pas passer à la politique, qui est la morale des états? Je sais que les leçons qu'on donne aux souverains, sont presque toujours perdues; mais celles qu'on donne aux particuliers, ont-elles plus de succès? Au milieu de la corruption dont nous sommes enveloppés, il est agréable sans doute de rechercher par quelle conduite et quelles règles un citoyen, un pere de famille doit faire des heureux autour de lui; mais il est encore plus intéressant d'imaginer un politique qui feroit bénir sa sagesse dans un grand empire. Eugène m'apprendra quelle est la vertu que je dois préférer aux autres, et j'en serai certainement très-reconnoissant; mais je préfère un homme d'état qui, sans paroître nous faire violence, nous force cependant à être gens de bien. Il écarte loin de nous les tentations, en ne laissant à la faveur ni à l'intrigue aucune espérance de réussir. Pour rendre la vertu plus aimable au citoyen, il commence par rendre le vice dangereux. Tous les jours il essaie nos

forces par des établissemens dont on ne peut se dissimuler les avantages; et comment n'aimeroit-on pas enfin des loix qui nous apprendroient à trouver notre bonheur particulier dans le bonheur public? Vous-même, poursuivit Ariste, n'est-ce pas ainsi que vous avez envisagé la politique dans vos écrits ? Promettez-moi de faire cette suite du droit public que je vous demande depuis si long-temps, et je vous promettrai à mon tour de ne plus troubler mal-à-propos nos entretiens de morale.

Non, non, Ariste, je ne puis me résoudre à faire ce que vous exigez. Je l'avoue, continuai-je, je m'occupois autrefois avec plaisir des intérêts, des guerres, des paix et des alliances des états de l'Europe; j'aurois voulu fixer leurs droits pour gêner leur ambition. J'aimois à remonter jusqu'aux causes du bonheur de la société. Je croyois qu'on pouvoit encore faire le bien, et que les hommes se trompoient plutôt par erreur que par mauvaise volonté; mais je ne suis que trop désabusé : on se lasse à la fin de parler à des sourds qui ne veulent pas entendre. Il faut renoncer, Ariste, à cette morale générale dont vous parlez; elle est com-

battue par des passions trop violentes, pour être respectée. Contentons-nous, dans notre obscurité, d'être honnêtes gens pour nous-mêmes.

Que pourrois-je dire dans un nouveau volume de mon droit public, que je n'aie déjà dit dans les précédens? Répéterai-je en cent façons différentes que la prospérité fondée sur l'injustice, n'est qu'une prospérité passagère? Content de jouir du présent sans songer à l'avenir, on me prendra pour un rêveur. Dirai-je que l'avarice et l'ambition n'établissent qu'une politique ruineuse, et que les mœurs, et non pas l'argent, sont le nerf de la paix et de la guerre? personne ne m'entendra. J'opposerai les raisonnemens les plus solides à la doctrine fausse et perverse de Machiavel; je ferai voir que, depuis deux siècles, aucun état ne s'en est bien trouvé. Soit; mais quel sera le fruit de mes peines? Ce que Platon n'a pas fait dans la Grèce corrompue; ce que Cicéron n'a pas fait au milieu des fatales divisions de sa république; moi, qui leur suis si inférieur à tous égards, le ferai-je dans un temps où l'Europe, familiarisée avec ses vices, veut en jouir tranquillement? Nous avons imaginé je ne sais quelle malheu-

reuse philosophie, qui, nous rendant incapables de tout effort généreux sur nous-mêmes, n'est que trop féconde en sophismes propres à justifier nos erreurs.

Ma foi! mon cher Ariste, ajoutai-je en badinant, je ne saurois penser sans regret à un bel ouvrage que j'avois commencé dans ma jeunesse, et que j'ai eu la folie de brûler. Il étoit bien digne de la sagesse de notre temps, et il me feroit un honneur infini. Je prenois toutes les passions sous ma protection, parce que je croyois avoir remarqué qu'en se développant elles étendoient nos lumières et donnoient de l'activité à notre froide raison. Je leur attribuois les progrès de la société, et à certains égards je ne me trompois pas; car la nature nous les a sans doute données pour nous être utiles en obéissant à la raison. Mais mon imagination, me servant admirablement, ne manquoit pas de me prouver que les républiques n'ont été plus ou moins florissantes, plus ou moins riches, plus ou moins heureuses, qu'autant que les passions s'y étoient montrées avec plus ou moins d'énergie. Que signifie, me disois-je, cette austérité sévère et pédantesque dont les anciens philosophes font tant de cas?

Les bonnes gens sans doute n'en savoient pas davantage; ils en étoient au rudiment de la philosophie et de la politique : le temps, l'expérience et nos méditations nous ont bien perfectionnés. Ce n'est pas la peine d'être un grand homme et d'étudier la science de la législation, pour ne former, comme Lycurgue, qu'une ébauche de société, une petite ville de Sparte, ou une Rome telle qu'elle étoit encore dans le siècle de Camille ou de Fabricius. J'aimois à promener mes pensées dans un grand état où les citoyens oisifs, riches et heureux, jouissoient de tout ce que les arts inutiles ont de plus délicieux.

Il est vrai que quelquefois je ne pouvois m'empêcher de voir que nos passions produisoient par bouffées de grands maux; mais j'étois assez subtil pour trouver que ce n'étoit jamais leur faute; et si les richesses, le luxe, l'avarice et l'ambition réussissoient mal, de quoi, me disois-je, n'abuse-t-on pas? Et je m'en prenois à une politique mal-adroite qui ne savoit pas les rendre utiles à la société; car les passions sont l'ame du monde, elles nous ont été données pour développer les facultés de notre ame, et par conséquent pour

nous enseigner le chemin du bonheur; elles doivent donc nous servir de guides; et les philosophes, qui veulent être plus sages que la nature, sont les plus insensés des hommes. Ne diroit-on pas, mon cher Ariste, que j'ai deviné la philosophie que nos beaux esprits ont mise à la mode? Enfin, car il ne faut pas vous ennuyer, je concluois de toutes ces sottises, que les hommes seroient heureux si la politique parvenoit à connoître assez bien les ressorts du cœur humain pour y remuer à son gré les passions, et leur donner l'étendue, l'activité et l'enthousiasme nécessaire au succès de ses entreprises; et c'est cet art merveilleux que je prétendois enseigner.

Vous croyez donc, me dit enfin Ariste d'un ton mêlé de joie et d'étonnement, dire des choses fort ridicules? Mais je me trompe beaucoup, ou c'est-là une idée hardie, lumineuse et sublime; et je ne conçois point par quel caprice vous l'avez abandonnée. Quel parti n'en tireroient pas quelques philosophes de ma connoissance? Vous pouvez la leur porter de ma part, répondis-je; ils sont accoutumés à vivre sans scrupule de butin et de pillage: cette

cette idée est digne d'eux, et je vous promets de ne la pas revendiquer.

Mais je ne vous comprends pas, reprit Ariste; et puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai avec la franchise qu'exige l'amitié, que depuis un certain temps vous mêlez de l'humeur dans votre philosophie. Passe si vous disiez simplement que les mœurs publiques sont trop négligées, et qu'il en peut naître de grands inconvéniens; mais il faut fuir les excès, et il seroit agréable d'attendre de l'inconstance même de nos passions, un retour au bien. Peut-être avez-vous pensé dans votre jeunesse trop favorablement sur leur compte; mais en réparation de cette erreur, faut-il aujourd'hui déclamer sans cesse contre elles? Il me semble que sans les extirper du cœur humain, on peut faire valoir les droits de la raison. Il est évident que la nature nous a donné nos passions, et ce n'est pas sans doute pour nous préparer seulement la gloire de les détruire. Voulez-vous ressusciter la doctrine des stoïciens? Leur sage ne devroit éprouver aucune émotion, aucun trouble de l'ame; en espérant follement de se rendre insensible, il passoit tristement sa vie

à combattre ses passions et à être vaincu. Pour moi, je suis persuadé que cette philosophie sauvage, que votre ami Cicéron a si agréablement réfutée, et qui révolte tous les penchans de notre cœur, n'est point faite pour nous donner la sagesse dont nous avons besoin.

Vous avez dit que les passions sont l'ame du monde, et que sans elles notre raison engourdie seroit sans action. Elles allument ce génie qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas faire remarquer de quelle utilité elles seroient entre les mains d'un politique habile? Toute l'histoire en est une preuve évidente. Combien de fois l'avarice, l'ambition, l'envie, la haine, l'amour, la volupté et des espérances qui paroissoient insensées, n'ont-elles pas produit des événemens, des prodiges que tout le froid bon sens du monde auroit cru impossible! J'aime à voir Philippe et Alexandre communiquer l'enthousiasme de leur ambition aux Macédoniens, et en flattant tantôt une passion et tantôt l'autre, les retirer du mépris où ils étoient tombés depuis long-temps, pour les rendre dignes d'être les maîtres de la Grèce et de l'Asie. Que Thémistocle voie froide-

ment les trophées de Miltiade, que l'envie et la jalousie ne l'empêchent pas de dormir ; et les Grecs, qui ne durent leur salut qu'à ses talens, seront condamnés à succomber sous les forces de Xerxès. L'avarice de Tyr et de Carthage n'a-t-elle pas rendu ces deux républiques florissantes, et fait braver à leurs citoyens les plus grands dangers ? Il seroit injuste de la blâmer, si leurs richesses, en perfectionnant tous les arts, ont étendu chaque jour leurs vues, leurs lumières, leurs talens et leur industrie. Les Romains doivent à leur ambition l'empire du monde. L'histoire moderne offre mille exemples pareils. Mais je ne veux pas vous fatiguer par des détails que vous connoissez mieux que moi.

Si les passions produisent de si grandes choses, ce n'est pas elles qu'il faut blâmer, mais nous, de ne savoir pas en tirer le même parti que les grands hommes et les républiques que je viens de vous citer. Ils avoient sans doute une méthode que nous ignorons ; c'est cette méthode que je voudrois qu'on découvrît, et rien n'est plus digne des méditations d'un philosophe. Si je soulève telle touche dans un clavecin, je suis sûr de lui faire rendre

tel son. Je crois en vérité qu'il en est de même de l'homme. Remuez, si je puis parler ainsi, telle touche dans mon cœur, et vous y réveillerez infailliblement la passion dont vous aurez besoin. Un musicien flatte agréablement mes oreilles, et l'harmonie la plus exacte naît sous ses doigts, parce qu'il a étudié son instrument, et s'est exercé à le manier avec la précision la plus scrupuleuse. Au contraire, combien de politiques ne jouent malheureusement de l'homme que comme des écoliers. Ils ne connoissent pas même le clavier du cœur humain ; ils veulent allumer la colère ou l'espérance, et ils seront assez mal-adroits pour n'exciter que la pitié ou la crainte. Tantôt je n'entendrai que des dissonances choquantes, tantôt leurs sons seront aigres, secs et mal prononcés ; rien n'aura de caractère et ne formera un tout. Jugez donc combien un philosophe, qui se donneroit la peine de les instruire, leur épargneroit de méprises dont nous sommes toujours les victimes.

Courage, Ariste, courage, dis-je à mon tour ; voilà assez de matériaux pour qu'un sophiste, avec un peu d'imagination et la lecture de Plutarque, dont il abusera, puisse faire deux ou trois volumes, que

nos philosophes beaux esprits célébreront comme un prodige. Mais laissons là ces messieurs ; c'est mon apologie que je veux faire. Pourquoi m'accusez-vous, mon cher Ariste, de déclarer la guerre également à toutes les passions, et de vouloir les détruire ? Personne n'est plus persuadé que moi qu'elles nous ont été données pour notre bonheur ; et si j'étois le maître de les bannir de notre cœur, je me garderois bien de le faire. Je connois trop les bornes de mes lumières pour oser me croire plus habile que la nature ; elle me paroît souvent enveloppée de mystères, et je les adore respectueusement. Je sens que sans le secours des passions, ma raison se glaceroit, et seroit réduite à n'être qu'un instinct grossier. Pourquoi me plaindrois-je d'éprouver des passions ? ce seroit me plaindre d'être intelligent et sensible. Dès que je pense, il m'est prouvé que je dois m'aimer ; c'est-à-dire, rechercher mon bonheur. Il m'est impossible de me séparer de cet amour de moi-même ; et je dois fuir la douleur, comme je vole au devant du plaisir qui m'appelle.

Quoique rien ne semble plus contraire à la nature d'un être évidemment destiné à vivre en société avec ses semblables,

que cet amour-propre qui contraint impérieusement chacun de nous à se préférer à tout, ce sentiment est cependant le lien qui nous unit les uns aux autres avec le plus de force : et c'est principalement dans cet artifice admirable de la composition de l'homme, qu'il faut admirer la sagesse infinie de la providence.

Foible au milieu des dangers dont je suis menacé, et pressé par les besoins toujours renaissans qui m'assiégent, je ne puis me suffire moi-même ; tout ce qui m'entoure me devient nécessaire. Loin de rester immobile, sans action extérieure, et comme concentré en moi-même, je cours au devant de tout ce qui me promet de contribuer au bonheur qui me manque et que je cherche. C'est parce que l'homme éprouve du plaisir à s'approcher de ses pareils qu'il cherche leur société. C'est parce qu'il s'aime, qu'il ne peut résister à l'attrait que lui présentent l'amour et l'amitié. Il est invité à soulager un malheureux par le sentiment de la pitié ; et il est reconnoissant, parce qu'il est nécessaire qu'un être qui s'aime, aime tout ce qui contribue à son bonheur. Dès que ma liaison avec mes pareils me rend chère leur estime, leur mépris doit m'humilier,

et me mortifier. Ne commencez-vous pas, mon cher Ariste, à voir se former les liens les plus précieux de la société, qui est destinée elle-même à perfectionner l'homme autant qu'il peut l'être? Je dois rechercher avec empressement la gloire d'être utile à mes semblables. Le sentiment d'estime que j'éprouve, m'identifie en quelque sorte avec le citoyen dont je ne puis égaler le mérite. Je l'excite par mes éloges aux grandes choses qui me sont utiles; en l'aimant, je crois en quelque sorte devenir son égal: et plus sa supériorité est grande, moins mon amour-propre en est alarmé, parce que mon admiration ne m'abandonne pas.

De ces différentes affections de l'ame, naît le commerce des secours et des bienfaits mutuels. Déjà je vois les hommes s'accoutumer à des complaisances réciproques. On commence à soupçonner qu'on doit s'interdire à soi-même les actions dont on est blessé dans les autres; et voilà la première règle des devoirs de l'humanité. Vous en allez voir résulter des pactes, des conventions, et bientôt des loix qui formeront des sociétés régulières, en faisant sentir la nécessité de créer des magistrats. Il s'établit alors de

nouveaux rapports entre les citoyens ; et sous la protection d'un gouvernement sage, telle est la magie de l'amour-propre, qu'il paroît quelquefois s'oublier lui-même. En effet, mon cher Ariste, si nous descendons dans les abymes de notre cœur, nous avons souvent de la peine à démêler le principe qui nous fait agir. Nous éprouvons cette douce illusion, qui nous persuade que nous aimons notre femme, notre enfant, notre ami et notre patrie plus que nous-mêmes. Heureuse méprise de sentiment, qui, en inspirant un noble orgueil et la confiance généreuse qui produit les grandes vertus, enfantera des Pylades et des Curtius !

Après ce que je viens de dire, il me semble qu'il y auroit bien de l'injustice à m'accuser encore de proscrire et de blâmer indifféremment toutes les passions. Plusieurs, au contraire, me paroissent de grandes vertus ; et je les approuverois toutes, si notre ame, souvent trop appesantie par nos sens, avoit assez de force pour ne s'arrêter qu'à des pensées, des affections et des désirs dignes d'elle. Mais en attendant la mort que nous redoutons tous, et qui doit nous conduire à cet état fortuné, mon ame est liée à un corps qui

l'enveloppe, qui la gêne, qui la tient captive, et l'empêche trop souvent de songer à sa dignité. J'éprouve tous les jours combien mes sens usurpent d'empire sur ma raison, et je me vois entouré de mille objets qui me présentent une image séduisante de bonheur que je veux saisir, qui m'échappe sans cesse, et dont, malgré mon expérience, je serai encore la dupe mille fois. Quand je vois avec quelle facilité les affections vertueuses, que la nature nous a données pour servir de fondement à notre bonheur, peuvent se changer en des passions vicieuses qui nous rendront malheureux ; quand je considère que nos fragiles vertus sont toujours placées entre deux vices qui les resserrent ; enfin, mon cher Ariste, quand j'observe comment nos passions, liées les unes aux autres, se heurtent, se choquent, se ressoutiennent, se détruisent, se mêlangent, se reproduisent mutuellement, et parviennent à un degré de force qui subjugue les mœurs, fait taire la morale, renverse les loix, et entraîne comme un torrent le gouvernement qui a songé trop tard à leur résister ; je vous dirai que ce n'est pas l'art d'échauffer, et si je puis parler ainsi, d'exalter les passions que je

rechercherois ; mais celui de les calmer et de les tempérer pour m'en rendre le maître, et les diriger à une fin honnête. Vous voyez donc que je n'ai pas grand tort d'avoir brûlé le bel ouvrage que vous avez la politesse de regretter.

Il ne s'agit pas de murmurer et de se plaindre de notre condition ; c'est une suite inévitable et nécessaire de l'union mystérieuse qui associe deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière. En effet, si la partie la plus noble de moi-même, étant unie à la plus vile, ne lui avoit été liée par une action continuelle et réciproque de l'une sur l'autre ; si mon corps, si mes sens n'avoient pas procuré à mon ame des plaisirs capables de l'intéresser, il n'y auroit jamais eu de liaison entre eux, et je n'aurois pu subsister. Avec quelle fierté j'imagine que mon ame auroit dédaigné les besoins, les sollicitations et les remontrances de mon corps. Loin de veiller à sa sûreté, à sa conservation et à ses plaisirs, ce monarque impérieux auroit cru se dégrader et tomber dans la plus honteuse crapule en y prenant quelque intérêt. Mais si mon ame est condamnée pendant cette première vie à se prêter aux besoins de mon corps, ce

n'est pas pour en être l'esclave. Elle revendique continuellement ses droits, et jamais la partie de moi-même, qui, selon l'expression de Cicéron, me met en commerce avec Dieu, ne peut être soumise à la partie qui me ravale à la condition des brutes, sans que tout l'ordre moral et social n'en soit renversé, et qu'il n'en naisse les plus grands malheurs.

Vous avez fait, Ariste, l'éloge de nos passions; je les louerai aussi, mais avec quelque restriction. Vous nous avez dit que quelques peuples leur ont dû des succès extraordinaires; mais je vous répondrai que des poisons servent quelquefois de remède, et vous ne me pardonneriez pas sans doute d'en conclure qu'on en doit faire sa nourriture ordinaire. Permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez point convaincu. Votre imagination s'est laissé éblouir, et vous blâmeriez, comme moi, l'usage inconsidéré et mal-habile que quelques peuples ont fait des passions, si vous vous rappelliez quel a été le terme de ces richesses, de ces arts, de cette gloire, de ces conquêtes que vous estimez bien au-delà de leur valeur. Pour moi, n'étudiant dans l'histoire que les causes de la prospérité, de la décadence

et de la ruine des états, j'ai toujours remarqué que ces passions violemment agitées, et contraires à la nature de l'homme, qui nous ordonne de tenir en tout un juste milieu, ont ébranlé les mœurs, les loix et la constitution d'un pays, et laissé après elles de profondes et longues traces de leur passage. J'ai appris à me défier de tout ce que notre luxe, notre avarice et notre ambition appellent des biens. J'admirerai, tant qu'on le voudra, la constance et le courage avec lesquels un peuple médite ses entreprises et triomphe des obstacles qui s'y opposent; mais je ne laisserai pas de le plaindre de se donner tant de peine pour courir après un bonheur imaginaire, et tomber dans un malheur réel. En voilà assez, mon cher Ariste, et je suis fâché que mon apologie nous ait occupés si long-temps. Laissons parler Eugène, il réparera nos torts en nous apprenant à connoître le prix de chaque vertu.

Vous êtes trop impatient, me répondit Ariste avec une sorte de chagrin; et il n'est pas honnête, après m'en avoir dit assez pour me faire soupçonner que je puis être dans l'erreur, de ne pas vouloir me montrer la vérité toute entière. J'ai

passé

passé ma vie à entendre parler de l'empire des passions, de leur usage, de leur danger et de leur utilité. Il faut les ménager, il faut les flatter, il faut les encourager, me dit l'un, car rien ne leur est impossible : elles peuvent seules donner aux vertus ce caractère héroïque et sublime que nous admirons. Point du tout, me répond l'autre; elles ne donnent aux vertus qu'un masque trompeur; il tombera enfin, et au lieu de vos vertus sublimes, vous ne vous trouverez qu'avec les vices les plus bas. Dans ce moment je ne sais plus ce que je dois penser de tous ces beaux axiomes qui se contredisent. Vous avez dérangé toutes mes idées; je flotte dans une incertitude qui me gêne; et malgré l'empressement avec lequel j'entends toujours Eugène, j'avoue que je n'ai pas actuellement l'esprit assez tranquille pour profiter de ses réflexions. Tandis qu'il mettra les vertus dans leur ordre, et les rangera suivant leur dignité ou leur importance; occupé malgré moi de nos passions, je serai dans une distraction continuelle, et il arrivera qu'ayant passé une partie de la journée entre trois philosophes, je n'en serai pas plus avancé.

Par le temps qui court, dit Théante

en souriant, ce n'est pas une chose si extraordinaire, et sans miracle il pourroit vous arriver quelque chose de pis. Eugène se joignit à Ariste. Sa demande, me dit-il, est juste, et je suis intéressé à vous prier de le satisfaire. Je sens à merveille que tout ce que vous nous direz sur la nature et le caractère des passions, me sera très-utile quand je chercherai à ranger les vertus selon leur ordre et leur dignité. Je consens, repris-je, à ce que vous exigez de moi; mais je vous avertis que la matière que nous allons traiter est délicate, et demande une certaine méthode pour être bien entendue. Permettez-moi de vous exposer de suite ma doctrine, ou, pour me servir d'une expression moins orgueilleuse et plus convenable, de vous entretenir des idées qui m'ont occupé. S'il vous naît, Ariste, quelque difficulté, je me charge d'y répondre ensuite, ou de changer de sentiment si vous me faites voir que je suis dans l'erreur.

Il me semble, continuai-je, que quelque système qu'on embrasse sur la nature de l'homme et les intentions de la providence en nous créant, on doit établir pour principe, que la philosophie, qui s'occupe à chercher les sources de notre

bonheur, ne peut être trop retenue, ni trop circonspecte dans l'emploi qu'elle nous permet de faire des passions pour exercer et éclairer notre entendement, et donner de l'activité et de la force à notre volonté. Je veux croire pour un moment tout ce que nous a débité et nous débite encore une certaine clique de philosophes. Soit, messieurs, la nature est une marâtre, elle a mal pris ses mesures pour satisfaire le désir qu'elle nous a donné d'être heureux; puisque notre raison, qui est aussi son ouvrage, est assez sotte, assez imbécille pour avoir laissé usurper l'empire du monde aux passions. J'en conviens, quelque part qu'on jette les yeux, on voit qu'elles triomphent insolemment. La raison se cache comme un esclave fugitif, ou ne reparoît quelquefois que pour nous flatter lâchement, et nous apprendre à être injustes et méchans avec un certain ordre, une certaine méthode et de certaines précautions.

Mais de ce que l'abus que nous avons fait de nos passions est extrême, pourquoi en concluez-vous que leur autorité est légitime? voilà une étrange philosophie. Quoi! parce que les passions ont fait beaucoup de mal, il faut leur permettre d'en

faire encore davantage! La raison de la plupart des hommes est égarée, aveugle et corrompue; et c'est en caressant, en exaltant les passions, que vous espérez de les apprivoiser, et de rétablir l'ordre qu'elles ont détruit. Le sentiment d'honnêteté que vous retrouvez encore dans votre cœur, les hommes vertueux qui subsistent encore au milieu de la corruption, et dont la race ne sera jamais éteinte, tout cela ne devroit-il pas vous rappeller à une philosophie plus humaine et plus consolante? Cessez donc de vous plaindre de l'injustice de la nature, et de prendre nos vices sous votre protection; ce sont eux qui divisent les hommes, qui les avilissent, et, en les rendant ennemis, les rendent malheureux.

Je m'étends peut-être trop sur cette matière; mais permettez-moi d'ajouter encore un mot à ce que j'ai dit.

Je prie ces grands partisans de la méchanceté humaine, ou du pouvoir des passions, de me dire si tous les siècles se sont ressemblés et ont eu les mêmes vices. Est-il vrai, par exemple, que les Romains, dans le temps de Camille et de Fabricius, fussent plus honnêtes gens que dans celui de Marius et de Verrès? Je leur deman-

derai encore si toutes les nations de l'Europe jouissent aujourd'hui du même bonheur, et si les unes ne paroissent pas plus estimables que les autres. Si, malgré leur système, ils ne peuvent s'empêcher d'appercevoir quelque différence entre des siècles et des peuples en effet très-différens, je leur demanderai d'où naît cette différence; et s'ils ne veulent pas recourir à des qualités occultes pour expliquer ce phénomène, ils ne manqueront pas de s'en prendre aux loix, au gouvernement, à la politique, qui ont établi chez les nations des mœurs, des coutumes, des opinions, des usages différens. Vous convenez, leur dirai-je après avoir arraché cet aveu, que, quelque méchant que l'homme soit né, il est cependant susceptible de réforme et de discipline. En soutenant que toutes nos passions sont vicieuses, si vous avouez que la morale nous offre des moyens pour en corriger la nature perverse, et que la politique peut les ennoblir en les forçant de se proposer une fin honnête, je vous vois dans un grand embarras. Il faut ou que vous vous déclariez les ennemis du genre humain, ou que vous nous conseilliez de ne nous servir des passions qu'avec la même retenue, la

même sagesse, la même prudence que les peuples qui ont mérité notre admiration, ou que du moins vous préférez aux autres.

Je passe actuellement à cette philosophie plus raisonnable, qui pense que nous sommes l'ouvrage d'un être bienfaisant; que l'homme est aussi parfait qu'il peut l'être, en étant composé de deux substances aussi différentes que notre ame et notre corps; et que l'amour de soi-même, ainsi que je vous le disois il n'y a qu'un moment, est destiné, par un artifice admirable, à être le lien le plus fort de la société, qui, elle-même, par ses loix, ses établissemens et sa discipline, peut nous donner toutes les vertus dont nous avons besoin pour nous rendre heureux.

En disant que nous sommes nés avec un attrait pour le bien, et que nos qualités sociales nous préparent et nous invitent à trouver notre bonheur particulier dans le bonheur public, il faut cependant, mon cher Ariste, se garder avec soin de croire qu'on peut s'abandonner sans danger à ses affections vertueuses, et qu'en les exaltant, la morale ne feroit qu'augmenter et multiplier nos vertus. Pourquoi? c'est que la nature n'a pas tout fait, et qu'elle a laissé à notre raison quelque

chose à faire; c'est que, par des motifs dont je ne puis pénétrer la sagesse mystérieuse, n'ayant pas voulu faire de l'homme un être dont les lumières fussent infaillibles, et qui ne pût abuser de sa liberté, elle n'a, si cette expression est permise, qu'ébauché son ouvrage. Je ne vous ai pas donné, nous dit-elle, un bonheur tout fait; mais je vous donne tous les instrumens avec lesquels vous pouvez composer ce bonheur. Les fruits de la terre sont nécessaires pour votre subsistance, elle vous les fournira abondamment; mais je laisse à vos bras le soin de la féconder par le travail. La paix, l'union, l'amitié, la bienfaisance, la concorde, sont les instrumens de votre bonheur, j'en ai jeté dans votre ame les germes précieux; les qualités sociales dont je vous ai doués, les développent; et c'est à votre raison, à cette intelligence capable de s'élever aux connoïssances les plus sublimes, que je laisse le soin d'arranger, de disposer, de diriger tous ces matériaux propres à élever l'édifice de votre prospérité.

Si tous les objets qui ébranlent et tentent notre ame par l'attrait du plaisir, nous étoient toujours utiles; si ceux qui,

par un effet contraire, nous repoussent; nous étoient constamment pernicieux, nous n'aurions qu'à nous abandonner avec sécurité à ces deux impressions; mais nous sommes malheureusement entourés de faux plaisirs et de fausses douleurs; et pour n'en être pas les dupes, nous avons besoin de méditer, de réfléchir, de comparer, et d'apprendre à quels signes nous reconnoîtrons leur vrai caractère. Il faut que notre raison contracte l'habitude de se défier de nos sens; et que, se portant dans l'avenir en se rappellant le passé, pour les comparer, elle ne laisse aux passions que l'activité nécessaire pour l'émouvoir, et non pour l'enivrer et l'entraîner. C'est par cette seule méthode que nous pouvons acquérir le courage nécessaire pour rejeter des plaisirs sujets à des retours fâcheux, et nous exposer à une douleur passagère pour nous procurer un bien durable. Telle est notre destinée; notre pusillanimité peut en souffrir, mais il faut nous y soumettre. Si cette circonspection est indispensable pour chaque citoyen qui veut régler ses mœurs, jugez, mon cher Ariste, combien elle est encore plus nécessaire à cette politique que vous

aimez tant, et qui décide du sort général des états.

Nos qualités sociales, que j'ai appellées des passions vertueuses, parce qu'elles nous invitent à la vertu, doivent être elles-mêmes soumises à de certaines règles; car la nature leur a imposé des limites; et si elles les passent, elles cessent d'être des vertus. De là est née cette maxime proverbiale, que la vertu a besoin de tempérance, et qu'on cesse d'être sage quand on commence à l'être trop.

La pitié, ce sentiment si précieux pour les hommes, et qui ouvre aux malheureux une ressource contre leurs malheurs, est bien voisine de la foiblesse, si elle n'est pas éclairée et dirigée avec beaucoup de prudence. Ne voyez-vous pas tous les jours des imbécilles dont la sensibilité dérange toutes les règles de la justice et de leurs devoirs? Il y a des momens où nous devons céder mollement à cette impression pour être hommes; il y en a d'autres où il faut y résister avec force pour n'être pas injuste. En outrant cette vertu, le magistrat ou l'administrateur qui n'en connoît pas les bornes, violera les devoirs généraux de l'humanité, affoiblira le res-

sort des loix, et ne leur laissera qu'une autorité incertaine et douteuse.

L'émulation développe toutes les vertus et tous les talens; et l'envie les étouffe en substituant à leur place la cabale, l'intrigue, la violence et la ruse. Cependant quelle foible barrière sépare cette vertu et ce vice, et combien la morale ne doit-elle pas être habile et précautionnée pour ne laisser à l'émulation que l'activité qui lui est nécessaire? Prenez-y garde, c'est un coursier vigoureux qui vous emportera, s'il sent que vous n'êtes pas son maître.

Sans la crainte et l'espérance, l'homme ne seroit qu'un animal indisciplinable. Il a fallu que la société et ses loix continssent les hommes incapables d'aimer ou de connoître leurs devoirs, et aidassent à développer dans les autres cette morale qui nous apprend à nous connoître, à nous craindre nous-mêmes, et à chercher dans le témoignage de notre conscience, notre sûreté, notre repos et l'amour du bien. La crainte ne sauroit être maniée avec trop de prudence. C'est une vertu, tant qu'elle se borne à redouter la honte, les remords et l'ignominie; elle n'a rien alors de pusillanime, au contraire elle m'élève

l'ame en m'éclairant. Mais elle commence à être un vice, quand elle ne me contient que pour échapper aux châtimens de la loi : cette crainte servile ne peut s'associer avec la vertu, et je serai méchant si je puis me flatter de l'être impunément. L'espérance est un des ressorts les plus actifs de notre ame ; et comme elle enfonce de plus en plus le méchant dans sa perversité, elle encourage l'homme de bien dans ses entreprises, et le soutient au milieu des difficultés qu'on éprouve en voulant éclairer son esprit et purifier son cœur.

Si l'amitié n'est qu'un instinct sans discernement, on sera nécessairement injuste. On obéira lâchement aux caprices de ses amis, on croira qu'il y a une sorte d'honneur à se dévouer à leurs volontés les moins raisonnables. L'amitié, qui suppose toujours l'estime et la probité, deviendra une affaire de parti, d'intrigue ou d'engouement. N'êtes-vous pas indignés, comme moi, de tous ces hauts sentimens dont on se pare dans le monde? La preuve qu'on ne sent rien, c'est qu'on outre tout : ces éloges magnifiques n'honorent personne, et font mépriser celui qui les prodigue. On doit excuser ses amis, mais il ne faut pas se dissimuler leurs défauts, et

se flatter de n'aimer que des hommes parfaits. L'amitié n'est point un complot de brigands, qui, en se méprisant, se sont promis de se louer et de se défendre mutuellement.

Il seroit inutile d'entrer en ce moment dans l'examen de chacune de nos qualités sociales; ce que j'ai dit de quelques-unes peut s'appliquer à toutes, parce qu'elles ont toutes les mêmes avantages, sont exposées aux mêmes inconvéniens, et veulent être dirigées avec la même sagesse. A quoi, par exemple, l'amour de la gloire que la nature a gravé dans notre cœur, nous serviroit-il, si ce sentiment, retenu dans de certaines bornes, ne se proposoit pas une fin salutaire? Au lieu d'un Aristide, d'un Phocion, d'un Caton d'Utique, il ne produira qu'un Alexandre, un Pyrrhus, un Annibal et un César.

Il me vient une idée. Vous vous rappellez, mes amis, que, dans le dialogue de la république de Platon, Socrate raisonnant avec Adimante et Glaucon sur la nature de la justice et de l'injustice, leur proposa de considérer cette vertu et ce vice dans le corps même d'une société politique; parce que le caractère de ces deux qualités y sera marqué d'une manière

plus

plus sensible et plus facile à saisir. De même j'ai envie de proposer à Ariste d'examiner l'emploi et l'usage des passions dans une république ; ce sera lui faire ma cour : et des règles que doit se faire la politique, il sera d'ailleurs très-aisé de tirer des conséquences pour la conduite de chaque citoyen qui veut travailler avec succès à son bonheur. En effet, on ne sauroit croire combien le gouvernement d'un homme ressemble au gouvernement d'un état. Chacun de nous a de fort mauvais sujets à gouverner. Les uns sont lents et paresseux, et les autres étourdis et turbulens : ceux-ci sont hypocrites, ceux-là sont effrontés; et il faut établir sur eux un magistrat qui, comme tous les magistrats du monde, s'endormira quelquefois, quelquefois s'ennuiera de son métier, et presque toujours décidera les affaires sans se donner la peine de les approfondir.

Mais revenons à vos grandes républiques, mon cher Ariste; et je vous prie de faire attention qu'à la naissance même des choses, la colère, l'emportement, la haine, la vengeance et les autres passions, en s'irritant les unes par les autres, parvinrent en quelque sorte à étouffer nos qualités sociales, ou du moins à leur im-

poser un silence presque continuel. Comment pouvoit-on réussir à remettre les hommes sur la voie du bonheur dont ils s'étoient écartés ? Ce ne fut pas sans doute en imprimant un nouveau degré d'activité à leurs passions : rien n'auroit été plus insensé. Au contraire, quelques-uns de nos pères, nés plus heureusement que les autres, et que la nature destinoit à être les précepteurs du genre humain, vinrent au secours de la raison, trop foible pour conserver son empire. Ils profitèrent des momens de calme qui succèdent aux accès des passions, pour se faire entendre. On fit des pactes et des conventions dont on retira quelques avantages; et nos pères, apprivoisés peu-à-peu par ces essais, consentirent à renoncer à leur indépendance. Pour se mettre à l'abri des injustices et des injures de ses pareils, chacun commença à soupçonner qu'il étoit de son intérêt de ne pouvoir lui-même violer les loix de la nature. Bientôt on leur donna des protecteurs, en créant des magistrats revêtus de la puissance publique, et chargés de protéger l'innocence, de maintenir l'ordre et de poursuivre les coupables.

Après cet heureux établissement, la politique auroit été bien avancée si elle

eût établi la société naissante sur les principes les plus sages, c'est-à-dire si, ne se contentant pas d'intimider les passions vicieuses par la crainte des châtimens, elle eût principalement encouragé les qualités sociales par l'espérance des récompenses. Thraséa disoit au sénat romain, que ce sont les délits des mauvais citoyens qui ont donné occasion de porter les loix les plus salutaires. Il avoit raison; et voilà la véritable cause par laquelle tout est allé de mal en pis dans le monde. Ces loix sages viennent trop tard. Au lieu de vouloir arrêter le mal, ce qu'on tente presque toujours sans succès, il falloit le prévenir.

Malheureusement les premiers législateurs n'étant point éclairés par l'expérience de plusieurs siècles, de plusieurs révolutions, et ne connoissant point encore toute l'adresse malheureuse dont les passions sont capables, se trompèrent dans leurs établissemens. Elles furent moins grossières et moins brutales, mais encore assez impétueuses ou assez lâches pour préparer la ruine de plusieurs de ces sociétés naissantes. Dans les républiques formées sous de plus heureux auspices, la politique, témoin de l'énergie qu'elles donnent à

l'ame, eût encore l'imprudence de les trop associer à ses succès; et les regardant comme les instrumens de sa prospérité, ignora qu'il faut se défier du bien même qu'elles font. Qu'arriva-t-il de cette erreur? les passions, ainsi favorisées, s'insinuèrent avec une souplesse extrême dans la république. D'abord, modestes et circonspectes, elles se cachoient sous le voile même des vertus auxquelles elles paroissoient unies. Bientôt, enhardies par des succès, elles apprennent au citoyen à s'occuper davantage de ses intérêts particuliers. N'annonçant que des plaisirs innocens, elles promettent de polir les mœurs, et de rendre la vie plus douce. Tout est alors perdu: l'intérêt public commence à être négligé, et c'est le signe d'une décadence certaine. Après avoir affoibli les anciennes loix, les passions les renversent et corrompent le législateur même. Ce n'est plus un combat de nos vices contre nos vertus, mais de nos vices contre nos vices. Ils se présentent en foule; tous veulent régner à la fois: on les quitte tour-à-tour par lassitude, et on les prend tour-à-tour par caprice. De là, mon cher Ariste, la ruine des empires en apparence les plus puissans, et qui sont les victimes de leur

ambition, de leur avarice, ou des besoins innombrables que leur ont donnés les passions.

Que cette peinture ne vous paroisse pas exagérée; il me seroit facile de vous prouver par les monumens les plus certains de l'histoire, qu'elle est fidelle. Mais si les passions mal dirigées, exaltées, ou seulement trop libres, causent de si grands malheurs aux états, sera-t-il possible de se persuader qu'elles feront de moindres ravages dans les maisons des simples particuliers? Nous y faisons moins attention, parce que l'habitude nous a familiarisés avec des folies et des événemens qui sont continuellement sous nos yeux. Que vois-je de tous côtés? des citoyens que leurs passions ne peuvent rendre heureux. Ils ont accumulé les honneurs, les richesses, les plaisirs; et le désir de les augmenter encore les empêche d'en jouir. L'ennui les accompagne et les précipite dans les vices qui doivent renverser leur fortune et dissiper leur illusion. Que me dira la raison, si j'ai assez de force pour la consulter? Étudiez, me répondra-t-elle, les vœux de la nature, contentez-vous des plaisirs qu'elle vous offre, et pour les goûter toujours avec volupté, ayez la prudence de

ne vous en pas rassasier. Plus vos besoins seront simples, plus vos jouissances seront pures et durables. Moins vous réprimez vos désirs, plus vous sentez la misère qui vous poursuit et vous assiège de toute part. Rampant sur la terre, d'où vous disparoîtrez dans quelques momens, pourquoi vous livrez-vous à de longues espérances qui vous rendent le présent inutile ? Contemplez bien votre foiblesse, et vous connoîtrez que, loin de la réparer, des passions immodérées ne servent qu'à vous ravaler au-dessous de vous-même. Croyez-m'en, vous serez véritablement grand, si vous parvenez à connoître la vanité des grandeurs humaines; vous serez véritablement riche, quand, en retranchant vos goûts et vos besoins inutiles, vous aurez appris à trouver du superflu dans une fortune très-médiocre. N'enviez point ceux qui vous précèdent, et pour fortifier votre courage, songez à ceux qui vous suivent, et qui se croiroient heureux s'ils pouvoient vous atteindre. Voilà, mon cher Ariste, la philosophie qui nous est nécessaire, et qu'on n'acquerra qu'en travaillant à se rendre le maître de ses passions. Mais revenons à votre politique.

Il n'y a personne, continuai-je, qui ne convienne que toute la société porte sur trois bases fondamentales, la justice, la prudence et le courage; faut-il, Ariste, m'arrêter à vous prouver comment notre bonheur social est attaché à ces trois vertus? Epargnez-vous cette peine, me répondit-il; car je conçois à merveille qu'en se conformant aux règles de la justice, une république jouira au-dedans du repos, de la sécurité, et en un mot de tout le bonheur dont les hommes sont susceptibles, et ne se fera pas des ennemis au-dehors. La prudence, qui pèse les craintes et les espérances, et porte toujours sa vue sur l'avenir, l'avertira des dangers auxquels elle peut être exposée, et lui fournira les moyens de les éviter. Enfin, comme la sagesse humaine a ses bornes, ses distractions, et qu'il y aura toujours des instans malheureux pour les états même les mieux constitués, on pourra, à force de courage, résister aux coups de la fortune et lasser ses caprices.

Fort bien, repris-je; mais pourriez-vous m'apprendre actuellement quelles sont les passions qui, dans leur effervescence, nous prépareront et nous inviteront à être justes, et ne feront jamais

pencher la balance ni d'un côté ni de l'autre? Je ne parle pas des passions que j'ai appellées vicieuses, telles que la vengeance, la colère, l'envie, la jalousie, l'avarice, la haine, l'ambition, la volupté, la vanité, etc. Ce qui s'est passé et se passera éternellement dans le monde, ne nous instruit que trop de quels excès elles sont capables quand elles peuvent se flatter de l'impunité; ou par quelles scélératesses obscures et secrettes elles tâchent de cacher leurs odieuses manœuvres, lorsque la crainte les oblige à se déguiser. Je parle de ces affections ou de ces passions que je nomme vertueuses, parce qu'elles sont propres à unir les hommes, à resserrer les liens de la société, à y entretenir le mouvement et la vie, et à produire d'excellens citoyens.

Je me trompe beaucoup, ou les réflexions que je viens de faire sur quelques unes de ces vertus, qui se changent si aisément en vices, doivent nous faire trembler sur le sort de la justice, qui nous est cependant si nécessaire pour former une république raisonnable. Mais je ne m'en tiens pas là, et je suppose même dans votre état que l'amour de la gloire, l'amour de la patrie, l'amour de la liberté,

soient instruits de leurs devoirs et dirigés habilement vers l'objet qu'ils doivent se proposer pour être véritablement utiles. Vous me direz que, dans cette supposition, les citoyens feront sans effort les actions les plus héroïques, et que cette société heureuse offrira le plus beau spectacle du monde. J'en conviendrai avec vous; mais je craindrai que les citoyens ne s'extasient à la beauté de ce spectacle, et, sans qu'ils s'en doutent, ne se laissent emporter au-delà des justes bornes que leur prescrit la raison.

Permettez-moi de vous demander si ces vertus exaltées se maintiendront dans cette espèce de modération et de tempérance qui en fait véritablement des vertus? Quand elles commenceront à être des vices, par le mélange de la présomption, de la vanité, de la hauteur qui s'y associent, ne commenceront-elles pas à être moins utiles, et bientôt à devenir pernicieuses? Les citoyens, échauffés par leur succès, ne prendront-ils pas des pensées supérieures à leur fortune et au sort commun de l'humanité? J'en ai peur, quand je vois que les Grecs, trop fiers de leur héroïsme, méconnoissent les droits de l'humanité, et ne voient dans le reste du

monde que des hommes nés pour l'esclavage. Je me rappelle qu'Athènes, ivre de gloire, de succès et de grandeur après la guerre médique, ne peut plus souffrir de n'occuper que la seconde place dans la confédération des Grecs, et prépare ainsi leur ruine en courant elle-même à sa perte. Les Spartiates, les Spartiates eux-mêmes, si bien formés à la justice par Lycurgue, feront ils pendant trente ans la guerre aux Athéniens sans altérer leurs mœurs et leurs instisutions ? Ils triomphèrent enfin ; mais ils ne sont plus les mêmes, et au milieu de leurs succès j'entrevois leur décadence : à leur ancienne justice a déjà succédé l'esprit de tyrannie qui doit les affoiblir et les soumettre aux Thébains.

Suivez l'histoire des romains. Plus leurs entreprises exigent d'efforts de leur part, plus le succès leur inspire une sorte de fierté dure qui s'associe difficilement avec les règles d'une justice exacte. Rome, pauvre, et contente de sa pauvreté, voit cependant avec trop de complaisance et d'admiration les dépouilles et le butin que ses premiers consuls étalent dans leurs triomphes : l'avarice s'associe déjà et se mêle à l'amour de la gloire, et la répu-

blique en sera bientôt punie. Les Marcellus, les Scipion, les Emile y transporteront les dépouilles de la Sicile, de l'Afrique, de la Macédoine & de l'Asie. Les mains de ces grands hommes seront pures; mais qu'importe qu'au milieu des plus grandes richesses ils donnent l'exemple du désintéressement le plus parfait, si l'or, l'argent & les arts inutiles des vaincus doivent bientôt donner aux vainqueurs une avarice & un luxe qui, en épuisant le monde entier sans les enrichir, irriteront leur cupidité.

Eugène a eu raison de nous dire que la prospérité détruit les vertus qui l'ont fait naître. Ce n'est pas que l'amour de la gloire, l'amour de la patrie & l'amour de la liberté, lassés de combattre & de vaincre, se relâchent & cherchent à se reposer : non. Mais le bonheur, trop grand ou trop constant, étend au-delà de leurs bornes légitimes cette estime de nous-mêmes, et cette confiance heureuse que la nature a données pour nous porter au grand, et contre lesquelles nous n'avons pas eu la prudence de nous prémunir. La vanité, la présomption et les folles espérances sont les vices voisins de ces deux qualités vertueuses; et en exagérant à

nos yeux notre mérite et nos forces; ils nous rendront tantôt inconsidérés, tantôt téméraires, et toujours injustes.

En voilà assez sur la justice; et je voudrois qu'on m'apprît actuellement si la prudence est plus heureuse à s'associer avec les passions, quand on ne les a pas accoutumées à une certaine discipline. Sans doute, me répondit Ariste, rien ne me paroît plus évident; et malgré la loi que je me suis faite de ne pas plus vous interrompre que Théante et Eugène, je ne puis m'empêcher de vous dire que cette association, que vous croyez si rare, à ce que j'augure, ou plutôt impraticable, est la chose du monde la plus commune. Qui n'en est pas témoin tous les jours? Rien n'est plus adroit que les passions pour se satisfaire. Avec quel art et quelle sagesse ne vont-elles pas à leur but? Elles se déguisent, elles empruntent un masque étranger. Elles font raisonner un imbécille qui, sans leur secours, n'y auroit jamais songé. Elles trouvent des ressources infinies où la raison ne voit que des obstacles insurmontables. En un mot, c'est une vérité devenue presque un proverbe, qu'elles donnent même de l'esprit aux sots; et

l'esprit

l'esprit n'est pas autre chose que la prudence.

Non pas à Paris, repartis-je, on a de l'esprit à meilleur marché. Prudence, retenue, bienséance, rien de tout cela n'y est nécessaire; un peu d'imagination suffit, joignez-y, si vous voulez, de l'étourderie, de la présomption, une certaine facilité de bavarder ou de ne rien dire en beaucoup de mots, et la fortune d'un fat est faite: mais il ne s'agit pas entre nous de ces niaiseries. Comme vous, mon cher Ariste, j'ai entendu cent fois l'éloge que vous venez de faire des passions, et cent fois l'un et l'autre nous avons vu qu'on leur reprochoit d'être sottes, inconsidérées, imprudentes, téméraires, qu'elles se décèlent et se trahissent elles-mêmes: tout le monde a raison. Les uns parlent des passions dans le temps qu'elles s'essaient, et que, maîtresses encore de leurs mouvemens, elles n'ont que de la chaleur, et non pas de l'emportement. Les autres ne considèrent les passions que dans leur ivresse, lorsqu'elles ne voient plus que l'objet qui les trouble, et ne sont frappées que du bonheur qui les attend. Les premières peuvent être prudentes; les secondes sont toujours inconsidérées.

En effet, plus vous supposerez que nos passions voient de près l'objet qu'elles cherchent ou qu'elles fuient, moins elles sont capables de calculer avec prudence les obstacles qu'elles rencontrent, leurs ressources, et les moyens de réussir.

A l'égard du courage, continuai-je, je ne vous demande pas, Ariste, ce que vous en pensez; vous me l'avez dit dès le commencement de notre entretien. Si je vous pressois, vous me diriez sans doute que la colère, l'indignation, la vengeance et la haine ont souvent donné de la valeur aux peuples les moins courageux. Vous me citeriez Montagne, qui appelle l'amour une passion entreprenеuse de grandes choses; et toutes les femmes, charmées de l'honneur de faire à leur grè des héros, clabauderont que Montagne a raison. Ensuite viendra l'éloge de l'avarice, qui a soumis le monde aux Romains et l'Amérique aux Espagnols, et qui tous les jours fait courir gaiement un grenadier aux dangers les plus effrayans. Il n'y aura pas jusqu'aux voluptés qui ne fassent aussi des conquérans. Voyez les Scythes, me dira-t-on, qui ne prirent autrefois le parti de subjuguer l'Asie, que pour s'abandonner à des plaisirs que leur climat leur

refusoit, et dont ils avoient fait quelque essai dans leurs courses. Depuis, les peuples du nord ne firent tant d'efforts pour abandonner leurs forêts et s'établir dans les provinces de l'empire, que parce qu'ils s'étoient dégoûtés, par le commerce des Romains, de leur ancienne vie. Ils préférèrent le vin à leur bière; et nos gauloises, façonnées en dames romaines, leur parurent plus jolies que leurs germaines.

Les passions que je viens de nommer sont propres, j'en conviens, à donner du mouvement à l'ame; et je vois en effet que les magistrats dans la tribune aux harangues, et les généraux à la tête des armées, s'en servent pour exciter le courage des citoyens et des soldats. Mais je vous suppose, mon cher Ariste, magistrat d'une république ou général d'une armée que leurs institutions n'auront pas préparée à vous entendre et vous seconder; et je vous demande ce que vous ferez de cette valeur éphémère que votre éloquence aura allumée. Vous verrez que le premier danger qui se présentera sera plus éloquent que vous; vos soldats et vos citoyens seront las de la guerre avant que la première campagne soit finie. Pour moi je compterois peu sur une pareille

valeur. La colère et l'indignation n'ont que des accès passagers; et la crainte, plus naturelle à notre cœur, est bien plus puissante et plus durable. La vengeance et la haine se lassent aisément quand on se met mal à son aise pour terrasser son ennemi; ce n'est point en faisant continuellement des efforts et en se tourmentant soi-même, qu'on veut constamment se venger. Ces passions, si je puis parler ainsi, donneront un coup de collier; mais la fortune des états qui se proposent une prospérité durable, doit être ménagée et couduite par des principes constans et qui s'aident tous les uns les autres.

Quel est donc le courage véritablement utile? C'est celui qui n'est point établi sur les caprices et les saillies des passions, mais sur une politique sage qui, sachant qu'il n'y a point de prospérité sans mélange chez les hommes, se défie de la fortune, reçoit ses faveurs sans orgueil et ses disgraces sans foiblesse. Je veux qu'elle se soit préparé assez de ressources contre les plus grands malheurs, pour que son désespoir, toujours tranquille, ne soit jamais téméraire. Je cherche ces sénateurs romains qui attendoient majestueusement la mort sur le seuil de leur porte, tandis

que les Gaulois sont maîtres de leur ville, ou qui félicitent Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la république après la journée de Cannes. Donnez-moi des soldats, non pas qui se précipitent au-devant du danger par l'effort d'une passion brutale et exaltée, mais qui soient persuadés qu'il est doux de mourir pour la patrie. Il faut qu'un soldat soit courageux, parce que le gouvernement qui le rend heureux, est digne qu'on le défende au prix de tout son sang. Je veux que le citoyen aime la gloire et dédaigne une gloire aisée. Est-ce en flattant des passions basses ou toujours inconstantes, si elles demandent quelqu'effort, qu'on rendra cet héroïsme commun? Non, c'est en distribuant avec une extrême justice et une extrême économie des récompenses qui élèvent l'ame. Vous aurez alors sans peine, et sans le secours des passions que vous implorez, cette excellente discipline qui conserve les armées et donne des succès. L'habileté des soldats réparera les fautes ou les distractions du général; ils seront persuadés qu'ils sont invincibles; et cette confiance les fera vaincre ou les rendra plus redoutables après une défaite.

Je veux bien croire avec Montagne,

que les femmes ont fait de braves gens dans le temps de la chevalerie et des carrousels ; mais aujourd'hui il ne pourroit s'empêcher de rire et de plier les épaules, quand il verroit de petites mijorées, abymées de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, se persuader bêtement, d'après la lecture de quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner des grands hommes à l'état. Je ne sais pas comment l'amour se faisoit autrefois, mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les bonnes fortunes sont à si bon marché, que ce n'est pas la peine d'être un héros pour en avoir. Quoi qu'il en soit, l'amour est nécessairement une passion molle, lâche, vicieuse et libertine, qui n'appartient qu'aux sens, dès que les mœurs publiques n'en font qu'un commerce inconstant et passager de galanterie. Je croirai au pouvoir de l'amour, tant que l'infidélité inconnue dans les mariages sera le dernier des opprobres. En effet, une femme de bien qu'on aime, parce qu'on estime ses mœurs, et des enfans dont on est sûr d'être le père, attachent fortement un citoyen à la république. Vous combattez pour le salut de

vos femmes, disoient autrefois les généraux à leurs armées ; et ce discours animoit leur courage. Aujourd'hui on seroit tenté de se faire battre pour se séparer de la sienne. Je ne sais même si on auroit beaucoup de courage pour ses maîtresses. Je soupçonne presque que non ; car elles ont tant de petites qualités aimables et peu naturelles, qu'elles ne peuvent plaire qu'à des hommes qui ne valent pas mieux qu'elles. Dans un pays où la réputation avilissante d'homme à bonne fortune est honorée et recherchée, soyez sûr que les femmes n'ont qu'une apparence de pudeur, que les hommes ignorent leurs devoirs, et seront insensibles à la vraie gloire.

Je serai un peu indulgent en faveur de l'avarice, et je ne nierai pas qu'elle n'ait contribué au succès de plusieurs entreprises importantes et difficiles. Cependant je ne pousserai pas la complaisance jusqu'à souffrir que des déclamateurs fassent honneur à cette passion des conquêtes des Romains et des Espagnols. Pour nous, Ariste, il me semble que nous devons nous piquer d'un peu plus de justesse dans nos raisonnemens.

Il est vrai que dans les plus beaux temps de la république romaine, le butin

et les dépouilles des vaincus n'étoient pas un objet indifférent pour les soldats. Les historiens en conviennent; mais cette avarice étoit subordonnée à la discipline la plus sévère: personne ne retenoit pour lui ce qu'il avoit pris, tout étoit mis en commun, et on prélevoit sur la masse générale ce qui appartenoit au trésor public, ou ce qui devoit servir aux sacrifices et à la construction des temples que le général avoit promis aux dieux Il faudroit renoncer au sens commun, pour penser que la république romaine regardât l'argent comme le nerf de la guerre. Ne sent-on pas que cette misérable politique, qui ne suppose que des mercenaires, ne peut s'associer avec les hautes vertus que les Romains conservèrent jusqu'à la fin de la seconde guerre punique? Quand cette avarice, accrue par les richesses de Carthage, de la Macédoine et de l'Asie, ne connut plus de bornes, l'amour de la gloire, de la patrie et de la liberté disparut, et la république devint pauvre, parce que les consuls et les préteurs ne firent plus la guerre que pour piller et s'enrichir. Ce qu'on peut dire dans ces circonstances de plus favorable pour l'avarice des Romains, c'est qu'elle ne les em-

pêcha pas d'achever la conquête du monde! Mais quelle en est la raison? C'est que quelque corrompus et quelque différens d'eux-mêmes qu'ils fussent déjà, ils étoient cependant supérieurs en courage, en patience, en lumière et en discipline aux peuples qu'ils attaquoient. Par une suite de cet esprit national qui vit encore quelque temps dans une république après que le germe en fut détruit, les vices des Romains avoient dans leur décadence, je ne sais quelle grandeur qui effrayoit; tandis que les vices bas et timides de leurs ennemis faisoient pitié. Leur ancienne réputation étonnoit les esprits; et ils continuèrent à vaincre jusqu'au moment que leurs richesses leur donnèrent enfin toute la lâcheté des vaincus.

A la bonne heure que les aventuriers qui découvrirent et conquirent le Nouveau-Monde, n'eussent jamais pu triompher de tous les obstacles qu'ils rencontrèrent, s'ils n'avoient été dévorés par la soif des richesses. Mais est-il vrai que Colomb, Cortès et les autres grands hommes qui étoient à la tête de ces entreprises périlleuses, fussent animés par ce vil intérêt? Suivez l'histoire de la conquête de l'Amérique, et vous verrez quels

foibles secours l'avarice fournit à la politique. Les Espagnols se plaignent continuellement d'acheter trop cher la fortune qui leur est promise. Tantôt leur avarice se lasse, tantôt elle se révolte, elle ôte et donne tour-à-tour le courage ; mais elle est toujours cruelle, et ne permet enfin aux vainqueurs que de régner sur des provinces désertes ou dévastées. Si les généraux espagnols n'avoient pas été en effet des hommes d'un génie supérieur, et que les Américains ne les eussent pas regardés comme des enfans des dieux, ils n'auroient fait, malgré l'avarice de leur équipage et de leurs soldats, que des expéditions inutiles.

L'avarice, si vous le voulez, inspirera un grand courage ; mais ce grand courage disparoîtra bientôt au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, si les richesses se font attendre trop long-temps. Dès que vos héros se seront enrichis, ne vous attendez plus qu'à trouver des lâches. Ce n'est point une fable que ce soldat de Lucullus dont parle Horace. Au désespoir qu'on lui eût volé tout ce qu'il avoit amassé avec beaucoup de peine, il se précipitoit en furieux au milieu des dangers pour finir son malheur. Au lieu de la

mort, il trouva malheureusement la gloire, sa valeur est récompensée en argent, c'étoit déjà la coutume, et une nouvelle fortune a bientôt réparé ses disgraces. Cependant la campagne continue, et pour je ne sais quelle entreprise très-hazardeuse, on a besoin d'un soldat du courage le plus éprouvé. Le tribun ne manque pas de jeter les yeux sur notre héros. Camarade, lui dit-il, voici enfin une occasion telle que vous pouvez la désirer pour couronner tous vos autres exploits. Que fait mon vilain? il demeure immobile. Le tribun insiste, et son éloquence, capable d'encourager le dernier poltron, est perdue. A d'autres, lui répond-on froidement, et pour attaquer votre château, cherchez quelqu'un qui ait perdu son trésor et ne l'ait pas retrouvé.

Mais enfin, mon cher Ariste, comme il ne suffit pas à vos soldats d'être avares pour être invincibles; que deviendrez-vous, quand vous porterez la guerre chez un peuple pauvre, dont le pays ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats? Repoussé par un échec dans vos provinces, vous trouverez-vous réduit à y faire une guerre défensive? Je vous demande quels grands secours vous tire-

rez de l'avarice des citoyens. Vos maraudeurs, alors plus redoutables que les ennemis, ne songeront qu'à fuir s'ils ne pillent pas, ou en pillant rendront le gouvernement odieux, et répandront une consternation générale. Demandez à la république romaine combien l'avarice de ses légions lui devient funeste. Des soldats avares et occupés du soin de s'enrichir n'eurent plus de patrie; tout sentiment d'honneur fut éteint, et il fut égal de piller l'Asie ou l'Italie. Il fut aisé à Scylla, à Marius, à César, à Octave, à Antoine, d'acheter des mercenaires, et de se faire des armées avec lesquelles ils subjuguèrent la république. Les citoyens furent chassés de leur patrimoine; ces confiscations, dont on enrichissoit les soldats, donnèrent un nouvel esprit aux armées; et ces légions, qui, sous les empereurs, murmuroient sans cesse contre la guerre qu'elles faisoient sur les bords du Rhin et du Danube, ou dans les provinces les plus éloignées, ne se lassoient jamais de désirer et de faire la guerre civile. L'empire fut mis à l'encan, les révoltes éclatèrent de toute part, et ne permirent pas même de jouir de cette tranquillité malheureuse

heureuse que devroit du moins donner le despotisme.

Après tout, le courage n'est-il nécessaire qu'à la guerre? le magistrat et le citoyen n'en ont-ils pas également besoin pour s'acquitter de leurs devoirs nombreux et journaliers, sans foiblesse et sans distraction? Mais remarquez, je vous prie, que c'est ce courage national qui, formant les mœurs publiques d'une société, doit servir de base et de fondement à sa félicité. Quelque passion basse a-t-elle avili les ames? soyez sûr que tous nos devoirs nous seront à charge, et que cet avilissement passera jusques dans les armées. Personne, à l'exception des économistes, n'est, je crois, assez bon homme pour penser qu'en nous payant bien chèrement nos vertus, nous en allons regorger : ce n'est pas connoître leur caractère, et, si je puis parler ainsi, la culture dont elles ont besoin. Consultez toutes les histoires, elles vous diront que les armées, malgré les réglemens les plus sages, se dégradent à mesure que les mœurs publiques dégénèrent. On a beau multiplier et augmenter les récompenses, elles ne servent plus qu'à donner de nouvelles espérances au vice, et persuader qu'on peut désormais

les acquérir à meilleur marché. Pourquoi? c'est que le courage est la vertu la plus étrangère au cœur humain. Elle est sans cesse combattue par cet instinct qui nous attache à notre conservation, et par toutes les passions qui tiennent plus particulièrement à nos sens et exercent un plus grand pouvoir sur notre entendement.

Sans cette dernière réflexion, mon cher Ariste, j'aurois presque oublié de vous parler de la volupté, dont on veut encore que la politique puisse se servir avec avantage. On prétend même qu'elle peut élever l'ame; et bientôt, je n'en doute pas, on ira chercher à Cybaris des hommes capables de former et d'exécuter des projets grands et difficiles. Je ne serai point étonné que des peuples familiarisés avec la peine, le travail, les fatigues et les dangers, tels en un mot qu'on nous peint les anciens Scythes et les Germains, prennent la résolution d'abandonner leurs cabanes et leurs forêts, pour se transporter dans d'autres climats dont ils auront entendu vanter l'abondance et les délices. Je ne doute pas qu'avec des mœurs sauvages ils ne subjuguent des nations amollies; mais ce succès est l'ouvrage de l'espérance, et non pas de la volupté. Ce qui

me paroîtroit un vrai prodige ; c'est que les Scythes, après avoir pris les mœurs efféminées des vaincus, eussent encore été en état de défendre avec courage, contre leurs ennemis, leur empire, leur oisiveté et leur mollesse ; c'est que les Germains, corrompus par les vices lâches qu'ils rencontrèrent dans les provinces romaines, n'eussent pas perdu une partie de leur courage et l'amour qu'ils avoient pour la liberté. Combien de ces hordes germaniques n'ont-elles pas succombé ? et les autres n'ont subsisté que parce que leurs ennemis ne valoient pas mieux que elles, et que le nord s'épuisa enfin.

Je me suis étendu fort au long sur l'usage que la société doit faire de nos passions, et j'espère, mon cher Ariste, que vous ne me blâmerez pas d'avoir brulé l'ouvrage admirable que j'avois commencé. La vérité, comme la vertu, fuit les excès, et toute la morale humaine ne se trouve que dans de sages tempérances qui concilient la sublimité de notre raison et la folie de nos passions. Le stoïcisme n'est point la philosophie des hommes ; il nous suppose tout différens de ce que nous sommes en effet, avec des argumens on ne nous rendra pas insensibles ;

et tandis que nous sommes entourés d'objets qui réveillent sans cesse dans notre ame le sentiment du plaisir ou de la douleur, on ne nous persuadera jamais que tout doit nous être indifférent, à l'exception de l'honnête, qui seul est un bien, et du déshonnête, qui seul est un mal. Quand nous pourrions nous dérober à toutes ces affections, notre sort n'en seroit pas meilleur; nous n'aurions aucun vice, mais nous n'aurions aucune vertu: nous ne serions, pour ainsi dire, que des statues inanimées et incapables de remplir les devoirs auxquels la nature nous appelle. La philosophie contraire, qui méconnoît, ou plutôt méprise les droits de notre raison, qui exagère ceux de nos sens, et voudroit nous réduire à l'instinct des animaux, n'est pas moins fausse: les conséquences en sont infiniment plus dangereuses. L'une ignore notre foiblesse, l'autre notre dignité: la vérité est placée entre ces deux opinions. Ne blâmons pas avec Zénon toutes les affections de notre ame; puisqu'elles sont nécessaires; puisque la nature nous les a données pour nous être utiles et contribuer à notre bonheur; puisqu'elles peuvent nous conduire à la vertu, si nous voulons profiter des conseils sa-

lutaires de notre raison, qui est le don le plus précieux qu'elle pouvoit nous faire. Mais gardons-nous sur-tout de croire avec les Epicuriens que nous nous conformons aux vues de la nature en obéissant sans réserve à toutes les sensations de volupté ou de douleur que nous éprouvons; ce seroit nous rabaisser à la condition des brutes. Ne confondons pas les passions naturelles et celles que nous nous sommes faites à nous-mêmes en étouffant les lumières de notre raison; ce seroit confondre les vices et les vertus, réduire en système les moyens de nous rendre malheureux en accréditant nos erreurs, et nous ôter jusqu'à l'espérance de nous corriger.

Quand les hommes sortirent des mains de la nature, toute leur sagesse consistoit à se conformer à ses intentions. On le pouvoit alors sans beaucoup de peine, parce que nos besoins étoient simples, nos désirs modérés, et que notre raison en un mot n'étoit point encore séduite par une foule de passions, de préjugés, d'erreurs, de misères qui sont l'ouvrage du temps et de notre imagination, et sous lesquelles notre raison succombe aujourd'hui. La politique n'avoit alors rien à

craindre des arts indispensables que demandoient et créoient des besoins grossiers; elle put pendant long-temps les encourager sans danger, tant nous étions loin de cette malheureuse perfection à laquelle nous sommes enfin parvenus. Mais, revenant sur ses pas, elle n'a aujourd'hui rien de mieux à faire, pour réparer ses fautes et nous rappeller à notre devoir, que de nous rapprocher autant qu'il est encore possible de ces anciens temps. La corruption des mœurs publiques s'y oppose invinciblement, je le sens; mais il subsiste encore des citoyens qui cultivent et écoutent leur raison. Elle leur dira que la morale, pour leur ouvrir la route de la vertu et du bonheur, doit commencer par diminuer leurs besoins, et que la raison, plus libre alors, échappera aux tentations qui l'entourent, et trouvera dans ses privations le calme et la douceur qui fuient les hommes esclaves de leurs sens et de leurs besoins.

Un écrivain très-éloquent, mais qui souvent néglige trop l'examen de ses opinions, a dit que celui qui inventa des sabots mérita la mort: opinion farouche et ridicule! Comment aurois-je la dureté

de condamner comme funeste aux hommes un art facile que tous peuvent également exercer, et qui, ne mettant par conséquent aucune différence entre eux, ne blesse point leur égalité naturelle, et n'excitera dans l'ame aucune commotion violente de rivalité, de jalousie, de haine et de vanité? Les arts nécessaires et grossiers unissent les citoyens, les arts superflus et trop perfectionnés les rendent ennemis les uns des autres.

Je ne nie pas que, dans le temps où un peuple déjà corrompu conserve cependant un reste de fierté et de force dans son caractère, on ne puisse profiter de ses vices mêmes pour lui procurer des succès et le faire paroître avec un éclat que l'imbécillité humaine enviera. L'histoire en fournit mille exemples, et c'est là un de ces phénomènes dont on a le plus abusé pour répandre des erreurs dans la société et les accréditer. Mais quel sera ensuite le bras assez fort pour réprimer et gouverner ces passions exaltées? Quand le successeur d'Alexandre auroit eu tous les talens réunis de Philippe, de Thémistocle, d'Epaminondas et de Lycurgue même, quels moyens lui seroient restés pour ramener des hommes ivres et furieux

d'ambition, d'avarice et de luxe, à la pratique des vertus sur lesquelles est établi le bonheur véritable des nations. Que ne puis-je évoquer les mânes de Cyrus? Après avoir vu tant de peuples régner successivement dans l'Asie, et succomber successivement sous le poids de leur prétendue prospérité, quelles instructions ne nous donneroit-il pas? Voyez du moins dans Xénophon comment, ouvrant trop tard les yeux sur sa conduite, il tenta inutilement de rappeller à leurs anciennes mœurs les Perses corrompus par leurs succès. Les délices auxquelles ils se livrent ont déjà pris trop d'empire sur leur esprit, pour pouvoir entendre les leçons de Cyrus; et ce prince, qui ne voit que trop comment les vices naissent les uns des autres, et se prêtent un secours mutuel, prévoit au milieu de sa grandeur la ruine de l'empire qu'il vient d'établir.

En effet, Ariste, les états, à force de passions exaltées, tombent enfin dans cette mollesse et cet anéantissement qui ne laissent aucune espérance de réforme et de salut. Vous avez comparé l'homme à un clavecin; mais quels sons tirerez-vous désormais de ce ridicule instrument? Il est dénaturé, il est détraqué, et ne rendra

point les sons que vous lui demanderez. En vain, pour me servir de votre expression, connoîtrez-vous le clavier du cœur humain : vous n'y trouverez plus les touches qui remuoient autrefois les vertus les plus nobles et les plus sublimes, elles sont muettes : vous n'y trouverez pas même les touches des vices qui exigent de la force, du courage et de la constance; ou elles ne rendront que des sons secs, maigres, discordans et faux.

Telle est en effet la destinée des vices, que les plus bas et les plus vils prennent enfin dans notre cœur l'ascendant sur les autres; et si je ne me trompe, voici comment s'établit cet empire. Dès que, trompés par une fausse délicatesse, nous avons permis à nos besoins de se multiplier, vous sentez, mon cher Ariste, que notre raison, trompée par de nouveaux plaisirs, doit de plus en plus s'écarter des vues simples de la nature, et tomber chaque jour dans de nouvelles erreurs. Nos besoins particuliers doivent nous rendre moins chers ceux de la république; et déjà l'amour de la patrie et du bien public, si propre à purifier, si je puis parler ainsi, et ennoblir les passions, s'étant affoibli, ne s'occupe plus que

nonchalamment de la chose publique; nous nous concentrons en nous-mêmes, et les passions doivent en profiter pour se procurer plus de liberté, et en moins laisser à notre raison. Parce qu'il commence à y avoir des riches, il commence à y avoir des pauvres; les uns vont acheter leurs plaisirs, les autres vont vendre leur industrie. Dès-lors il est nécessaire que la passion de s'enrichir usurpe la première place dans le cœur humain; parce que toutes les autres passions ne peuvent se satisfaire sans son secours et sollicitent sans cesse ses faveurs. L'avarice régnera donc impérieusement sur elles. Mais remarquez que, toujours pauvre au milieu des richesses qu'elle amasse ou qu'elle répand, elle étouffera la voix de la justice, fera disparoître la générosité, et sacrifiera au luxe, à la mollesse, aux voluptés les devoirs de l'humanité. La plus basse des passions imprimera donc par-tout son caractère de dureté, de lâcheté et d'avilissement. Les riches domineront par leurs richesses, et la multitude ayant tous les vices rampans de la pauvreté, admirera avec respect leur prétendue félicité, et croira se rapprocher d'eux par ses bassesses et ses rapines. Tout se dégrade; à peine

quelques hommes, nés pour la philosophie, et qui savent que le bonheur est en nous, et non pas dans les objets qui nous environnent, pourront échapper à la contagion générale. Tout le reste, mécontent d'une sage médiocrité, dont il est indigne de connoître le prix, ne travaillera qu'à se ruiner ou à s'enrichir; et par conséquent les cœurs seront ouverts à tous les vices les plus opposés aux vertus qui demandent de la force et du courage.

Que doit-il résulter de l'assemblage de pareils hommes? il n'est pas difficile de le deviner. Les besoins simples de la nature nous rapprochent tous les uns des autres; ils nous rendent humains, compatissans, hospitaliers; parce que la nature a répandu assez de biens sur la terre pour nous rendre tous également heureux, si, les partageant avec quelque égalité, nous avions la sagesse de n'en pas abuser. A l'égard des besoins insensés et sans bornes que notre avarice, notre vanité, notre ambition et notre luxe se sont faits, ils nous rapprochent aussi; mais je l'ai déjà dit, c'est pour nous envier, nous haïr, nous tromper, nous voler et nous dévorer les uns les autres. Qu'attendrez-vous donc d'une politique qui, pour nous délivrer

de tant de maux, ne chercheroit qu'à rassasier des passions insatiables, et en feroit ses ministres et les instrumens du bonheur public, en leur donnant un nouveau degré d'activité?

Mais laissons la politique, mon cher Ariste, et revenant à la simple morale des citoyens, que chacun de nous fasse un retour sur lui-même. Il n'y a aucun homme qui n'ait été la dupe de quelque passion, et s'il se rappelle ces momens de folie, il verra avec surprise qu'il a éprouvé en lui-même tout le trouble et le désordre que les sociétés éprouvent en s'abandonnant aux passions; il verra quelles traces profondes elles ont quelquefois laissées dans son ame: et que ce n'est que faute de puissance et de force, qu'obligé de modérer ses désirs, il a ouvert les yeux sur son égarement, et a rendu à sa raison une partie de ses droits. La vie est une mer orageuse et couverte d'écueils; assez heureux pour avoir échappé au naufrage, soyons assez prudens pour ne plus abandonner le rivage où nous avons abordé. C'est là qu'il faut s'asseoir tranquillement, et méditer sur les erreurs des hommes et les espérances trompeuses que nous donnent les passions.

Plus

Plus nous méditerons sur les dangers dont nous sommes entourés, plus l'empire de notre raison s'affermira. Ne craignez pas qu'elle se lasse de toujours combattre contre les passions. Si je suis assez courageux pour commencer cette guerre, n'en doutez pas, mes premières défaites mêmes m'apprendront en quelque sorte à devenir invincible. L'espérance de vaincre me consolera du malheur d'avoir été vaincu, je rentrerai en campagne comme ces soldats qui veulent venger un affront; et je me conduirai avec cette prudence que me donnera l'expérience de mes défaites. Croyez-vous qu'un philosophe n'éprouve aucun plaisir à démêler les ruses dont les passions se servent en voulant l'attaquer? Croyez-vous, s'il réussit à faire passer sous le joug quelqu'une de ces passions impérieuses et accoutumées au despotisme, que son plaisir ne sera pas plus grand, plus pur, plus délicieux que celui de ces conquérans qui sont enfin parvenus à ne laisser à leur ennemi aucune espérance de salut? Le sage dont je vous parle, mes amis, jetera les yeux sur le spectacle que lui présente le monde. Il plaindra sans amertume les insensés qui se tourmentent pour se rendre malheu-

reux, et sentira mieux le prix de la paix et du repos dont il jouit. Sans vanité, il s'applaudira du bonheur obscur qu'il a enfin rencontré. On diroit que c'est pour l'amuser que la fortune exerce sous ses yeux ses caprices les plus bizarres et les plus cruels. Ces craintes, ces alarmes, ces désespoirs, ces chutes, ces disgraces, ces ruines, dont il est tous les jours témoin, voilà, dira-t-il, les maux auxquels je ne suis pas exposé; dès-lors son état, tel qu'il soit, ne lui paroîtra-t-il pas préférable à tout cet éclat, à toute cette grandeur que les passions désirent sans les connoître!

En cherchant le bonheur, si je sens en moi de ces passions molles et lâches qui dégradent l'homme, j'appellerai à mon secours ma vanité, qui, se nourrissant de sages réflexions, pourra devenir un orgueil noble et généreux. Si j'éprouve au contraire les secousses de ces passions ardentes et vives qui semblent ennoblir l'espèce humaine, je travaillerai à les réprimer, en me représentant les écueils au milieu desquels elles me conduisent, et le terme fatal qui les attend. Enfin, si je sens à peine des passions avortées, c'est alors que, pour me donner une ame, j'exciterai ces passions. Je les conjurerai, si je

je puis parler ainsi, de m'aider à me former un caractère ; car en manquer, c'est le pire de tous les vices. Je vous ai exposé, Ariste, ce que je pense sur les passions. Vous me pardonnez peut-être tous mes longs discours ; mais Théante ne me pardonnera pas de l'avoir privé du plaisir d'entendre Eugène. L'heure de la promenade se passe, c'est dommage. A demain, mon cher Eugène, et vous nous dédommagerez de ce que nous avons perdu aujourd'hui.

LIVRE SECOND.

De l'ordre, de la dignité et de l'emploi des vertus.

J'ATTENDOIS avec la plus vive impatience, mon cher Cléante, l'heure de notre rendez-vous ; vous le croirez sans peine, puisque Eugène devoit nous entretenir de l'ordre et de la dignité des vertus, objet le plus digne d'occuper des philosophes. Ariste et Théante n'étoient pas moins empressés que moi ; et nous arrivâmes en même temps au Luxembourg,

et avant l'heure que nous avions assignée. Nous commencions cependant à nous plaindre de ne point rencontrer Eugène; lui qui est si exact, dit Ariste : qu'est-il donc devenu ? qui peut le retenir ? Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien, encore tout plein de ce que j'entendis hier sur nos malheureuses passions, je me suis fait de questions différentes sur la nature de nos vertus. J'ai essayé de les arranger, mais à peine ai-je attribué à l'une le premier rang, que j'ai vu les autres se révolter et causer une espèce de sédition. J'en suis étonné; car la justice et la modestie devroient former leur principal caractère, et servir à concilier leurs intérêts. Point du tout, elles semblent au contraire se faire la guerre avec autant de chaleur que les passions. C'est peut-être, mon cher Ariste, lui dit Théante en souriant, que nos pauvres vertus tiennent toujours trop à nos sens, et ne se séparent jamais de toutes les passions. Il faut attendre Eugène. Mais je crois l'appercevoir; le voici. Je ne me trompe pas, c'est lui : il paroît rêveur, il marche lentement. Nous nous hâtâmes d'aller à sa rencontre : nous l'embrassons, et il ne répond à nos reproches, qu'en nous disant

qu'il auroit bien mieux fait de ne pas venir nous joindre.

Mes amis, continua-t-il, vous êtes d'étranges gens. Avez-vous bien songé à la peine que vous me donneriez, en me chargeant de ranger et de classer, pour ainsi dire, les vertus suivant leur ordre et leur dignité, et de rechercher comment tour-à-tour il faut s'en servir et les préférer suivant la différence des conjonctures et de nos besoins. Je sens que ce travail est nécessaire pour établir des principes certains en morale; mais plus j'y ai réfléchi, et sur-tout depuis ce que nous entendîmes hier sur la nature de nos qualités sociales et de nos passions, plus j'ai vu combien ce que vous exigez de moi est au-dessus de mes forces. Au milieu de cette foule d'erreurs et de préjugés qui gouvernent les hommes, que nous respectons par routines, sans nous défier de notre sottise, puis-je me flatter de trouver la vérité? Qu'elle paroisse, elle blessera nos yeux accoutumés aux ténèbres. La morale, qui devroit être par-tout la même, puisque nous avons par-tout les mêmes besoins, les mêmes sens, les mêmes passions et la même faculté de penser, varie cependant par-tout comme les

physionomies. Interrogez un Anglois, un Suisse, un Espagnol, un Allemand, un Turc, un Chinois; que dis-je? interrogez au hazard, dans ce jardin, les dix premières personnes que vous rencontrerez, et je gage que telle vertu, dont l'un fera le plus grand cas, ne sera comptée pour rien par un autre. J'ai peur qu'il n'en soit de nos vertus comme de nos vêtemens, qu'une mode capricieuse approuve, condamne, rejette et reprend sans savoir pourquoi. Moitié sottise ou paresse d'esprit, moitié habitude ou indifférence pour le bien, on estime, on méprise, on aime, on hait, pour faire comme les autres. Dans quelque circonstance extraordinaire et éclatante s'est-on bien trouvé d'une vertu, on ne manquera pas de la regarder comme celle qui doit occuper la première place dans notre estime. Souffre-t-on d'un vice, on croit, sans examen et sans restriction, qu'il est le plus grand de tous, et que la vertu qui lui est opposée, est la première et la plus nécessaire. C'est ainsi que nous errons à l'aventure, poussés par les tempêtes des passions, sans que notre raison ose même tenter de nous servir de boussole.

N'attendez presque aucun secours des

philosophes ; il est rare que les préjugés de leur patrie, de leur éducation et de leur siècle ne passent pas dans leurs écrits. Dévoués ordinairement à quelque système, ils croiroient s'égarer en s'en écartant. Font-ils profession de n'être attachés à aucune école, ils ne balanceront point à donner la préférence à la vertu pour laquelle ils sentent un attrait particulier, ou qui est la plus commode dans le train de vie qu'ils ont embrassé. Tantôt c'est la tempérance, tantôt c'est la justice, le courage, la modération ou l'amour de la patrie qui tiendra le premier rang. Que résulte-t-il de là : c'est que, s'engouant pour telle ou telle vertu, on est toujours à la veille de la pousser au-delà de ses bornes légitimes et d'en faire un vice comme on nous le disoit hier. Sûrement on n'est pas aussi vertueux qu'on pourroit l'être, quand on ne sait pas estimer chaque vertu ce qu'elle vaut, ou qu'on ne s'est pas fait une théorie pour connoître celles que je ne dois jamais perdre de vue, et celle dont en quelque sorte on peut se séparer en les exagérant ou en les atténuant, selon la différence de nos besoins et des conjonctures où nous nous trouvons.

La morale n'est enveloppée de tant d'er-

reurs, que parce qu'on ne s'est pas fait une bonne méthode pour découvrir la vérité. En considérant l'homme comme soumis à l'empire de Dieu, qui est le premier et le souverain magistrat du monde, comme vivant en société avec ses pareils, et chargé de travailler à son propre bonheur, on a dit avec raison que nous avions des devoirs à remplir envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes. De cette règle générale, dont on ne peut nier la vérité, on a tiré, je crois, des conséquences fausses et dangereuses. On n'a point douté que toutes les lumières du sens commun ne fussent éteintes, si on plaçoit les devoirs que chaque homme se doit à lui-même à la tête de tous les autres, et qu'on assignât un rang subalterne à ce que nous devons à notre prochain. On auroit cru se rendre coupable de blasphême et du dernier excès d'impiété, que de ne placer Dieu, qui est le premier principe et le dernier terme de tout, qu'après ses créatures.

Cette méthode, qui paroît d'abord la seule raisonnable, est précisément ce qui a produit une grande partie de nos préjugés et de nos malheurs, parce qu'elle n'est point proportionnée à la nature de

l'homme. Que devoit-il arriver chez des peuples qui ne sont pas éclairés par la vraie religion, dès qu'ils mettroient la piété, c'est à-dire, leurs pratiques religieuses, à la tête de toutes les vertus? Ce que vous avez lu dans toutes les histoires, et que malheureusement vous ne voyez encore que trop dans tout le monde. On a mis un prix infini à des cérémonies indifférentes par elles-mêmes, et qui n'étoient en effet utiles, que parce qu'elles rappelloient les hommes à l'idée d'un être supérieur qui voit tout, qui connoît tout, et qui nous récompensera ou nous punira suivant que nous l'aurons mérité. Une philosophie grossière et téméraire, au lieu de commencer par étudier l'homme, c'est-à-dire, ses qualités sociales, sa raison, ses passions, que la providence a destinées à lui servir de guides dans la route du bonheur, a osé se flatter de connoître les desseins de la providence, et nous prescrire des règles de conduite. Que d'erreurs! On a donné à Dieu les passions des hommes, leur humeur, leur caprice, leur colère, leur jalousie, leur vanité; et dès-lors les devoirs de la superstition, et les prétendues vertus qu'elle a favorisées avec le plus d'ardeur, ont rompu tous

les liens qui devoient unir les hommes. Rappellez-vous ce que Juvenal rapporte des habitans d'Ombos et de ceux de Tentyre. Sans se porter à ces excès odieux, ces superstitions n'ont été propres trop souvent qu'à multiplier nos vices et faire taire nos remords. On a cru qu'en caressant Dieu comme un enfant, on mettroit des entraves à sa justice, et qu'on jouiroit paisiblement de toute sa bonté. De là, ces expiations, ces sacrifices, ces initiations qui ont perdu la morale. Il étoit trop facile de se rendre innocent pour craindre d'être coupable. On fut indulgent pour des passions qui, en nous rendant injustes envers nos pareils, devoient nous empêcher nous-mêmes d'être heureux.

Les chrétiens eux-mêmes, en s'éloignant des beaux siècles de leur naissance, n'ont pas été exempts de ces erreurs. On a persécuté quelquefois son prochain pour plaire à Dieu : on a cru qu'il avoit besoin de nos bras pour défendre la vérité ; et les peuples ont été les dupes du zèle fanatique, ou de l'ambition et de l'avarice des grands qui les menoient au combat. Il s'en faut bien que tous les écrivains qui ont voulu nous instruire de nos devoirs d'hommes et de chrétiens, aient le sens droit et la

vertu de l'abbé Fleury, qui ne les sépare jamais. Les uns n'ont point reconnu nos passions quand elles se sont déguisées sous le voile de la religion; et au lieu de travailler à nous rendre vertueux, ils ne nous ont enseigné, par leurs sophismes, qu'à nous endormir tranquillement au milieu de nos vices. Les autres, par une rudesse d'esprit qui peut séduire la multitude, et que la religion condamne, loin de nous porter à aimer ces vertus simples et humaines pour lesquelles il est évident que nous sommes faits, et dont la société ne peut se passer, nous ont presque appris à les mépriser. Ces faux moralistes voudroient que nous fussions des cénobites durs, sauvages, cruels pour nous-mêmes, et inutiles aux autres.

En voilà trop sur de pareils docteurs; mais permettez moi, mes amis, de vous rappeller la doctrine du père Mallebranche dans son traité de morale. En ne considérant d'abord les devoirs et les vertus de l'homme que relativement à Dieu, tout son ouvrage n'est pour moi, qui me borne à ne savoir simplement que mon catéchisme, qu'un mélange de théologie, de métaphysique et de dévotion qui m'embarrasse. En disant que toute disposition

d'amour corrompt l'ame et la rend digne de la haine de Dieu si son objet est la créature ; et qu'au contraire cette même disposition d'amour la rend juste et agréable à Dieu, si c'est le créateur qui en est l'objet ; ce philosophe, dont on ne peut trop respecter le génie et les vertus, ne se fait pas mieux entendre que quand il veut me prouver que je vois tout en Dieu. Comment donc ! il seroit possible que cet instinct moral dont il m'a doué, et qui est un de ses plus grands bienfaits, devînt un crime à ses yeux ! Le beau moyen de m'inviter à pratiquer les vertus morales, qui doivent nous préparer et nous conduire à des vertus d'un ordre supérieur, que de m'apprendre qu'un jour je serai précipité avec elles dans les enfers ! Une doctrine si sublime, et qui vraisemblablement n'est point entendue par les docteurs mêmes qui la débitent, n'est point la morale que Dieu destine à gouverner les hommes. Nous n'avons pas besoin de tant de subtilité pour être gens de bien. Au lieu de me conduire et de m'élever jusqu'à Dieu en me faisant aimer ses créatures, si on veut me faire descendre de l'amour de Dieu à l'amour de mon prochain, je crains bien de devenir un enthousiaste

thousiaste et un illuminé avant que ma route ne soit finie. Mon imagination s'échauffera, et ma raison, pleine de mépris pour moi et pour tout ce qui m'environne, ne sera guère disposée à chérir mon prochain.

Je demanderois volontiers à ce docteur qui passe dans l'allée voisine, ce qu'il veut que j'entende quand Mallebranche me dit que mes devoirs envers Dieu doivent se rapporter à ses attributs. Si on me commandoit de m'humilier respectueusement devant la puissance, la grandeur, la sagesse et la bonté de Dieu dont j'apperçois quelques rayons légers, mais qui suffisent pour m'instruire de mon néant; ma raison, qui connoît ses bornes, obéiroit avec empressement. Par delà je sens que je ne puis rien, je ne vois que la distance infinie qu'il y a entre Dieu et moi, et que tous mes devoirs envers lui consistent à étudier les loix auxquelles il m'a soumis, y obéir avec joie, et me repentir si j'ai eu le malheur de les transgresser. Quand le père Mallebranche m'aura bien mis dans la tête qu'il y a entre les hommes deux sortes de sociétés; une société de quelques années et une société éternelle, une société de com-

merce et une société de religion : je crois que l'une me paroîtra vile en comparaison de l'autre. Tandis que je ne suis qu'un homme, je voudrai devenir trop tôt un ange. Sans m'en appercevoir, et peut-être en m'applaudiſſant de mon erreur, je bouleverserai tout l'ordre établi par Dieu. Je voudrois alors que le père Mallebranche m'apprît comment mes actions, où se retrouve toujours malgré moi le caractère de la foiblesse humaine, se rapporteroient aux attributs de puissance, de sagesse et de bonté que j'adore en Dieu.

Une morale établie sur des principes si peu proportionnés à la foiblesse de notre nature, ne nous persuade point ; elle ressemble au stoïcisme, qui, n'étant propre qu'à donner à l'ame des élans passagers, ne peut produire aucun effet durable et constant dans la société. Ne soyons donc pas étonnés que des pays où la métaphysique dévote de Mallebranche seroit reçue, bientôt ne valussent pas mieux, et peut-être même valussent moins que ceux où des philosophes moins subtils ont prêche des vertus plus humaines. Ces sages enseignoient tout bonnement à leurs compatriotes que les vertus qui font les bons citoyens, les bons pères de famille,

les bons amis, les bons maîtres et les bons serviteurs, sont les premières vertus; et que le meilleur moyen de mériter la faveur du ciel, c'étoit d'être utile aux hommes. L'esprit s'ouvre avec joie à cette doctrine, et le cœur la dévore; dès-lors je vois les hommes s'unir, s'aimer, se secourir et se protéger mutuellement. Avec la doctrine de Mallebranche, vous ferez quelques hommes vertueux pour eux-mêmes, amis de la retraite, mais inutiles à la société; et la philosophie plus humaine dont je parle, fera des Aristide, des Epaminondas, des Socrate, des Decius, des Fabricius, des Camille et des Scipion.

Il le faut avouer cependant; ces philosophes qui, en noûs prêchant une sorte d'abnégation de nous-mêmes, nous invitoient à nous sacrifier au bonheur de nos concitoyens, étoient encore bien éloignés du véritable et premier principe de la morale. En effet, quel étrange langage pour un être, comme on nous le disoit hier, qui s'aime néceſſairement, qui veut sans relâche être heureux, et qui dans toutes ses actions consulte son avantage particulier! Ces anciens philosophes n'auroient pas mieux réussi que Mallebranche,

si leurs républiques, mieux instruites qu'eux, n'eussent pas disposé de telle façon leurs loix, leur gouvernement et leur police, que chaque citoyen ne pouvoit se rendre heureux, qu'autant qu'il paroissoit en quelque sorte s'oublier pour ne s'occuper que du bonheur public. Chaque vertu avoit une récompense certaine, et les mœurs publiques, en un mot, étoient telles que c'étoit pour son avantage particulier que chaque citoyen pratiquoit, autant que ses forces le permettoient, ces vertus héroïques qui nous étonnent, et qui nous paroissent presque des mensonges. Mais remarquez, je vous prie, que ces philosophes perdirent leur éloquence, et n'eurent plus de prosélytes, lorsque les mœurs se dépravant par l'avarice et le luxe, la politique perdit l'art de forcer chaque citoyen à chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Ce n'est point, mes amis, hors de nous-mêmes que nous pourrons trouver les premières règles de la morale; elles sont dans mon cœur; c'es-là que je dois les étudier. Je serai entendu de tout le monde, je convaincrai, je persuaderai, j'encouragerai la vertu, je ferai frissonner le vice, quand je dirai à l'homme : vous êtes fait

pour travailler à votre bonheur, vous devez le préférer à tout, c'est-là votre règle, c'est-là votre boussole. Si vous pouvez vous suffire à vous-même, si votre bonheur ne dépend que de vous, s'il peut être l'ouvrage de vos seules mains, ne songez qu'à vous; que tout le reste soit, à votre égard, comme s'il n'existoit pas: quand vous vous serez satisfait, vous aurez rempli tous vos devoirs.

Mais, mon cher ami, dirai-je à l'élève que je veux instruire, descendez en vous-même, qu'une folle présomption ne vous aveugle pas, et pour régler votre conduite, étudiez et apprenez quelle est votre condition. Quels désirs ardens et exagérés ne sont pas toujours prêts à s'élever dans votre cœur et troubler votre raison? Cependant, foible, borné, ne pouvant suffire seul à vos besoins, obligé de vous fuir quelquefois vous-même pour vous retrouver avec plus d'avantage; voyez combien de liens vous attachent et vous soumettent à tous les objets qui vous entourent. Toujours nécessité à vous servir de mains étrangères pour élever l'édifice de votre bonheur, n'oubliez donc jamais que vous ne pouvez travailler à ce grand ouvrage qu'avec le secours d'autrui.

Vous êtes hommes ; mais je le suis aussi, et nos droits sont égaux. Si vous me blessez, je vous offenserai. Si vous voulez vous rendre heureux à mes dépens, ne vous attendez pas que j'y consente. Entrons donc en négociation, ne cherchons point à nous tromper ; plus nos conditions seront égales, plus nos secours mutuels nous seront avantageux ; je défendrai votre bonheur, et vous défendrez le mien.

Voilà le traité d'alliance perpétuelle que la nature a rendu nécessaire, parce qu'elle vouloit nous réunir en société. Tous les hommes doivent l'observer religieusement, puisqu'il lie, unit et confond le bonheur général de la société et le bonheur particulier de chaque citoyen. C'est donc de là que je dois tirer toutes les règles de la morale. Cette première vérité commence à me rendre suspectes les affections qui tendent à me séparer de mes semblables, ou qui, plus vicieuses encore, m'invitent à affecter sur eux un empire qui ne m'appartient pas. Ma raison alors plus libre, est plus en état de connoître ses devoirs et de jouir de ses droits. Combien ne suis-je pas disposé favorablement envers mes pareils, quand je les regarde comme les instrumens précieux

de mon bonheur! C'est alors, que m'élevant de la créature jusqu'au créateur, qui est le premier principe et le dernier terme de tout, je le regarde comme le protecteur et le garant de l'alliance qu'il a établie entre les hommes. Cette pensée agrandit, fortifie ma raison, et soulage les peines de mon cœur. Combien Dieu ne doit-il pas me paroître grand, bon, sage et aimable, quand je vois qu'il m'ordonne simplement d'être docile aux conseils de ma raison, et qu'il me récompensera dans une éternité de siècles, de l'attention que j'aurai eue à me rendre heureux dans le cours passager de cette première vie!

Si ces réflexions sont vraies, poursuivit Eugène, nous voilà débarrassés de ces vertus stoïques que l'orgueil a imaginées. Elles peuvent quelquefois donner du ressort à l'ame, mais elles ne peuvent point servir de principe constant à la morale. Elles nous découragent en nous montrant une perfection à laquelle nous ne pouvons atteindre; et la morale, au contraire, pour nous être utile, doit nous donner l'espérance de parvenir au terme qu'elle nous propose. Ne parlons plus de la doctrine trop métaphysique de Mallebranche; car pour convaincre l'esprit, il faut commen-

cer par intéresser le cœur. N'oublions donc pas qu'étant composés de deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière, mais entre lesquelles la puissance divine a établi des relations constantes et nécessaires; la morale, en travaillant à notre bonheur, doit toujours penser qu'il est composé de parties différentes qu'il faut concilier. Qu'elle recherche donc avec soin quelles sont les vertus les plus propres par leur nature à établir cette paix de l'ame que nous désirons, mais si souvent troublée par la révolte de nos sens.

Si les hommes étoient capables de posséder une vertu dans toute sa perfection, il seroit inutile de rechercher quelle est la vertu qui, par sa nature contribuant le plus à notre bonheur, devroit être placée la première en ordre et en dignité. Quelque peu importante, quelque obscure même que cette vertu pût paroître, je la placerois à la tête de toutes les autres. Pourquoi? c'est qu'une seule vertu parfaite suffiroit à mon bonheur et à tous mes devoirs. En effet, toutes les vertus ne se tiennent-elles pas en quelque sorte par la main? n'ont-elles pas toutes besoin

les unes des autres ? ne se prêtent-elles pas toutes un secours mutuel ? Choisissez, je vous prie, telle vertu que vous voudrez ; et dès que vous la supposerez parfaite dans un homme, vous verrez qu'elle emploie, pour ainsi dire, à son service toutes les autres vertus. Prenez, par exemple, l'économie. Si elle ne sait pas varier sa marche et ses procédés suivant la différence des conjonctures, des besoins et des bienséances, elle marchera à tâtons, et sera tour-à-tour ternie par les souillures de l'avarice ou de la prodigalité. Elle s'écartera souvent de la ligne étroite qui lui est assignée, si elle n'implore pas continuellement l'assistance de la frugalité, de la prudence, du courage, de la générosité et de la justice. Ce n'est pas tout, entrez dans un examen plus profond de la composition des vertus, de leur liaison et de leurs rapports ; et vous jugerez que l'économie a besoin de celles qui lui paroissent les plus étrangères. Quelle est donc la cause de cette liaison ou de ces rapports que je n'apperçois qu'avec peine ? C'est que ces vertus éloignées, et pour ainsi dire étrangères, contribuent cependant à défendre, soutenir et protéger les

vertus les plus voisines, et dont l'usage et la pratique sont immédiatement nécessaires à l'économie.

Mais que nous sommes loin de posséder une vertu dans toute sa perfection! Vous vous le rappellez sans doute, mes amis; on nous fit voir hier combien notre sagesse est foible, chancelante, trompeuse et mêlée de vices. Nous marchons dans un sentier très-étroit, raboteux, obscur glissant et entouré de précipices; nous naviguons sur une mer inconnue, orageuse et couverte d'écueils; enfin, pour parler sans figure, l'homme, il est vrai, porte en lui le principe de toutes les vertus; mais il est également vrai qu'il porte encore en lui le principe de tous les vices. Nous sommes entourés d'une contagion générale; la séduction de l'exemple semble tout dénaturer, et nous empêche de rougir de nos actions. Souvent le vice nous séduit en se cachant sous un masque trompeur, et nous l'approuvons sans le connoître. Quelquefois il paroît si doux, que nous ne demandons pas mieux que de succomber; Quelle est donc la vertu qui doit me servir à la fois de flambeau et de rempart? Dans cette situation, quelle est donc la vertu que je dois principalement implorer, et qui me sera la plus utile?

C'est sans doute cette raison éclairée que nous appellons prudence, et dont Cicéron nous fait sentir tout le prix, en disant que c'est elle qui nous fait remonter jusques aux causes, étudie leur influence, et en prévoit les effets : *vivendi ars est prudentia.* Elle compare les objets, les dépouille des apparences trompeuses qui semblent quelquefois les confondre, et profite du passé et de l'avenir pour ne se point égarer dans le moment présent. Embrassant, en un mot, tout le cours de la vie, elle prépare et nous fournit tout ce qui nous est nécessaiae : *prudentia sine quâ ne intelligi quidem ulla virtus potest.* La prudence est donc le fondement et l'appui ou le soutien de toutes les autres vertus. Si je n'ai pas accoutumé ma raison à réfléchir et à calculer les avantages et les inconvéniens des désirs qui me sollicitent, qui m'apprendra à me défier des objets qui m'entourent ? qui m'apprendra, ce qui est bien plus difficile, à me défier de moi-même et des passions qui emprunteront le voile de quelque vertu pour me mieux séduire ? C'est la prudence seule qui s'est accoutumée à juger de ce que je dois faire dans le moment présent, par l'avenir qui va lui succéder ; elle seule peut dissiper les

illusions dont je suis assiégé. Ebloui par un plaisir présent ou de fausses espérances, je n'appercevrai point, sans son secours, les liens secrets des vertus et des vices; et malgré les règles sévères de morale que je me serai prescrites, je flotterai éternellement entre l'erreur et le repentir.

Mon cher Eugène, dit Ariste en l'interrompant, je ne comprends pas trop pourquoi vous n'attribuez pas à la justice le premier rang. Votre prudence, à proprement parler, est moins une vertu qui dirige les mouvemens de notre cœur, qu'une habitude que notre esprit a contractée d'après l'expérience, de peser les choses, d'en prévoir les suites, et conséquemment de juger de ce que nous devons espérer ou craindre, fuir ou rechercher. Rien n'est plus rare dans le monde que cette sagesse. Vous le savez, soit par la faute de la nature, soit par la nôtre, la plupart des hommes sont incapables de penser par eux-mêmes. Eh! comment donc la prudence, si étrangère parmi nous, pourroit-elle servir de fondement à la morale dont aucun homme ne peut se passer? Ne seroit-il pas mieux d'accorder le premier rang à une vertu qui seroit

plus à notre portée, à la justice, par exemple ? Les esprits les plus grossiers ou les plus superficiels peuvent en connoître le prix. Je n'ai pas besoin de longues méditations pour me convaincre que je ne dois pas faire à autrui ce que je ne voudrois pas qui me fût fait ; et que j'ai tort d'exiger des autres les mêmes devoirs que je ne veux pas leur rendre. Voilà, si je ne me trompe, la source du bonheur public et du bonheur particulier.

Fort bien, Ariste, repartit Eugène ; mais permettez-moi de vous faire observer que quand, au lieu de ce simulacre de justice dont nous nous contentons, nous aurions cette justice primitive et impartiale qui n'admet aucune différence entre des êtres que leur auteur a créés avec les mêmes droits, et qui doivent vivre par conséquent dans la plus parfaite égalité, je ne pourrois pas encore adopter votre opinion. Cette justice parfaite, si nous la possédions, seroit l'ame, il est vrai, et le lien de la société, et feroit le bonheur de chaque citoyen ; mais ne devrois-je pas me demander comment nous pourrons la conserver ? Je serois témoin de tous les efforts que feroient les passions pour la bannir. Tantôt par la

fraude et tantôt à force ouverte, je verrois les hommes abuser de leurs avantages, affecter des prérogatives, se faire des prétentions, établir de nouveaux droits. Au milieu de ces troubles ou de ces dissentions, ne devrois-je pas craindre que la justice ne fût opprimée? Pour venir à son secours, j'aurois donc besoin d'une vertu antérieure, c'est-à-dire, de la prudence qui m'aura appris à connoître la nature des passions, à prévoir leurs entreprises, et à étudier les moyens de les gêner par de sages établissemens et des loix salutaires.

Nous ne possédons plus aujourd'hui que ce fantôme de justice que nous nous sommes fait. Toute imparfaite qu'elle est, elle doit nous donner du moins cette espèce de bonne foi que conservent entr'eux les brigands, qui ne veulent pas se détruire. Elle suspend le cours des vexations, des rapines, des brigandages et des tyrannies, et nous ordonne de nous en tenir aux injustices que l'avarice et l'ambition ont imaginées, que le temps et l'habitude ont consacrées et rendues enfin tolérables; mais qu'on ne peut laisser plus libres sans multiplier le nombre des malheureux, et mettre la société sur le penchant du pré-

cipice. Auriez-vous le courage, mon cher Ariste, de mettre une pareille justice à la tête de toutes les vertus humaines? Telle qu'elle est, n'a-t-elle pas besoin d'une autre vertu qui la précède, qui la dirige, qui la guide, qui la soutienne dans sa décadence et qui la protège? Après que les hommes ont tout déguisé, tout altéré, tout corrompu, notre justice, si capricieuse et si incertaine, conservera-t-elle ces traits frappans qui la font reconnoître? Sans nous en appercevoir, ne nous laisserons-nous pas tromper par les promesses de nos passions? Portés naturellement à fuir le mal et à courir après l'image du bonheur, serons-nous capables de pratiquer, je ne dis pas les règles les plus austères, mais les plus communes de la justice, si le flambeau de la prudence ne nous précède pas? N'en doutez pas, nous ne conserverons ces restes malheureux de justice, qu'autant que les chefs ou les magistrats des nations travailleront sans relâche à s'opposer aux progrès de l'imprudence des citoyens. Quel est donc le devoir d'un philosophe qui veut se rendre heureux? c'est de se défier prudemment de lui-même, et sans faire trop de cas des plaisirs qui le sollicitent ou des peines

qui le rebutent, d'avoir toujours devant les yeux le dernier terme où doivent le conduire ses différentes affections.

La prudence, dites-vous, Ariste, est la vertu la plus rare chez les hommes; mais il me paroîtroit fort extraordinaire que cette rareté en diminuât le prix, et que par des réflexions on ne cherchât pas à la rendre plus commune. La plupart des hommes ont trop peu de raison pour pouvoir être prudens. J'en conviens encore; mais ils sont disciplinables, ils adoptent les idées, les coutumes, les mœurs qu'on veut leur donner: et pourquoi votre politique, Ariste, que vous aimez tant, néglige-t-elle de donner une prudence routinière à la multitude qu'elle gouverne? Pour rendre plus familières les vertus dont on ne peut se passer, que ne travaille-t-on à les orner, et à les rendre aimables? Pour nous éloigner du vice, que ne le rend-on méprisable? Mais pour les personnes que la nature a traitées plus favorablement, qui sont capables de raisonner, de méditer, et qui veulent s'occuper sérieusement de leur bonheur, qu'elles soient elles-mêmes leur propre législateur. Est-il pour elles quelque chose de plus important que cette prudence qui nous apprend à nous

connoître nous-mêmes et à découvrir dans cette foule de plaisirs et de peines qui nous assiégent, ce que nous devons rechercher ou fuir. Si je voulois, il me seroit aisé de vous prouver qu'il n'est point de plaisir plus pur, plus délicieux, que celui que nous procure une raison éclairée sur nos devoirs.

Remarquez, je vous prie, mon cher Ariste, que cette vertu est d'autant plus digne d'occuper le premier rang, qu'elle peut se pratiquer sans effort, et que ses réflexions, ses lenteurs, ses examens, ses recherches, ne sont point à charge à un homme accoutumé à se servir de sa raison, parce qu'elle nous propose toujours pour objet ou notre sûreté ou notre bonheur. La pratique de la plupart des vertus exige des sacrifices. Il faut presque toujours prendre sur soi et mortifier quelque passion pour être vertueux. Si je veux être juste, je suis obligé de combattre mon orgueil, ou de renoncer à des avantages qui rendront ma situation plus agréable. On n'est point tempérant sans quelque effort. Pour être modeste, libéral et courageux, il faut livrer un combat, il faut résister à mille petites passions toujours renaissantes, et dont on ne peut, une fois

pour toutes, étouffer le germe incommode? La prudence au contraire ne coûte rien, quand on a contracté l'habitude de ne point agir sans examen. Ce n'est point en nous faisant des sermons qu'elle nous invite au bien. Pesez, dit elle, les avantages et les inconvéniens avant que d'agir, je ne vous demande que de n'être pas un étourdi. Voilà sans doute des plaisirs présens que vous offre la passion dont vous êtes aiguillonné; mais combien dureront ces plaisirs? ne s'évanouiront-ils pas bientôt pour faire place à des regrets, à des remords, à des reproches et à des chagrins? Je vous laisse ma balance entre les mains, pesez. Ce n'est point par humeur que je m'oppose quelquefois à vos désirs; c'est pour vous empêcher de faire un mauvais marché.

Vous voyez donc, Ariste, que Cicéron a eu raison de dire que la prudence est la première des vertus, et j'espère que vous me permettrez de ne placer la justice qu'en seconde ligne. Quelle que soit aujourd'hui la dépravation de nos mœurs, il faut du moins, mes amis, résister avec courage au torrent, et faire tous ses efforts pour se rendre plus familières deux vertus sans lesquelles il ne peut y avoir

de bonheur. La méthode la plus sûre, je crois, pour y réussir, c'est d'examiner avec soin combien chacune des autres vertus contribue à rendre, si je puis parler ainsi, notre prudence plus prudente, et notre justice plus juste : et c'est suivant les différens secours qu'elles me fourniront, que je les placerai dans un ordre plus ou moins élevé.

Si je ne me trompe, la première de ces vertus c'est la tempérance, et par ce mot je n'entends pas seulement la suite ou l'absence des voluptés, mais encore cette modération de l'ame, le *nil admirari* d'Horace, qui s'étend sur tout et embrasse tous les objets qui peuvent nous émouvoir avec assez de force pour égarer notre raison. Veut-on affermir aussi solidement qu'on le peut sa malheureuse et chancelante probité, c'est à cette tempérance ou à cette modération qu'il faut tâcher de s'accoutumer. Ce doit être là notre principale étude, ce doit être notre étude journalière, j'ose même dire qu'elle n'est pas difficile, quand on est né avec une fortune qui peut suffire aux besoins de la nature. En voyant le luxe et le faste des grands et des riches, n'a-t-on aucun plaisir à se dire : que de choses dont je

n'ai pas besoin, et dont je ne suis point l'esclave! Soulevez le voile brillant qui les couvre, que découvrirez-vous? Je n'ose vous le dire, et vous parviendrez bientôt à n'envier ni leurs grandeurs ni leurs richesses, qui les rendent si petits et si pauvres.

Cette vérité me paroît si claire, qu'il me semble qu'elle n'a pas besoin de preuve; mais elle est si importante que, dussé-je vous ennuyer par mes réflexions, je ne pourrois l'abandonner sans peine. Votre philosophie peut se suffire, mes amis; mais je songe à moi, et je me suis fait une espèce de loi de ne négliger aucune occasion de me dire combien il est important de diminuer ses besoins, et d'apprendre à se contenter de peu; car nous portons en nous-mêmes un fond de sottise et de convoitise qui nous invite incessamment à former de nouveaux désirs, sans nous douter de l'insipidité qui doit succéder à la jouissance; et pour nous débarrasser de ce poids accablant, passant de désirs insensés en désirs plus insensés, l'ame toujours dupe et lasse de tout, tombe enfin dans un stupide engourdissement.

Sans avoir encore atteint la perfection de la tempérance, il me semble que les

réflexions dont je me nourris, et les efforts que je fais pour vaincre mes passions, commencent à répandre un certain calme, une certaine paix au dedans de moi même; et dès-lors vous jugez que ma raison, à l'abri de toute secousse trop violente, est dans une situation favorable pour juger avec équité de tout ce qui peut m'affecter. Moins dupe des préjugés et des erreurs qui nous sollicitent et nous entraînent dans quelque faute, nous sommes donc disposés à être plus prudens. Nous sommes justes aussi avec moins de peine : car si j'ai réussi à prescrire des bornes à mes désirs ; si j'ai appris à me contenter de ma fortune présente; si je trouve dans ma médiocrité des plaisirs qui me suffisent ; quel motif aurai-je pour violer la justice à l'égard de mon prochain ? Les grandeurs et les richesses ne me paroissent qu'un embarras ; je n'aurai aucune humeur contre les grands et les riches, et je rendrai même à leur vanité les petits devoirs qu'elle exige avec une sorte de religion. Ce sont des enfans, me dirai-je, ils s'amusent de leurs joujoux, et la philosophie ne les corrigera pas en les irritant. En un mot, mes amis, la tempérance est d'autant plus précieuse, qu'elle ne peut

jamais devenir nuisible. C'est peut-être la seule vertu qui ne connoît point d'excès, parce que n'étant point placée entre deux vices, elle n'en contracte jamais la souillure.

J'ai toutes les peines du monde à croire à l'exacte probité de ces personnes inquiètes, intrigantes, qui se tracassent pour changer une fortune qui n'est pas mauvaise. Leur prudence ressemble terriblement à la finesse, à la ruse, à la bassesse, et de là il n'y a pas loin à la fraude et à la servitude. Sera-t-on attaché avec bien de la force aux règles de la justice, quand il suffit de faire un tort léger à son prochain pour obtenir une chose qu'on s'est accoutumé à désirer avec ardeur. Dès qu'on n'a pas une extrême délicatesse sur les moyens de changer sa fortune, on n'en aura bientôt aucune. Les grandes richesses sont si utiles à tant de passions différentes, et si inutiles à la pratique de la vertu et au bonheur, que si elles ne sont point par elles-mêmes un grand mal, je ne puis m'empêcher de les regarder comme la source d'un grand mal, parce qu'elles aiguillonnent, irritent, enflamment toutes les passions, et qu'il est impossible

de combattre toujours et de n'être jamais vaincu.

Je ne suis point de l'avis de Sénèque; il étoit trop riche pour que les éloges qu'il fait de la pauvreté fussent bien sincères. Il a beau me dire que Caton possédoit des richesses et n'en étoit point possédé; qu'il les recevoit dans sa maison et non pas dans son cœur : cela pouvoit être bon pour Caton ; car il y a des hommes qui, par la force de leur ame, sont hors de toute règle ; mais ces belles phrases ne prouveroient rien pour un autre. Je crois qu'une grande fortune pourroit fournir au sage des stoïciens plus d'occasions d'exercer ses vertus ; mais je crois que ce sage n'a jamais existé. Le sage, ajoute Sénèque, jouit de sa fortune et la perd sans chagrin. Je l'en félicite ; mais pour moi je n'ai pas l'honneur d'être un sage ; je sens que je ne perdrois sans chagrin que les choses que je me suis accoutumé à regarder comme superflues. C'est pour cela qu'il importe si fort, Ariste, à la bonne politique de bannir d'un état et la grande pauvreté et les grandes richesses ; car dans l'une et dans l'autre extrémité il est également difficile,

ou peut-être impossible, d'être prudent, juste, tempérant et modéré.

Mais, parce que la tempérance nous laisse toujours exposé à quelque tentation dangereuse et à quelque secousse violente, à moins qu'elle ne soit portée, comme dans Diogène, à son plus haut degré de perfection..... Quoi donc! dit brusquement Ariste, vous iriez jusqu'à nous proposer pour modèle un cynique qui déshonoroit la philosophie? Où voulez-vous donc nous mener? Par-tout où le bon sens et la force de la vérité me conduiront, répondit Eugène en souriant. Ce n'est pas, ajouta-t-il, l'homme capricieux et bizarre qui bravoit toujours avec faste les mœurs publiques, et rendoit souvent la sagesse ridicule que je prétends louer. Mais pourquoi n'admirerois je pas un homme assez courageux pour préférer son tonneau à un palais, qui, connoissant si bien la misère des choses humaines, s'élevoit au-dessus d'Alexandre; n'avoit que faire de ses bienfaits; dédaignoit sa puissance; et sur-tout qui brisa sa tasse en voyant un enfant qui buvoit dans le creux de sa main? Alexandre dit que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène Mais croyez-vous que ce philosophe eût dit qu'il auroit

roit voulu être Alexandre, s'il n'eût pas été Diogène.

Quoi qu'il en soit de mon cynique, on ne peut nier que la tempérance ne soit une vertu très-difficile à acquérir et à conserver. Nous naissons tous avec la passion de multiplier et d'augmenter nos commodités et nos plaisirs; et notre esprit, trompé par de fausses apparences, n'approuve que trop les malheureuses recherches qui, en nous rassasiant, émoussent notre goût. Plus les mœurs se corrompent, plus les tentations deviennent fortes; et il faut se prémunir à la fois et contre soi et contre les exemples scandaleux qui ne sont que trop propres à nous familiariser avec le mal. Quelle est donc la vertu qui nous est alors la plus nécessaire? c'est, je crois, le courage. Sans son secours, nous n'oserons point avoir raison contre tout le monde. Nous serons ébranlés et enfin vaincus par l'opinion publique. Nous ne serons ni prudens, ni justes, ni tempérans, de peur de passer pour des pédans, des esprits timides, bas, rampans ou peu délicats: et cette disposition molle de l'ame, où ne peut-elle pas nous conduire?

Voilà, si je ne me trompe, les quatre vertus qui, étant entre elles d'un ordre

et d'une dignité différente ; ne peuvent cependant se passer les unes des autres. La prudence, qui doit être l'ame de toutes les vertus, ne peut avoir quelque distraction, sans que la justice, la tempérance et le courage n'en souffrent. La justice, ou trop sévère ou trop indulgente, n'aura plus une marche inflexible et constante. La tempérance ne se permettra pas d'abord des excès ; mais des fautes légères en apparence, avec lesquelles on se familiarise, nous rendront de jour en jour plus nonchalans, et ouvriront enfin la porte aux abus les plus intolérables. Le courage dégénérera comme la justice et la tempérance, et d'erreur en erreur parviendra insensiblement à n'être plus qu'une dureté farouche, ou cette effronterie impudente qui ne rougit de rien et se glorifie enfin de ses excès. Si l'une de ces trois vertus s'égare, la prudence elle-même ne s'égarera-t-elle pas à leur suite ? Se croyant trop sévère, elle sera moins attentive sur elle-même ; son attention se lassera, et déjà contente de prévoir froidement les abus, elle croira trop tôt qu'il n'est plus temps d'y remédier. Qu'il seroit intéressant de suivre cette chaîne par laquelle la providence a voulu que toutes

les vertus fussent liées ensemble pour se prêter un secours mutuel, et de connoître cette alliance monstrueuse que les vices ont contractée, et dont ils n'observent que trop religieusement tous les articles!

Je vous le demande, mes amis, dans la décadence de ces vertus supérieures dont je viens de parler, quel sera le sort de ces vertus subalternes dont chacun de nous a besoin à chaque moment, et qui décident des mœurs publiques d'une nation? L'économie ne croira-t-elle pas se perfectionner en se rapprochant avec dureté de l'avarice, ou en se prêtant avec mollesse aux fantaisies d'un luxe naissant! Ce que je dis de l'économie, il faut le dire de la générosité, qui n'est si souvent qu'un vice qui flotte entre l'avarice et la prodigalité.

Que penserai-je de la clémence, de la patience, de la bienfaisance, de la reconnoissance? Sans doute que ces vertus, dont l'usage est journalier, sont d'un prix infini; mais si la clémence dégénère en paresse, en indifférence, en mollesse, en foiblesse, elle énervera toutes les autres vertus dans un simple citoyen, et l'empire des loix dans une nation. On sera étonné qu'une vertu qui doit nous unir

et nous rendre plus chers les uns aux autres, amène l'anarchie dans les familles, rompe les liens de la société générale, et hâte la corruption des mœurs. Qu'il y a loin de cette patience noble qui se soumet courageusement à la nécessité, à cette patience timide qui souffre avec stupidité des maux dont on peut se délivrer ? La patience, qui est une vertu, ne se trouve que chez les hommes qui ont de la force dans l'ame, du courage et des mœurs : telle étoit celle des Romains dans les beaux siècles de leur république. La patience, qui est un vice, n'est malheureusement que trop commune, elle ôte jusqu'au désir et à l'espérance de se corriger : telle étoit la patience de ces derniers Romains, qui souffroient tout, pourvu qu'on leur donnât du pain et des spectacles.

La bienfaisance mérite d'occuper un des premiers rangs parmi les vertus subalternes, parce que nos besoins sont toujours renaissans, et qu'elle est très-propre à unir étroitement les citoyens. On ne peut en effet trop estimer cette vertu, lorsque n'agissant ni par boutade, ni par caprice, ni par engouement, elle se laisse conduire par le discernement et la pru-

dence. Mais ne commencerez-vous pas à la mépriser, quand elle commencera à devenir un abandon inconsidéré des choses, et que prodiguant tout parce qu'elle n'a la force de rien refuser, elle avilira ses bienfaits et ceux qui les recevront ? Dans les siècles corrompus, la bienfaisance ne devient que trop souvent un trafic honteux. On donne pour recevoir, on vend ses bienfaits ; on paroît généreux parce qu'on est avare, on est généreux parce qu'on veut corrompre. Cette bienfaisance perfide est d'autant plus dangereuse, qu'elle conserve le masque d'une vertu. Elle rend suspecte la vraie bienfaisance, et par là détruit ou du moins affoiblit dans tous les cœurs le sentiment de la reconnoissance ; car on reconnoît mal des bienfaits qui ont été mal donnés. Pourriez-vous me dire, mes amis, quel est le plus grand vice, ou de cette ingratitude qui suppose une ame de bronze, ou de cette reconnoissance niaise et stupide qui, nous rendant l'esclave de notre bienfaiteur, nous dispose à servir d'instrument à tous ses travers et à tous ses vices ?

Il seroit trop long d'entrer dans le détail de toutes les vertus dont nous avons

besoin ; bornous-nous, si vous le voulez bien, à l'examen de l'amour de la patrie, de l'amour du bien public, et de l'amour de la gloire. Ce sont-là les vertus qui brillent avec le plus d'éclat dans l'histoire : en effet, avec quelle admiration, si on a quelque chaleur et quelque honnêteté dans l'ame, ne lit-on pas les vices des hommes illustres de Plutarque ! Mais malheureusement ces trois vertus, que je placerois presque sur la même ligne que la prudence, la justice et la tempérance, par les grands effets qu'elles sont capables de produire, ont toujours été frelatées chez les hommes. Pourquoi ? c'est qu'à l'exception de Lacédémone, où Lycurgue leur avoit prescrit les règles les plus sages, l'opinion publique en a décidé par-tout ailleurs. Des gouvernemens propres à remuer fortement le cœur humain, ont fait naître l'amour de la patrie, du bien public et de la gloire, avant que de s'être fait des idées justes sur la manière dont on doit aimer sa patrie, et sur la nature du bien que le citoyen doit se proposer et de la gloire qu'il doit désirer. En admirant les Athéniens et les Romains, peut-on s'empêcher de les plaindre, lorsqu'on voit que, ne se proposant qu'une

fausse gloire et une fausse prospérité, ils servent mal leur patrie qu'ils idolâtrent, et à force de peines, de travaux et d'héroïsme, hâtent sa décadence et sa ruine.

Pour juger de l'estime qu'on doit à ces vertus, et du rang qui leur appartient dans l'échelle de la morale, il faut donc examiner avec quelles erreurs ou quels vices elles sont associées. Ne sont-elles pas éclairées et guidées par la prudence? Tout ce que je ferai de plus extraordinaire pour mériter l'estime de mes concitoyens et leur être utile, ne sera qu'un enthousiasme insensé et sans objet; il multipliera leurs préjugés, ou ne causera qu'une effervescence passagère et ridicule. Après un léger étonnement, les passions reprendront leur cours ordinaire, elles riront d'une vertu déplacée, qui s'est montrée mal-à-propos; et les ames, alors sans vigueur, s'abandonneront nonchalamment aux vices les plus bas. Je croirai aimer ma patrie en excusant ses défauts; et bientôt en les louant, je les inviterai à se montrer avec plus d'audace. S'élève-t-il une opinion nouvelle, un abus nouveau, dont mes concitoyens ont la sottise de s'applaudir : attendez-vous qu'en se parant de l'amour du bien public, quel-

que sot en va faire l'apologie et l'éloge. Dans cette dégradation des mœurs, que deviendra l'amour de la gloire? il doit nécessairement dégénérer en une plate vanité. Après ce qu'on nous dit hier sur l'empire que les passions les plus basses prennent enfin sur les autres, je ne balancerai point à le dire : ma naissance, mon argent, mes dignités, mon crédit, mon luxe, le faste de ma table, l'élégance de mon palais, la beauté de mes équipages, l'air leste de mes gens; voilà désormais les dignes objets qui occuperont cet instinct pour la gloire que la nature m'avoit donné pour me préparer aux choses grandes, nobles et difficiles.

Il le faut avouer, l'étrange succession que nos pères nous ont laissée en accumulant erreurs sur erreurs! Nous sommes accablés aujourd'hui du poids des vices de toutes les générations qui nous ont précédés. Puisque l'homme, si je puis parler ainsi, est déformé; puisque nous ne sommes plus l'ouvrage de la nature, mais des passions de nos pères et des nôtres; puisque, en un mot, notre situation est aujourd'hui si différente de ce qu'elle auroit pu et dû être; la philosophie doit-elle changer de principes, et

faudra-t-il ranger les vertus dans un autre ordre que celui dont je vous ai entretenu ? non, sans doute ; car la nature, qui n'est autre chose que la sagesse divine elle-même, n'aura point la complaisance de changer ses loix, parce que nous avons eu la folie de n'y pas obéir.

Nos vices, dit Sénèque, ne sont pas toujours les mêmes ; et cette inconstance, le pire de tous les maux, je l'attribue à notre foiblesse, qui ne nous permet plus de nous attacher fortement à un même objet. Une mode volage préside à nos mœurs. C'est un flux et un reflux perpétuel, et pareil à celui de la mer ; tantôt une plage est couverte par les eaux, et tantôt on y marche à pied sec. Aujourd'hui, ajoute-t-il, l'adultère se montre avec la dernière effronterie ; et la pudeur, bafouée publiquement, n'a plus d'asyle. Demain ce sera la débauche de la table qui règnera avec une espèce de fureur ; et vous allez lui voir succéder une mollesse outrée et des recherches pour la parure, qui annoncent l'oubli de tous les devoirs et l'anéantissement de toutes les ames. Tantôt la liberté mal ordonnée dégénère en licence, et sans crainte ni des dieux ni des hommes, on se portera aux cruautés les plus révol-

tantes : mais attendez un moment, ce torrent va s'écouler ; à la fureur succède la crainte, et rien ne paroîtra trop humiliant pour ces hommes qui veulent faire oublier leur emportement. Les vices en effet semblent ne se fixer en aucun lieu ; ils errent pour ainsi dire à l'aventure ; ils se choquent, se heurtent, s'associent, s'accouplent, se séparent pour se combattre encore, et chacun triomphe à son tour.

Voilà, si je ne me trompe, la peinture la plus parfaite de la corruption, lorsque, parvenue à son comble, et se fatiguant des pláisirs qu'elle imagine, elle les abandonne par lassitude et les reprend par ennui pour les quitter encore. L'erreur la plus commune dans cette situation, c'est de regarder comme la plus importante et la première des vertus, celle dont on sent davantage le besoin, c'est-à-dire, celle qui est opposée au vice dont on éprouve dans ce moment les plus grands inconvéniens. De là les efforts inutiles de la politique et de la plupart des gens de bien pour nous corriger. Que vous importe, leur dirois-je, tant que vous n'aurez pas étouffé le germe du mal dans un peuple qui n'a plus de caractère, de pour-

suivre successivement chaque sottise qu'un caprice fait naître et qu'un second caprice va détruire? On abandonnera un vice, mais ce sera pour en prendre un autre; les citoyens changent de maladie, et ne sont ni plus sains ni moins malheureux.

Il faut faire, dit-on, des loix sévères. J'y consens; mais faites attention que le monde est plein de ces loix méprisées et violées. Pourquoi? c'est que des hommes, avilis par des vices lâches et bas, sont également incapables et d'un effort généreux et d'une résolution constante. Tandis, mon cher Ariste, que vos politiques s'amuseront à faire des loix inutiles, les passions, plus habiles qu'eux, se moqueront sourdement de leur réforme. Ce n'est rien que d'avoir forcé ses passions à se cacher; rappellez-vous ce qu'on nous disoit hier: elles comploteront entre elles dans le secret et le silence; et loin de consommer son ouvrage, le législateur, qui l'aura mal commencé, perdra inutilement son temps à réparer ses premières fautes.

Tant d'hommes, nés pour la philosophie, n'ont fait toutefois que peu de progrès; n'en doutons pas, c'est que n'ayant pas consulté la vertu que j'ai placée à la

tête de toutes les autres, leur imprudence a déconcerté leurs plus beaux projets. Ils n'avoient pas assez étudié le cœur humain. Ils ont ignoré les routes différentes par lesquelles il faut s'en approcher, et les endroits, selon la différence des conjonctures, par lesquels on doit le frapper pour s'en rendre le maître. Quand faut-il temporiser, et pour ainsi dire, négocier avec nos passions? Quand peut-on les attaquer et les proscrire sans ménagement? Voilà la grande science de la morale. Si je l'interroge, elle me dira qu'il n'est point de plante qui germe et s'élève avec plus de lenteur, et qui demande des soins plus assidus que la vertu. Avez-vous préparé la terre à la recevoir? Avez-vous étudié la nature et les qualités du champ que vous voulez cultiver? En vain tâcherai-je d'étouffer dans mon cœur le feu des passions, si je ne commence à éclairer ma raison. A mesure qu'elle s'instruira de sa dignité ou de ses devoirs, et de la force ou des ruses de ses ennemis; il me semble qu'elle les craindra moins, et pourra les affronter avec plus de prudence et de courage.

Fervet avaritia miseroque cupidine pectus?
Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.

Le

Le propre en effet de la prudence est de répandre dans l'ame un calme qui augmente ses forces & diminue celles des passions. Alors nous avons imité ces généraux habiles qui, avant que d'en venir aux mains avec un ennemi redoutable, ont établi dans leur armée une discipline sévère, et essayé le courage de leurs soldats dans des escarmouches qui ne décident de rien, mais qui préparent la victoire la plus complète.

La prudence des premiers législateurs s'est fait connoître à la manière dont ils ont plus ou moins réussi à donner aux citoyens les principales vertus dont je viens de vous parler; et qui, par leur nature, sont les plus propres à servir de bouclier et de rempart contre les vices les plus destructifs de la société. C'est par-là qu'on peut juger de leur plus ou de leur moins d'habileté. Mais cette manière de procéder, la seule qui puisse réussir quand il est question de former le gouvernement et les mœurs d'un peuple nouveau, sera-t-elle également sûre et salutaire, quand il ne s'agira plus de prévenir l'irruption des vices, mais de les chasser d'une société où ils se seront naturalisés? non sans doute. La prudence,

se repliant alors sur elle-même et se déguisant, se garderoit bien de dire impérieusement à des hommes corrompus : soyez justes, renoncez à vos voluptés, ayez du courage, portez vos richesses dans les temples, ou plutôt jetez-les dans la mer. Non : mais elle examinera alors s'il reste encore quelque sentiment d'honneur dans les ames. N'y trouve-t-elle aucune étincelle de l'amour de la gloire ? elle se contentera de gémir, et l'espérance l'abandonnant, elle se bornera à retarder par des palliatifs les malheurs inévitables qu'elle prévoit. Rencontre-t-elle cette précieuse étincelle ? ce sera pour elle le feu sacré de Vesta. Prenez garde, dira-t-elle aux réformateurs, qu'il ne s'éteigne, ménagez-le avec soin, et sur-tout ne l'étouffez pas en lui fournissant des alimens peu convenables ou trop abondans. Examinez quelle est la vertu, non pas la plus brillante ou la plus nécessaire, mais celle dont les esprits et les cœurs sont les moins éloignés. Tâchez alors de la rendre plus aimable et plus chère, en lui accordant des distinctions; mais, si vous les prodiguez, elles perdront leur prix. Sur-tout n'oubliez jamais que vous ne favorisez cette vertu, que pour élever par degrés

les citoyens à celles qui sont d'un ordre supérieur. Que vos récompenses ne soient donc propres qu'à donner une nouvelle activité à l'amour de la gloire. Si elles pouvoient flatter ou l'avarice ou l'intempérance, bientôt une foule d'avares ou de voluptueux, en se déguisant, se présenteroit pour les obtenir, et les obtiendroit par ses intrigues. Vous éprouveriez alors que vos premiers progrès seroient suspendus; et ne pouvant plus vous élever jusqu'aux vertus du premier ordre, vous verriez avorter tous vos projets de réforme, et jusqu'à l'espérance d'avoir un meilleur succès dans une seconde entreprise.

Ah! ah! dit Ariste avec joie, quelle carrière vous ouvrez à ma curiosité! C'est-à-dire, mon cher Eugène, que le terrein des François, des Italiens, des Anglois, des Allemands, des Espagnols, des Suisses, des Polonois, des Suédois, des Russes, des Turcs étant différent, il faut bien se garder d'y porter la même culture. Tous ces peuples, pour être heureux, ont sans doute besoin des mêmes vertus; mais les vices n'ayant pas fait par-tout les mêmes progrès, ni par les mêmes causes, les vertus n'éprouvent pas par-tout une

décadence égale ; il pourroit donc se faire qu'un remède salutaire dans un pays aggraveroit la maladie dans un autre. Que de balourdises j'entrevois déjà dans les affaires de ce monde ! que de charlatans on y rencontre pour un médecin raisonnable ! Mais je vous demande pardon, mon cher Eugène, de mon bavardage, et je vous prie, reprenez le fil de vos réflexions.

Rien, mon cher Ariste, reprit Eugène, ne me paroît plus juste que votre remarque. N'abandonnez pas les premières idées qui se sont présentées à votre esprit ; j'oserois vous assurer qu'en les approfondissant, vous ferez, dans la politique que vous aimez, des découvertes également utiles et agréables. Vous verrez que tous ces peuples que vous venez de nommer, étant plus ou moins éloignés du terme auquel ils devroient aspirer, et s'étant presque tous égarés dans des sentiers fort différens, rien ne seroit plus déraisonnable que de leur prescrire la même route. Il faudroit que les uns revinssent sur leurs pas, et que les autres se détournassent, ceux-ci à droite, ceux-là à gauche. A tel peuple je voudrois inspirer de la patience, à tel autre du courage. Pour aiguillonner les esprits, ici je semerois une confiance

aveugle et presque téméraire, et même une légère dose de colère; là, pour les calmer, je mettrois principalement en honneur des vertus paisibles et tranquilles. D'un côté, je retrancherois, et de l'autre j'ajouterois: je n'en resterois pas là, mon cher Ariste; supposant que je tinsse dans une main toutes les vertus, et dans l'autre tous les vices, ne pensez pas que je semasse toutes ces vertus au hazard, et sur-tout que je ne laissasse échapper aucun vice. Ainsi, qu'un médecin habile emploie quelquefois des poisons dans ses remèdes pour procurer une crise favorable, de même je ne craindrois point quelquefois de distribuer à propos quelque vice à un peuple pour le retirer de sa stupeur.

Vous voulez donc, me dira-t-on, pour nous réformer, mêlanger nos vertus de quelques vices, & nous empêcher de les posséder dans toute leur pureté. Sans doute, si c'est pour notre bonheur, et que notre guérison ne puisse pas se faire autrement. Heureux les temps où la simplicité des mœurs publiques n'exposoit encore qu'à des égaremens courts et passagers! Ce temps n'est plus, nos vices accrédités ont appris à ne rougir de rien,

et je ne sais quelle philosophie, qui s'est mise à leurs gages, persuade à la multitude qu'ils nous sont nécessaires, et en compose un système monstrueux. Nous voyons avec dédain l'austérité et la simplicité de nos pères; nous plaignons leur siècle, et croyons que le nôtre est préférable, par les erreurs mêmes, les préjugés et les vices qui nous dégradent. S'il m'étoit donné de créer à mon gré des hommes nouveaux, n'en doutez pas, je leur offrirois une vertu sans mêlange. Mais je serois bien stupide, si, sous prétexte de l'épurer et de la rendre aussi parfaite qu'elle peut et doit l'être, je rendois la morale inutile et même pernicieuse; car elle doit encourager, et ne sachant ni temporiser ni se prêter aux conjonctures, elle ôteroit toute espérance de parvenir au bien, et arrêteroit ainsi notre marche. Je pourrois être approuvé par quelque philosophe austère qui définit parfaitement chaque vertu, mais qui certainement ne connoîtroit pas les hommes. Que diroit Socrate? que diroit Platon? que diroit Cicéron? que diroit Théophraste? lui qui, dans un ouvrage particulier, avoit examiné le cours et la marche des passions, le caractère des répu-

bliques, les causes de leurs révolutions, et la chaîne qui lie les événemens dont l'influence ne décide que trop de nos vertus, de nos vices, de notre bonheur ou de notre malheur.

Mais laisssons la réforme des états, cette affaire ne nous regarde pas, et peut-être m'y suis-je arrêté trop long-temps. Ce qui nous touche, nous autres particuliers, c'est d'être nos propres législateurs, et de chercher à nous faire un bonheur que les loix politiques ont trop négligé. Pour commencer ce grand ouvrage, il me semble qu'au lieu de m'abandonner au torrent des mœurs publiques, d'où naissent (faudroit-il me demander ce mouvement) cette agitation, ces chutes, ces tempêtes, ces révolutions que j'apperçois de toute part? Voyons de loin ce spectacle, observons ce qui se passe; et, si cette multitude me paroît chercher le bonheur où il n'est pas, gardons-nous de nous associer à sa folie, et ne soyons plus que spectateurs dans ce monde.

Je conviens que ce premier précepte de ma philosophie n'est fait que pour un très-petit nombre d'hommes, à qui la nature a donné une raison capable de

s'élever au-dessus des sens. Cette multitude innombrable qui couvre la terre, qui n'a d'autres pensées que celles qu'on lui donne en chargeant sa mémoire, et que l'opinion doit gouverner, ne m'entendroit point. N'en doutons point, mes amis, la providence produit aujourd'hui, et produira toujours un nombre égal de ces hommes privilégiés qu'elle destine à éclairer et conduire les autres. Il suffiroit encore à tous nos besoins, si par une suite de la longue corruption des temps, nous n'étions malheureusement parvenus à rendre tant de bienfaits inutiles. En effet, combien de grands hommes dont on ne sait pas profiter! combien de raison, de lumières, de vertus et de talens sont étouffés dans ceux qui forment la dernière classe, et pour ainsi dire, la lie de la société! On trouveroit des Cincinnatus dans nos campagnes, des Miltiade dans nos villes; mais, nés sans éducation, sans secours et dans la misère, ils sont condamnés par la néceſſité à suivre cette allure nationale qui décide de la bassesse de leurs mœurs, et qui captive ou plutôt éteint leur génie.

Pour les hommes que la fortune a placés à l'autre extrémité de la société, ne

remarquez-vous pas tous les jours combien le poids de leur fortune, en les courbant vers la terre, leur rend inutile tout ce que la nature a fait en leur faveur?

A peine sont-il nés, que la flatterie, qu'ils ne peuvent pas encore entendre, a cependant déjà engourdi ou endurci leur cœur. Ensuite leur raison est retardée ou plutôt arrêtée par les soins trop multipliés qu'on prend pour la former et l'étendre. On n'ose point par respect la contredire; et pour se rendre plus nécessaire, on ne lui permet pas d'essayer ses forces. Bientôt, en voyant que tout s'abaisse devant lui, un enfant se croit supérieur à tout. A mesure que les passions croissent, la raison s'obscurcit, les préjugés se multiplient. A peine peut-on enfin suffire à toutes les folies de sa fortune; et comment soupçonneroit-on alors qu'il y a une philosophie? C'est l'opinion publique qui gouverne ces enfans de la fortune; et vous savez, mes amis, le cas qu'il faut faire de ses caprices et de ses rêveries.

C'est dans l'état heureux de la médiocrité qu'on peut, sans beaucoup d'efforts, se former à la philosophie, si on est né avec une raison capable de se nourrir de ses propres réflexions. Il me semble qu'il

n'est pas impossible, après la première effervescence de cette jeunesse, qui se gouverne plutôt par l'imagination que par le jugement, de voir enfin les objets tels qu'ils sont. Notre expérience nous éclaire; et si on n'est pas gouverné par des passions aveugles et imprudentes, nos sottises nous apprendront à connoître le prix de la sagesse. Il suffit d'observer ce qui se passe éternellement sous nos yeux pour s'en lasser, rentrer en soi-même avec plaisir, juger que les richesses et les grandeurs ne rendent point heureux, et qu'il est plus facile de s'en passer, que de les acquérir et d'en jouir convenablement. Si vous avez cette force d'esprit, je vous tiens déjà pour philosophe. Je vous réponds que vous ferez des progrès. Vous y serez invité par le plaisir même que vous goûterez à comparer votre philosophie naissante avec la folie consommée du reste des hommes. Je n'interdis pas ce sentiment de l'amour-propre à mon élève; ce n'est pas vanité, c'est noble orgueil : et cet orgueil élève l'ame et la soutient dans sa course. Bientôt mon philosophe, sans intrigue, sans faste, sans songer à se faire admirer, content d'un bonheur obscur qu'on n'envie point, exer-

cera autour de lui des vertus simples comme son cœur. Sa femme, ses enfans, s'il a le courage de donner le jour à des citoyens dans un état corrompu, ses amis, ses domestiques; voilà sa république, voilà son monde; pour se rendre heureux il s'occupera de leur bonheur, et pourra même servir la société générale, en lui offrant le spectacle d'un homme de bien. Sentira-t-il par hasard quelque inconvénient dans sa médiocrité? il jettera promptement les yeux sur tout ce que la fortune à laissé derrière lui. Il la remerciera, il rira de sa foiblesse, et s'en corrigera en pensant aux misères qui affligent l'humanité.

Si je ne me trompe, mon cher Ariste, il est beaucoup plus aisé à la philosophie de faire un philosophe heureux d'un homme dont l'esprit est juste, et dont les passions ne sont pas une ivresse frénétique, qu'à la politique de former une société raisonnable avec ce ramas d'hommes sots, stupides, ridicules et furieux, qui entrent nécessairement dans sa composition. Quels matériaux pour former un édifice solide, inébranlable! Aussi la législation la plus parfaite laisse-t-elle toujours beaucoup de choses à désirer;

et le mal qu'elle n'a pu détruire est un levain qui fermente continuellement, et prépare souvent, sans qu'on s'en apperçoive, les révolutions les plus dangereuses. On nous le disoit hier, il y a cent portes par où les abus peuvent s'introduire; la politique y doit faire une sentinelle assidue; et elle paiera cher un moment de négligence ou de distraction, quand il faudra proscrire un vice qui se montre avec toutes ses graces à un peuple incapable de résister à son amorce et d'en prévoir les suites funestes.

Heureusement un homme seul n'est point susceptible de tous les vices qu'une grande multitude de citoyens réunis peut rassembler et associer. Un philosophe n'a besoin de vigilance que contre une ou deux passions auxquelles il est le plus enclin, et dont sa propre expérience lui a appris à se défier. Il peut quelquefois se tromper ou céder à un premier mouvement; mais s'appercevant toujours de son erreur avec plaisir, il la réparera sans chagrin, parce qu'il aime son bonheur, et ne peut, comme ce peuple dont je viens de vous parler, être la dupe des cajoleries des vices. Je ne le condamne point à une sévérité triste et incommode.

Les

Les progrès de sa raison et les succès qu'il obtient lui donneront cette sérénité qui est la source des plaisirs les plus purs et les plus doux. Il a éprouvé ses forces, il sait jusqu'où il peut aller sans danger; et pourquoi refuseroit-il à ses sens quelques libertés légères qui ne laissent pas de traces profondes dans son ame, et dont il se sépare sans dégoût et sans chagrin?

Pour s'élever à cette philosophie, je ne demande que deux ou trois préliminaires qui ne coûteront rien à un esprit que la nature a fait pour penser. Je veux que l'amour de l'étude, qu'accompagne toujours l'amour de la vérité, le préserve de cette oisiveté qui le livreroit au pouvoir des sens, qui exalte toutes les passions, qui les use toutes à la fois, et finit par abrutir. En acquérant des connoissances, la raison s'étend; et c'est un besoin pour elle d'en acquérir de nouvelles. Quels que soient les objets qui nous occupent, ils prennent un tel empire sur nous, qu'ils nous rendent presque indifférens sur tout le reste. Par une suite du principe qui lie, enchaîne toutes nos facultés, et les rend dépendantes les unes des autres, l'exactitude de l'esprit passe jusqu'au cœur et en dirige les mouvemens. Je vous prie,

mes amis, de lire en rentrant chez vous ce que Cicéron dit dans le cinquième livre *des fins*, du besoin que la nature nous a donné de nous éclairer et de nous instruire; et vous verrez alors combien il sera facile à mon philosophe d'apprendre à se contenter de sa fortune: grande science! et sans laquelle la mórale, toujours douteuse et chancelante, est toujours prête à être vaincue dans les combats que nous livrent l'avarice et l'ambition.

La troisième chose que je demande, c'est que mon philosophe soit persuadé que les hommes sont égaux entre eux, et qu'il parvienne à aimer cette vérité. Si je tenois ce propos devant ce grand seigneur que j'apperçois d'ici dans l'allée voisine, et qui se plaint toujours avec tant de faste et d'orgeuil des incommodités de sa grandeur qu'il aime plus que sa vie, il me faudroit perdre une semaine, un mois, une année, un siècle entier à lui démontrer que la nature n'a pas pris la peine de le pêtrir d'une pâte plus fine que la mienne, et que nous sortons tous du même limon : après tous ces beaux raisonnemens il me prendroit encore pour le sot ou le fat le plus vaniteux qu'il y ait à Paris. Il ne s'agit pas entre nous de

prouver cette trivialité, mais il est important, je crois, de faire voir pourquoi cette vérité doit servir de base à la philosophie.

Il me semble que j'en ai continuellement besoin pour me défendre contre une foule de petites passions misérables que je porte en moi, qui se déguisent à mes yeux pour me mieux tromper, et qui sont continuellement sollicitées et irritées par le commerce du monde, qui me présente de tous côtés des supérieurs et des inférieurs : les uns ennoblissent leurs vices, les autres avilissent leurs vertus. Si je n'ai pas accoutumé ma raison à me dire que tout homme est mon frère et mon égal, je ne voudrois pas vous répondre que je ne ressemblasse bientôt à je ne sais combien de gens de notre état, qui sont si flattés d'approcher les grands, qui les citent, les imitent mal-à-propos, et croient par là s'attirer une grande considération. Passe encore pour ce ridicule qui pourroit servir de sujet à une comédie et nous faire rire; mais j'ai peur qu'il n'entraîne à sa suite une foule de vices très-contraires à la morale. Si j'ai tant de respect et d'admiration pour les titres, les décorations et les honneurs, il sera

bien difficile que je sois content de mon état; et ne me permettrai-je pas cent petites liberrés pour en sortir? me voilà donc livré à l'ambition, à l'ambition en petit, et par conséquent la plus vile et la plus dangereuse des passions après l'avarice. Ne rencontrez-vous pas tous les jours de ces sots qui, dans leur impatience de devenir des personnages, et croyant déjà posséder les dignités auxquelles ils aspirent, se rengorgent, affectent d'avance des airs de grandeur, et se rendent souverainement impertinens? Je crois, sans me flatter, que j'aurois assez d'esprit pour me préserver de ce ridicule. Mais, si je me prostitue aux pieds des grands dont j'admire la fortune, ne m'élèverai-je pas bêtement au-dessus de mes inférieurs? Peut-être même mettrai-je dans leur classe mes égaux; car la vanité est bien aveugle, bien stupide et bien injuste. Avec quel dédain ne traiterai-je pas mon domestique, ces ouvriers, ces artisans et tous ces hommes qu'on ne regarde communément que comme les valets de quiconque peut les payer? N'étant que juste, je me croirai cependant un modèle de la plus parfaite humanité. Cette première erreur peut mener bien loin; je ferai d'abord de

petites injustices de sang froid et sans remords; j'étoufferai en moi le germe des qualités sociales que la nature y a placées pour mon bonheur; et quels ravages enfin ne produira pas mon amour-propre! Mes prétentions s'augmenteront jusqu'au point de me rendre insensé; car pourquoi me préserverois-je seul des vices que cette aveugle vanité a rendus si communs?

Si l'égalité au contraire eſt une vérité pour moi, si elle est toujours présente à mon esprit, si elle vit dans mon cœur, de quel secours ne me sera-t-elle pas pour combattre et réprimer les passions que je dois le plus redouter? L'exemple de mes supérieurs ne me servira point d'apologie, si j'ai la foiblesse de les imiter. Au lieu de me laisser enfler par les bassesses de mes inférieurs, dans qui la misère de leur état et des occupations viles ont étouffé tout sentiment de leur dignité, n'éprouverai-je pas le mouvement d'une sorte d'indignation bienfaisante que je ne puis définir, et qui nous fait souffrir de l'abjection de notre semblable? J'aurai le courage de plaindre les malheureux, et sans qu'ils s'en apperçoivent, de leur tendre la main pour les élever jusqu'à moi, ou de descendre jusqu'à eux.

N'appréciant les faveurs et les disgraces de la fortune que ce qu'elles valent, il me semble que sans effort je serai plus juste et plus humain. J'aurai sans peine cette bienveillance générale qui nous concilie les hommes, & qui, en les rendant nos amis, contribue tant à notre bonheur.

Si, par esprit de justice, je n'abuse point de la foiblesse de mes inférieurs; si, à l'exemple de certains grands, et sur-tout de ces demi-seigneurs, qui me paroissent bien mal-adroits, je ne cherche point à les écraser brutalement du poids de ma prétendue grandeur; ou si, par des bontés orgueilleuses, je ne les avertis pas de se ranger loin et au-dessous de moi & de me respecter, croyez que je ne ramperai point devant mes supérieurs. Mon corps se plie respectueusement, disoit Fontenelle, quand je salue un grand seigneur, mais mon ame ne s'incline pas. Parole digne d'un sage qui connoît la dignité de l'homme, qui se prête aux usages établis par une subordination nécessaire, et nous traite comme des enfans dont il faut ménager les préjugés et la foiblesse. Il n'y a point d'excès dans l'égalité, tant que, naturelle & sans faste, elle se confond avec la bonté et la familiarité; ne craignez pas

de la pousser trop loin, lorsque vous aurez affaire à des gens d'esprit, ils se tiendront à leur place en vous aimant davantage. Ménagez les autres; vous les embarrasseriez par trop d'égards, ils croiroient que vous les plaisantez, et ils n'oseroient prendre la liberté de vous aimer. Contre quelle règle de la morale pécherai-je, si, à travers les vêtemens communs ou la pourpre dont ce pauvre et ce riche sont couverts, je m'obstine à voir mon égal?

Mais passons, si vous le voulez, mon cher Ariste, de notre petite morale privée et domestique à la grande morale des sociétés; et vous verrez, je crois, que cette égalité, dont je me promets tant d'avantages dans l'obscurité de ma condition, ne sera pas moins utile aux plus grands états. C'est l'oubli de cette importante vérité, qui a d'abord fait perdre de vue à nos pères l'objet pour lequel ils avoient renoncé à leur indépendance, en se soumettant à des loix et en créant des magistrats. Par une suite de cette convoitise qui naît en nous, avec nous, et ne meurt jamais, les citoyens à qui la nature avoit accordé plus de pénétration, de lumière et de talent, dédaignèrent ceux dont la

raison, si je puis parler ainsi, n'étoit qu'ébauchée, et dont je vous ai déjà parlé. Leur orgueil se faisant des prétentions qu'ils ne tardèrent pas à regarder comme des droits incontestables, ils se séparèrent de la multitude, et la crurent destinée à leur obéir. Les idées primitives de l'égalité s'effacèrent. On ne comprit pas que la providence ne nous avoit distribué si inégalement ses faveurs, que pour nous unir et nous rendre propres à remplir les devoirs plus relevés ou plus simples, dont la société ne peut se passer. Les hommes les plus intelligens ne songèrent pas que la nature ne leur avoit donné ce génie supérieur que pour suppléer à l'incapacité des autres, et les conduire; de même qu'un père dirige et conduit son enfant dont la raison n'est pas encore développée : on trouva plus commode et plus avantageux d'en faire des dupes.

Cette première injustice fut la source de tous nos maux. Que devoit-il en effet en résulter? Tandis que les uns essayoient leur ambition naissante, qui faisoit naître une foule de passions également injustes; les autres, malgré leur grossièreté, trouvèrent mauvais, par instinct, qu'on vou-

lût les rabaisser et les mépriser. De là des injures de la part des nouveaux grands, car on ne se soucieroit point d'être supérieur à ses pareils, s'il failoit leur cacher sa supériorité; et ces injures divisèrent la république en deux partis, et substituèrent des intérêts particuliers à l'intérêt public. L'unité du corps politique fut détruite; et les loix, après différens combats des passions excitées les unes par les autres, ne furent enfin que l'ouvrage de l'ambition ou de la vengeance, et les citoyens des oppresseurs ou des opprimés.

Ce que je viens de vous dire, vous le remarquerez dans l'histoire de tous les peuples, si vous la lisez avec quelque attention; et je cède à la tentation de vous parler des Romains, dont la fortune si florissante et ensuite si malheureuse, prouve d'une manière plus particulière la vérité que je vous présente. Vous vous rappellez que le caractère des Romains commençoit à s'affoiblir beaucoup, lorsque les chefs de la conjuration contre Tarquin, pour intéresser la multitude à leur entreprise, lui parlèrent de n'obéir désormais qu'à des lois qui devoient ramener l'égalité. Quelle noblesse, quelle élévation, quelle force ne trouverez-vous pas alors dans les ames?

C'est une suite nécessaire de la politique des grands et des espérances du peuple, qui confondirent leurs intérêts et leurs droits.

Si ce nouvel ordre de choses avoit été proposé de bonne foi par les patriciens, Rome, au lieu de devenir conquérante et de préparer ainsi sa ruine, seroit, selon les apparences, devenue une seconde Lacédémone; car l'amour de l'égalité l'auroit préparée à la pratique de la justice la plus exacte : et on n'est point injuste envers les étrangers quand on est juste envers ses concitoyens. Mais les grands, n'ayant voulu que tromper les plébéïens, eurent à peine forcé Porsenna à respecter le consulat naissant et appris la mort de Tarquin, qu'ils n'écoutèrent que leur orgueil et abusèrent de leur pouvoir. Que la fierté du peuple eût succombé sous la tyrannie du sénat, nous ignorerions aujourd'hui le nom de Rome et des Romains, et nous n'aurions peut-être aucune des lumières que nous leur devons, ou nous ne les aurions acquises qu'avec beaucoup plus de peine.

Quoi qu'il en soit, vous voyez mes amis, que, pendant la révolution qui s'étoit faite dans le gouvernement, le peu-

ple acquit à la fois assez de vertu et de lumiere pour réaliser ses espérances, et en jetant les fondemens de l'égalité, pour créer des tribuns qui devoient le protéger, et renverser la barrière que les grands avoient élevée entre eux et la multitude. Remarquez comment ce caractère de la grandeur romaine se développe au milieu des querelles qui divisent le sénat et le peuple, et ne tendent qu'à leur donner un même intérêt. Que de vertus et de talens la persévérance des tribuns et du peuple à vouloir égaler les patriciens ne fit-elle pas naître dans la république ? Une émulation générale changea, pour ainsi dire, toutes les passions en autant de vertus. De là cette sublime politique, qui, préparant et assurant le succès de ses entreprises, donnoit tant de supériorité aux Romains sur tous les autres peuples.

Voilà les fruits de l'égalité ; mais les patriciens, ne cherchant qu'à distraire le peuple des occupations de la place publique, eurent la malheureuse adresse d'irriter sa fierté et son courage contre les nations voisines. Vous le savez, tout fut vaincu, subjugué et soumis. Mais tandis que la république n'est point encore écrasée sous le poids de son empire, et con-

tinue même à triompher de ses ennemis, j'entrevois déjà un commencement de décadence qui m'annonce une ruine certaine. Pourquoi ? c'est que l'égalité ne peut plus subsister dans une république si étendue, si puissante, et en apparence si heureuse ; c'est que les dépouilles des vaincus, après avoir d'abord affoibli les mœurs, ne tarderont pas à détruire toutes les vertus les unes après les autres. Les richesses ayant ruiné l'égalité des fortunes, il étoit impossible de rapprocher les riches et les pauvres, comme on avoit autrefois rapproché les patriciens et les plébéïens ? Autrefois les querelles avoient servi à concilier les esprits ; elles ne servirent désormais qu'à les diviser davantage ; parce qu'il ne peut y avoir aucun traité entre le luxe des riches et la misère des pauvres.

N'y ayant plus de vertus, il y eut encore de grands talens ; mais des talens funestes qui ne produisent que des Gracques, des Marius, des Sylla, des Pompée, des Crassus, des César, des Octave, des Antoine, des Lepidus. Mais je m'arrête ; et pour en revenir, mon cher Ariste, à cet amour de l'égalité dont je vous parlois, observez, je vous prie, combien les ames se dégradent et s'avilissent à mesure qu'elles

qu'elles sont moins sensibles à cette vérité qui avoit fait tant de héros. L'avarice vend la patrie à l'ambition des chefs; on vend sa liberté, on vend sa famille: » on com» bat follement pour le choix des tyrans. » Est-on enfin rassasié de sang et de proscriptions? le sort des citoyens est-il décidé par l'épuisement de leurs forces et de leur férocité? les uns jouissent-ils des prérogatives qu'ils désiroient? et les autres sont-ils accoutumés à leur humiliation? Vous ne retrouverez plus à Rome la moindre étincelle de son ancien génie. On en vint jusqu'à aimer Auguste, et bientôt une crainte stupide avilit toutes les ames; et cette paresse léthargique, qui l'accompagne, engourdit tous les esprits sous le règne de Tibère et de ses successeurs.

Mais laissons la politique, mon cher Ariste, et pour en revenir à notre morale, soyons bien persuadés que nous ne pourrons en affermir les principes dans notre cœur, qu'en travaillant sans cesse à éclairer notre esprit et nous débarrasser des opinions erronées que les passions ont semées dans le monde, et dont notre ignorance seule conserve et soutient l'empire. Si on est capable de raisonner, il n'est pas difficile de se convaincre du néant

de tout ce que nous admirons davantage. Connoissons les besoins de la nature, et nous trouverons bientôt dans une fortune médiocre, un superflu immense. Disons-nous tous les jours, avec Horace, *parvum parva ducet.* Cette vérité, d'abord un peu âpre, deviendra douce si on se familiarise avec elle. Je m'y accoutumerai, en ayant le courage de soulever le voile sous lequel les grands et les riches cherchent à se cacher et à nous faire illusion. Dès que la vérité se montrera à moi, je connoîtrai le prix de la médiocrité. Le bonheur l'accompagne, parce qu'il est aisé de satisfaire des désirs modérés.

Licet sub paupere tecto
Reges et regum vita præcurrere amicos.

Puisque la corruption des mœurs est parvenue à étouffer les lumières de notre raison; puisque la morale a tant d'ennemis à combattre, je veux dire tous les préjugés que nos passions ont établis, et qui ont en effet usurpé les droits de la vérité; je permets à mon philosophe, que la sagesse doit inviter à aimer tous les hommes et les plaindre, de commencer par les mépriser un peu. Cette re-

cette n'est pas mauvaise, les opinions, les exemples contagieux auront moins de poids sur notre esprit. Cette sorte de vanité que je permets, donnera de la confiance ; par ses premiers succès on sera encouragé, et on en tentera de nouveaux. A mesure qu'on avancera dans la carrière, on verra mieux combien on est encore éloigné du but qu'on se propose, et attaché aux malheureuses habitudes qu'on a contractées, la philosophie s'adoucira, et on deviendra plus compatissant. Les moyens que je propose ne sont pas bien purs, bien nobles, bien relevés ; j'en suis fâché, mais la foiblesse de notre tempérament ne nous permet pas un régime plus austère. Il me semble que j'aurois cent choses à dire pour justifier ma doctrine ; mais l'heure de retraite approche, le froid commence à se faire sentir, et pour ne point manquer à la prudence dont nous avons fait tant d'éloges, je crois que nous ferons bien de quitter la promenade.

J'en suis fâché, dit alors Théante ; car je vous écoutois avec le plus grand plaisir, et j'espère que je mettrai à profit vos sages réflexions. Je me les rappellerai sou-

vent dans le cours de ma vie, et je me flatte de les opposer avec succès aux tentations que Paris présente de tous côtés à la philosophie. Peut-être n'avez-vous pas fait attention, mes amis, que, dans nos deux promenades, vous avez embrassé presque toute la morale. Il ne s'agit pas de se plaindre des passions, elles sont nécessaires; et puisque la nature n'est pas notre marâtre, elles doivent nous être utiles. Elles servent en effet à nous élever à ce point de grandeur et de force qui nous étonne, quand nous avons appris à notre raison à conserver son empire et à les diriger. Pour bien profiter de la doctrine d'Eugène, il faudroit être déjà familiarisé jusqu'à un certain point avec les vérités philosophiques, du moins ne pas porter un cœur gâté et distrait par les mœurs et les préjugés du temps. Malgré tout ce qu'on nous dit sur la nature des passions, la matière n'est point épuisée. Puisqu'elles sont parvenues à gouverner impérieusement le monde, on ne peut trop les étudier. Pour nous apprendre à nous en rendre plus aisément les maîtres, et nous préparer aux principes d'Eugène, il me semble qu'il faudroit considérer l'homme à sa naissance, dans ce moment où il n'a encore

qu'un instinct grossier. Il faudroit examiner comment nos sensations éclairent lentement notre raison, tandis qu'elles se hâtent de faire naître des passions dont nous sommes encore long-temps incapables de connoître les ruses et les dangers. En les suivant ainsi dans leur développement, leurs cours, leur marche, leur conduite, on pourroit peut-être, ajouta Théante, espérer d'en voir résulter une génération moins vicieuse; ou du moins les enfans nés pour chercher un jour la vérité et l'aimer, n'éprouveroient pas les mêmes obstacles qui les rebutent aujourd'hui. Vous devriez, poursuivit Théante en m'adressant la parole, nous faire part d'une foule d'observations qui seroient utiles aux personnes qui désirent de faire le bien, qui aiment sincèrement la vertu, mais qui, distraites par leurs occupations, et ne sachant quelle méthode suivre, s'égarent de la meilleure foi du monde. Promettez-moi donc que, nous rendant demain dans cette même allée, vous... Non, mon cher Théante, je ne promets rien; c'est de vous, ajoutai-je, que nous attendons ce dernier traité de morale. Vous vous défendriez inutilement. A demain donc, nous nous trouverons à la même heure

dans cette allée. Eugène et Ariste tinrent le même langage, et Théante consentit à ce que nous demandions.

LIVRE TROISIÈME.

Du développement, du cours, de la marche et de la conduite des passions dans chaque homme.

Nous nous sommes rendus, mon cher Cléante, à notre promenade ordinaire, et vous allez encore lire un grand morceau de morale. Je vous l'enverrois avec plus de confiance, si je pouvois me flatter de faire passer dans ma lettre cet intérêt vif et touchant qu'Eugène et Théante répandent sur tout ce qu'ils disent. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous, mais nous ne le fîmes pas attendre; et à peine eûmes-nous le temps de nous demander des nouvelles de notre santé, qu'Ariste, avec son impatience ordinaire, nous interrompit. Nous voyons tous, dit-

il, que nous nous portons à merveille, le temps est précieux, et je suis trop curieux d'apprendre ce que Théante doit nous dire des passions, pour nous arrêter à des complimens frivoles, comme des gens qui, n'ayant rien à se dire, ne savent point de quoi ils vont s'entretenir. Nous sommes prêts à vous entendre. Mon cher Ariste, lui répondit Théante, vous me faites peur par cet empressement. Ce que j'ai à dire n'en est pas digne, et je serois moins intimidé, si la liberté de la conversation et le hasard sembloient avoir amené les observations dont je vais vous faire part, puisque vous le voulez.

Me trompé-je? poursuivit Théante, si je crois que, pour connoître le développement, le cours, la marche de nos passions, et l'art de les conduire et les diriger, il faut prendre l'homme au moment de sa naissance, et le suivre dans toutes les révolutions physiques qu'il éprouve en passant de l'enfance à la vieillesse. Ce n'est même pas tout; il faut encore l'examiner et l'étudier dans les différentes positions, dans les différentes conjonctures où il se trouve successivement, et qui ont souvent (l'expérience le prouve) assez de pouvoir sur notre caractère

pour l'altérer, le modifier et changer entièrement.

Je suis fort porté à penser qu'à leur naissance tous les enfans se ressemblent. N'ayant encore aucune idée (car personne ne croit plus aux idées innées de Descartes et de Mallebranche) et se bornant à essayer leurs sens mous, délicats et à peine formés, ils ne sentent encore en eux le germe d'aucune des passions dont ils seront bientôt agités. Ne souffrent-ils point? Ils jouissent d'un calme qui les jette dans un sommeil profond. La lassitude du repos les réveille-t-elle? Ils ne pensent point, ils obéissent au mouvement imprimé à leur machine, et s'étudient machinalement à se servir de leurs membres. Si la joie, la tristesse, la colere ou une certaine douceur se font plus remarquer dans quelques enfans que dans d'autres, j'aurois de la peine à convenir que ces différences indiquassent déjà des passions et des caractères différens. Selon toute apparence, des organes plus ou moins délicats, plus ou moins propres à être frappés par les objets qui les entourent, une santé plus ou moins forte, les disposent à une joie plus égale, plus ou moins vive, ou font naître des cris plus

ou moins constans, plus ou moins aigus. L'enfant qui n'a qu'un besoin, celui de se nourrir, n'aime que le sein de sa nourrice, qui peut le satisfaire; voilà son seul besoin, et par conséquent sa seule passion. Mais les événemens qu'il éprouve dans cet âge tendre, contribueront-ils à décider de son caractère? les soins de la nourrice préparent-ils déjà les sens d'un enfant à porter à l'ame avec plus de célérité, de justesse et de force, les impressions que feront sur eux les objets extérieurs? ces soins pourront-ils influer sur les organes de son cerveau? les disposeront-ils à obéir un jour à l'ame avec plus ou moins de docilité et d'exactitude? Les philosophes, je crois, l'ignorent; et quand ils en seroient parfaitement instruits, quel fruit retirerions-nous de leurs lumieres? comment pourroit-on faire passer leurs leçons jusqu'aux nourrices, si peu faites pour en profiter? Abandonnons-nous à la nature, qui travaille sans cesse à developper et perfectionner son ouvrage; gardons-nous donc de la gêner, elle est plus habile que nous.

Quand un enfant commence à marcher soutenu par sa lisière, et à balbutier plutôt des mots qu'une pensée; quand il con-

noît déjà assez d'objets différens pour varier ses goûts et avoir une espèce de volonté ; ce n'est point encore le moment où ces passions, mobiles, inconstantes, et qui effleurent à peine l'ame, peuvent prendre un caractère décidé. Les objets extérieurs ne laissent encore dans la mémoire que des traces légères, et qui, pendant long-temps, seront encore effacées par les sensations nouvelles qui se succèdent. Il est vrai que quelques philosophes ont prétendu que c'est dans ce premier âge que se forment certains goûts, certains préjugés, certaines antipathies qui durent quelquefois toute la vie, et dont il est impossible de découvrir la cause. Je l'avoue, j'adopterois avec peine cette opinion. N'est-il pas plus vraisemble que les organes de notre corps sont alors trop mous, trop foibles, trop déliés, trop mobiles, pour contracter des habitudes durables ! Ils obéissent malgré eux à tout ce qui les frappe successivement. De là cette inconstance des enfans dans leurs goûts, ce passage rapide de la joie à la tristesse, et ce mélange continuel du rire et des pleurs. Cette ame, qui sera capable de s'élever un jour par la pensée jusqu'à Dieu, de porter la lumière dans les aby-

mes ténébreux du cœur humain, de calculer le cours des astres, et de sonder les secrets de la nature, faute d'instrumens propres à la servir, ne peut être encore occupée que des puérilités qui l'attirent sans cesse de toute part, et ne peuvent fixer ses désirs.

Mais passons à cette bande d'enfans que vous voyez d'ici folâtrer sur ce gazon. Ils sont déjà assez forts pour courir seuls, sauter, bondir. Avec quelle ardeur ne jouent-ils pas entre eux ! Voyez combien leurs goûts sont déjà plus constans; voyez combien ils aiment déjà de choses différentes. Le monde s'est agrandi à leurs yeux, et leur ame s'est étendue avec leur mémoire et les forces de leur corps. Ils courent sans précaution vers les objets qui leur paroissent agréables ; ils fuient sans examen ceux qui leur déplaisent. Combien de passions ne se sont pas déjà developpées ? Déjà on est jaloux, on a de l'émulation, on est fier de ce qu'on possède, on veut dominer ses pareils, on s'irrite à la moindre contradiction, on est sensible à la louange, on aime un rien avec la même ardeur qu'on aimera bientôt sa maîtresse, et ensuite les honneurs et la fortune. Suivez le développement de la

nature dans ces enfans, et vous verrez, je crois, que leurs passions enfantines et contenues par leur ignorance, ont toutes le même caractère, et se succèdent avec la même inconstance. Un peu plus ou un peu moins d'ardeur les distingue, mais elles se manifestent par les mêmes signes, parce qu'elles n'ont point encore appris à se déguiser, et ne sont point mêlées et corrompues les unes par les autres, comme dans un âge plus avancé.

Quelques années s'écoulent, l'enfance se mûrit, la mémoire s'est enrichie d'une foule de nouvelles idées; les forces du corps donnent à l'ame plus de vigueur, elle embrasse un plus grand nombre d'objets; elle agit à son tour sur les organes de notre corps, elle essaie son empire, et les habitudes commencent à se contracter. Avec des passions plus caractérisées et plus bruyantes, je crois cependant retrouver encore des restes de la même légèreté et de la même inconstance, si familières à l'âge précédent; c'est que la raison, alors trop foible pour réfléchir, n'a que des idées vagues, décousues, incertaines et flottantes, quelle ne peut encore ni combiner ni lier, et qui lui impriment des mouvemens contraires. C'est

le

le temps seul et une plus longue expérience qui la mettront en état de profiter de ses richesses. Cependant, au milieu de ce nombre innombrable d'enfans que la nature destine à être des hommes sans caractère, que l'opinion gouvernera, qui aimeront, haïront et désireront, comme on leur ordonnera d'aimer, de haïr et de désirer, il s'élève quelques enfans qui commencent à être moins semblables aux autres. Ce sont ceux qui, dans leurs jeux, ne suivent point machinalement la routine commune. Vous diriez que leur ame, qui s'est, pour ainsi dire, un peu concentrée en elle-même, est sujette à moins de distractions et d'inconstance. Elle pense elle imagine de nouveaux jeux, ou perfectionne ceux qui lui plaisent. Voilà les germes d'un caractère ; et ces enfans annoncent ce qu'ils seront un jour, si des instituteurs mal-adroits n'arrêtent pas leurs progrès.

Que de sagesse, mes amis, dans cette lenteur que nous avons la témérité de reprocher à la nature ! Pourquoi, dit-on tous les jours, l'homme, de tous les animaux le plus parfait, jouit-il si tard de sa raison? Pourquoi ses facultés intellectuelles se développent-elles avec

tant de peine, tandis que les animaux jouissent en naissant de tout l'instinct qui doit leur suffire? C'est que la nature nous a donné une ame faite pour penser, propre à se dégager de ses sens pour nous élever jusqu'aux vérités les plus sublimes, et nous rapprocher des substances purement spirituelles. L'instinct des animaux n'est susceptible d'aucune perfectibilité, et tout est achevé pour eux quand ils peuvent suffire à leurs besoins. La nature nous traite au contraire comme des êtres d'un ordre infiniment supérieur, et destinés par la raison dont elle nous a doués, à élever nous-mêmes l'édifice de nos connoissances et de notre bonheur. Elle a voulu que nous vécussions en société pour nous aider mutuellement de nos méditations, de nos lumières et de nos connoissances. Comme on n'en peut douter, si telle est notre fin, nous avons besoin d'une longue enfance pour y parvenir. Il falloit que notre raison s'éclairât par degrés, et qu'une éducation de plusieurs années nous préparât à remplir nos devoirs. Quels êtres bizarres, méprisables, ou plutôt monstrueux, ne seroient pas les hommes, si les passions nécessaires au développement de notre intelligence

se fussent montrées avec toute leur force, avant que notre raison fût éclairée par l'expérience? Comment aurions-nous été disciplinables? par quelle éducation auroit-on pu prévenir ou suspendre les malheurs dont nos passions nous auroient accablés? Notre raison n'ayant pas eu le temps d'acquérir les lumières nécessaires à notre bonheur, ou de contracter dans une longue enfance des habitudes qui sont le fruit de l'expérience et de la sagesse de nos pères, elle auroit été l'esclave des passions avant que de pouvoir se développer, et seroit restée dans l'abrutissement.

Mais, sans nous arrêter plus long-temps à ces questions abstraites, revenons à nos enfans, et n'exigez pas, je vous prie, que j'essaie de rechercher la cause de ces différences que je commence à appercevoir entre eux. Vraisemblablement il ne faut s'en prendre qu'à la différence même des organes intérieurs de notre corps, et sur-tout de notre cerveau, qui sont peut-être aussi différens dans les hommes que les traits mêmes de leur phisionomie. Chez moi ils seront moins disposés à recevoir telles ou telles impressions par les objets extérieurs. Mon sang circulera avec plus ou moins de vivacité; les esprits animaux,

plus rares ou plus abondans, se porteront aux organes de mon cerveau, qui ne seront pas disposés à recevoir des traces assez profondes pour frapper l'ame avec force et fixer son attention. Chez vous au contraire les sens auront un succès plus heureux. Quelques philosophes attribuent cette différence des caractères aux seules causes morales. Je me serai trouvé dans des circonstances à-peu-près égales, presque uniformes, et par conséquent peu piquantes, qui ne pouvant m'intéresser vivement, m'auront abandonné à ma légèreté naturelle. Je continue à être enfant, c'est-à-dire, à être dominé successivement par tous les objets qui se présentent à moi; tandis que des hasards favorables, en vous offrant une scène toujours nouvelle et variée, vous ont appris à avoir des préférences et des goûts, que l'habitude et la réflexion vont augmenter et vous rendre de jour en jour plus chers. Peut-être aussi, mes amis, que ces causes, soit physiques, soit morales, concourent à la fois à former la différence de nos caractères, et cette opinion me paroît la plus probable.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes nous-mêmes que de vieux enfans, quand nous rions de ces passions naissantes. Sans

doute je les dois voir éclorre avec plaisir, puisqu'elles serviront au progrès de la raison; mais au lieu de veiller à leur marche, pour commencer à les diriger par une morale enfantine qui donneroit de l'essor à l'esprit, pourquoi les agaçons-nous imprudemment? Pourquoi applaudissons-nous à des malices qui nous réjouissent? c'est instruire la raison d'un enfant à être la complice et bientôt l'esclave de ses passions. Ces espiégleries annoncent, dit on, de l'esprit et des talens. Rien n'est moins vrai; les sots n'ont-ils pas leurs passions comme les gens d'esprit? Ne se proposant, ajoute-t-on, que des objets frivoles, elles ne peuvent produire aucun mal dans le monde. D'accord; mais ne devrions-nous pas trembler pour l'avenir? ne devrions-nous pas voir que ces passions se forment dans un être qui acquiert tous les jours de nouvelles forces? et qu'étant destiné à être citoyen, père de famille, et peut-être même à se voir bientôt revêtu d'une magistrature et d'un grand pouvoir, notre ridicule complaisance prépare son malheur et celui de tous ceux avec lesquels il aura des relations. Nous est-il permis d'ignorer, puisque nous nous mêlons de morale, que son premier principe,

son principe le plus nécessaire, c'est de conduire l'enfance de façon qu'elle nous prépare à une adolescence honnête, afin que cette adolescence si dangereuse nous rende faciles les vertus de l'âge viril, et nous mène ainsi par degrés à une vieillesse heureuse et honorable.

Ces enfans, au contraire, qui obéissent sans résistance à tout ce qui les entoure, dont la vivacité est toute dans leurs jambes et dans leurs bras, et qui ne laissent échapper aucun trait d'imagination ou de réflexion, ils sont destinés à passer éternellement de préjugés en préjugés, d'erreurs en erreurs, d'engouement en engouement. Pour prévenir ce malheur, que ne tâchons-nous de leur donner un caractère, au lieu de louer bêtement leur douceur et leur docilité? Il y a tel enfant que je voudrois rendre hargneux, opiniâtre, colère, jaloux, envieux ou taquin; on lui reprochera quelque jour un de ces défauts, mais parce qu'on ne saura pas de quels vices il l'a préservé. Cette espèce de création que je demande n'est pas impossible; mais elle exige un philosophe, et l'instituteur habile qui l'emploieroit, seroit regardé comme un fou presque par tous les pères, et sûrement par toutes les

mères. Que ne tâchez-vous du moins de prémunir votre éleve contre les dangers auxquels l'expose, si je puis parler ainsi, la nullité de son caractère. Susceptible de tous les vices qu'il rencontrera sur son chemin, ne seroit-ce pas beaucoup gagner que de lui en donner un qui le préserveroit de tous les autres ? Sondez son cœur ; étudiez ses premiers mouvemens. Ne trouvez-vous rien dans cette ame toujours indécise et incapable de penser par elle-même ? Profitez de cette mollesse de votre élève pour lui faire contracter des habitudes ; faites-lui aimer la vertu dont la pratique lui paroîtra plus facile. Peut-être qu'avec ce secours il seroit moins le jouet de sa foiblesse naturelle ; il résisteroit plus aisément aux tentations, et l'habitude qu'il auroit contractée d'une vertu, le préserveroit de plusieurs vices.

Si un enfant a un caractère décidé, n'espérez pas de le changer ; la nature résistera à tous vos efforts ; mais des soins vigilans peuvent augmenter le bien que vous espérez, ou diminuer le mal que vous craignez. Plus je songe à ce que j'exige d'un instituteur, plus je suis persuadé qu'Eugène avoit raison de mettre hier la prudence à la tête de toutes les vertus. Sans

son secours, la morale ne saura ni modifier à propos les principes généraux qu'elle se sera faits pour les rendre plus praticables, ni aller à son but par des routes détournées quand le chemin le plus droit lui paroîtra embarrassé. Ne croyez pas cependant, mes amis, que par amour pour une sagesse prématurée, je veuille faire de mes élèves autant de petits catons. La prudence n'est pas faite pour eux, mais elle doit présider à leur éducation. Les efforts qu'on feroit pour leur faire comprendre ce que c'est que cette vertu sublime qui est étrangère à leur âge, ne serviroient qu'à rendre plus timides, et par conséquent plus mous, ceux qui n'ont point de caractère; et les autres, encore incapables de voir les rapports des choses, et de juger de leurs causes et de leurs effets, ne profiteroient de vos leçons que pour apprendre à dissimuler leurs vices. En voulant les former à la prudence, vous ne les instruisiez qu'à être indécis, soupçonneux, faux et menteurs. Je voudrois qu'un enfant se donnât à lui-même des leçons de prudence. Il le fera certainement si vous avez quelquefois l'art de ménager de telle sorte les événemens, que ses sottises lui attirent, comme par hasard, quel-

que mortification, et ses actions honnêtes quelque plaisir. Son expérience sera l'ouvrage de sa raison, elle l'éclairera mieux que toutes vos moralités et ces châtimens d'étiquette dont on use à leur égard, et par une espèce de tarif. Heureux si en entrant dans le monde, ces premiers germes de prudence n'étoient pas étouffés par le spectacle du vice honoré et de la vertu négligée!

Que les enfans aient un caractère ou non, leur première vertu, c'est le respect pour leurs parens et leurs instituteurs; de là doivent naître la confiance et l'amitié, sans lesquelles toute éducation est nécessairement vicieuse. La maison paternelle est toute leur république; qu'ils y apprennent de bonne heure à aimer, comme par routine, l'ordre et la subordination qui les prépareront insensiblement à aimer et respecter les loix et les magistrats civils auxquels ils seront bientôt soumis. Ici, mes amis, toute ma morale s'évanouit, et, si je puis parler ainsi, je ne sais plus à quel saint me vouer. Songez que nous sommes à Paris. En inspirant à un enfant un grand respect pour ses parens, ne seroit-ce pas verser dans son cœur un poison mortel? Que de vices

résulteront de cette vertu qui doit servir de base à la morale des enfans. Au lieu de se façonner à la modestie des mœurs, à l'union, à la justice, à la tempérance, à la modération, etc. tous les vices seront en quelque sorte justifiés à leurs yeux; des exemples contagieux rendront inutiles les leçons les plus salutaires. Il n'y a pas à délibérer, enlevons mon élève à la maison paternelle; et malgré les inconvéniens de notre éducation publique, envoyons-le dans un collège. Ses camarades le corrigeront mieux que ses parens et ses maîtres. Vivant avec des enfans qui n'ont encore ni arrière-vues ni politique, il s'accoutumera à l'égalité, sentiment précieux, on nous le disoit hier, et qui, ne devant jamais nous abandonner, ne peut jamais trop tôt commencer. Ses qualités morales se montreront avec plus de franchise, et ses talens se développeront plus librement. N'attendez rien de pareil dans l'éducation domestique. Les flatteries des valets et les caresses indiscrètes d'un père ou d'une mère corrompent un enfant. Entouré toujours de gens beaucoup plus âgés que lui, et qui n'ont point l'habileté ou la complaisance de se mêler à ses jeux pour l'évertuer, son es-

prit s'endort, il n'ose se livrer à aucun élan, et je ne sais quelle contenance d'ennui et de gravité qu'on prend pour de la sagesse, prolongera sa sottise et son enfance.

Nous touchons à l'âge de puberté; et les personnes qui ont été chargées de l'éducation des enfans ont remarqué qu'il se fait une révolution singulière dans ce passage de l'enfance à la jeunesse. Souvent, dit-on, le caractère d'un enfant est entièrement changé, ordinairement toutes les passions prennent une marche et une route nouvelles. Je ne sais quelle chaleur du sang nous crée en quelque sorte des sens nouveaux. L'ame, étonnée, enivrée et inquiète, est emportée hors d'elle-même par des besoins inconnus, et trouve dans les organes du corps, des ministres qui, en l'irritant, sont plus disposés à lui obéir. Dans ce moment où l'enfant disparoît, le jeune homme quelquefois ne se fait point appercevoir. L'esprit qui devroit dans son inquiétude prendre plus de force, s'appesantit; et au jeu de l'enfance succède brusquement une maturité précoce que j'admire et dont je me défie. Que je vous plains! Je crains beaucoup que vous ne fassiez que des efforts inutiles pour faire

un homme de cet automate; je crains bien qu'en louant cette prétendue sagesse, vous n'ayez loué qu'une sottise incorrigible. Examinez avec soin votre nouveau sage, et vous verrez à la fin que ses organes, dérangés par la révolution qu'ils viennent d'éprouver, et moins libres dans leurs opérations, au lieu d'obéir à l'ame et de la servir avec la même facilité, l'éteignent, l'enveloppent et la rendent prisonnière. Pour ceux qui ont éprouvé un plus heureux changement, concevez des espérances, mais ayez des alarmes, et soyez plus attentif et plus vigilant que jamais.

Heureux les jeunes gens qui ignorent le grand miracle que la nature vient d'opérer en eux, qui n'éprouvent aucune convulsion, ou qui n'en abuseront pas. Mais, je l'avoue, je tremble pour cette adolescence, qui doit décider de toute la vie d'un homme, quand je songe au misérable système d'éducation qui s'est mis à la mode parmi nous. Ne contraignez point, dit-on, un enfant; je veux qu'il soit heureux, je l'abandonne à ses fantaisies; je veux qu'il s'amuse; je veux qu'il ne s'instruise qu'à varier ses jeux. Fort bien, il est sage sans doute de sacrifier un avenir incertain au moment présent dont on peut

jouir

jouir ; et puisque la vie est semée de tant de peines, de chagrins et d'amertume, il est juste de les épargner à l'enfance. Votre méthode est excellente, si vous êtes sûr que votre enfant mourra avant que de parvenir à l'âge de puberté. Mais, si vous espérez de le conserver, par quelle inhumanité voulez-vous qu'il arrive sans précaution, sans préservatif, à l'âge le plus exposé aux illusions et aux erreurs des sens ? Qu'espérez-vous en donnant une amorce à toutes ses passions, et en retardant les progrès de sa raison ? Songez que tous ces caprices inconstans, ces niaiseries, ces amusemens perpétuels, ces misères dont vous avez besoin pour vous soulager des vices stupides au milieu desquels vous végétez, ne sont point nécessaires à l'enfance. Profitez de son innocence. Un enfant sera content de vous, il sera heureux si vous savez varier ses occupations, et tour-à-tour exercer son esprit et son corps pour prévenir l'ennui et le dégoût ; mais j'insiste, et je vous demande par quel prodige l'esprit de cet enfant, que vous avez débauché et détraqué par une lâche et ridicule condescendance, sera tout d'un coup susceptible de l'attention à laquelle il faut l'exercer à la nais-

sance de la jeunesse, et sans laquelle votre jeune libertin tombera nécessairement dans les vices qui lui prépareront une virilité ridicule et une vieillesse infâme.

Si un jeune homme ne s'est pas accoutumé à une certaine règle, à un certain travail, à une certaine méditation, tandis que ses passions, encore foibles et dociles, pouvoient obéir à un instituteur; comment s'y prendra-t-on pour réprimer et diriger des passions désormais bouillantes et téméraires qui troublent sa raison? Vous viendrez, dites-vous, à son secours; mais je vous prédis que tous vos efforts seront inutiles, car on nous a appris avant-hier combien les passions sont rusées, adroites et dissimulées. Vous parviendrez seulement à forcer votre élève de se cacher; il vous trompera, vous serez sa dupe, parce qu'il aura plus d'adresse que vous n'aurez de vigilance : et s'il a lieu une fois de se moquer de votre bonhommie, vous ne conserverez aucun crédit sur son esprit. Ce ne sont pas de belles réflexions morales que vous lui débiterez sur le danger des passions, qui le préserveront de leur délire. Il n'entendra pas votre froide raison : l'expérience lui manque, son cœur sera plus éloquent

que vous; et parce que vous le gênez, il vous refusera sa confiance. Il vous prendra tour-à-tour pour un insensé ou pour un homme qui veut le tromper, sur-tout si vous vous trouvez dans une nation corrompue; car il est trop intéressé à se justifier à ses yeux, pour ne pas deviner ce qui se passe dans le monde. Il remarquera très-bien qu'on y rit des vices dont vous voulez lui faire peur, et qu'on y honore même tout ce que vous voulez lui faire mépriser.

Je soutiens que notre jeune homme aura une conduite déplorable, s'il ne trouve pas en lui-même des armes pour combattre ses passions. Il faut donc qu'au lieu de ces jeux éternels qui paroissent si sages, on n'ait perdu aucune occasion de semer dans son ame tendre des vérités qui jetteront de profondes racines; il faut qu'il ait appris de bonne heure à se recueillir en lui-même, à se rendre maître sans trop d'effort de son attention, et que les premiers progrès de son esprit lui fassent aimer ses études. Les passions alors peuvent être vives et même impétueuses impunément. La chaleur du sang et du cœur se communiquera à l'esprit, qui, de son côté, sera plus capable de ces élans

qui multiplient sa force et lui rendent plus douces et plus chères ses opérations les plus pénibles. Mon jeune homme tombera sans doute, mais il se relèvera promptement. Bientôt sa marche sera plus sûre; car notre raison est aussi insatiable au milieu des plaisirs qui lui sont propres, que nos sens sont promptement rassasiés et même fatigués des voluptés qu'ils désirent avec tant d'ardeur. Peu-à-peu il s'établira un équilibre entre la raison et les passions; et les années, en s'écoulant, donneront à mon philosophe cet empire sur lui-même qui est la source du bonheur.

Il ne tiendroit qu'à moi, mes amis, reprit Théante, de vous débiter une morale beaucoup plus magnifique; mais elle seroit fausse, et n'étant point proportionnée à la foiblesse de notre nature, je n'obtiendrois rien pour avoir trop exigé. Je vous l'avouerai franchement, il y a même des vertus que je ne me soucierois pas trop de voir de si bonne heure dans un jeune homme. Qu'en ferois-je, si par hasard il avoit, à dix-huit ou vingt ans, cette modération, cette égalité, cette exactitude, que je louerois dans un homme parvenu à la maturité de l'âge? Il est évident, je crois, que ces vertus, ne pou-

vant être le fruit de son expérience et de ses réflexions, il ne les devroit qu'à une mollesse de caractère, qui, en le préservant des sottises de son âge, ne lui permettra pas dans la suite de s'élever jusqu'aux vertus qui demandent du courage, de la force, de la magnanimité, et sans lesquelles on manque nécessairement à ses devoirs les plus indispensables. Une économie trop exacte, trop de patience, trop de prudence, me feroient craindre pour l'avenir. J'ai vu un de ces Catons prématurés qu'on vantoit en toute occasion et sans retenue. C'étoit l'espérance de sa famille; ses vertus, ornées par une extrême douceur et une grande modestie, devoient le porter à tout, et on prédisoit qu'il seroit toujours supérieur à ses emplois. Las un jour de toutes ces fadeurs insipides : votre héros, dis-je à ses flatteurs, est sans doute un prodige; mais ses vertus, trop compassées, n'ont point l'empreinte et le caractère de son âge. De jour en jour il déchoira, et vous serez enfin bien étonnés de le trouver, dans douze ou quinze ans, si peu digne des éloges que vous lui prodiguez aujourd'hui. Malheureusement je ne me suis point trompé, et sous cette enveloppe de sa-

gesse, on a vu pulluler tous les vices qui tiennent à une ame foible.

N'exigeons point d'un jeune homme, qui doit avoir des passions vives pour valoir un jour quelque chose, qu'il ait beaucoup de prudence, de modération dans ses plaisirs, et qu'il se tienne scrupuleusement dans les limites étroites d'une exacte justice. Quelques écarts m'effraieroient moins que tant de circonspection, à moins qu'ils ne décèlent une ame maligne, envieuse, basse ou pusillanime. Il a des ennemis, il est dans l'âge des combats, il faut qu'il en livre pour apprendre à vaincre; les plus grands capitaines n'ont-ils pas été quelquefois vaincus sans perdre leur réputation? C'est un spectacle bien agréable que celui d'un jeune homme qui se défend et lutte contre lui-même, et qui, après avoir été terrassé par une passion, est honteux de son erreur, ou avec un rire amer, voit la surprise qu'elle lui a faite. Attendez-vous à voir bientôt un homme d'un mérite supérieur. Ma prédiction est sûre, sur-tout si, ne cherchant point à se fuir lui-même, il ne se livre aux distractions de son âge, que pour se retrouver avec plus de plaisir dans le calme de sa raison, qu'il faut

craindre d'ennuyer ou de fatiguer. S'il emploie d'abord quelques momens à la lecture des ouvrages plus propres à former sa raison qu'à débaucher son imagination, soyez sûr qu'il y consacrera bientôt des heures entières. En sentant avec plaisir qu'il vaut mieux que ses camarades, leurs exemples seront moins contagieux. Dès-lors ses propres passions seront moins séduisantes et moins impérieuses. Il recherchera la société des gens âgés et recommandables par leur mérite, non pas pour se faire prôner, mais pour s'instruire, et leur sagesse passera insensiblement dans son ame.

L'écueil le plus dangereux pour cet âge, c'est la volupté, la mollesse et le luxe, qui, en flattant nos sens, les énervent. Quand l'ame ne se dépraveroit pas de même, quand elle conserveroit toute sa noblesse et sa dignité, que pourroit-elle alors exécuter de grand, de difficile, de généreux? elle ne trouveroit que des instrumens incapables de lui obéir : *libidinosa et intemperans adolescentia effœtum corpus tradit senectuti* : elle succomberoit sous leur paresse. J'aime ces Spartiates et ces Romains qui, dans l'exercice d'une vie dure, laborieuse et frugale, s'accou-

tumoient à ne rien trouver d'impossible. Proposez-leur les plus longues fatigues pour aller sacrifier leur vie au bien de la patrie, leur ame se prête avec joie à un sentiment héroïque, parce que leur corps n'est point efféminé par les plaisirs. Pourquoi nous hâterons-nous donc de détruire la force et la vigueur des jeunes gens par une éducation molle qui les anéantit ? Ils seront à leur tour pères de famille; et peut-on penser, sans une sorte de terreur, à la dégradation qu'ils préparent à leur postérité ? Vous êtes d'autant plus coupables, qu'ils pourroient se passer de tout ce que votre faste et votre ennui ont imaginé avec tant de peine, de recherche et de constance. Leur impatience les dispose à ne pas haïr une vie un peu dure et pénible, et les plaisirs les plus communs leur plairont sans leur nuire.

Il ne faut pas se le déguiser, les jeunes gens paroissent n'avoir qu'un sens, ils paroissent n'avoir qu'une passion; et cette passion c'est l'amour, qui traîne à sa suite une foule de vices, et dont il est si important et si difficile de se préserver. Dans quel abandon d'eux-mêmes, dans quel anéantissement l'amour n'a-t-il pas précipité des hommes que la nature desti-

noit à avoir, dans un degré assez élevé, les principales vertus dont Engène nous parloit hier ? Il me semble que je rencontre assez souvent de ces gens qui auroient pu se distinguer dans la société et s'y rendre même très-utiles, s'ils avoient su de bonne heure se rendre les maîtres de leur cœur, et ne pas se familiariser avec ces niaiseries, ces scrupules, ces délicatesses quintescentiées, qu'ils regardent enfin comme des sentimens héroïques. J'aime à étudier ce qu'ils auroient été, s'ils ne s'étoient pas laissé emporter par les mœurs de leur siècle, ou qu'à force de se sacrifier à l'objet de leur passion, il n'eussent point pris des vices qui ne leur étoient pas naturels. Aux éclairs de raison et même de force qui leur échappent quelquefois, je juge des qualités qu'ils ont malheureusement étouffées, et dont les restes languissans ne servent qu'à les rendre ridicules, en les mettant en contradiction avec eux-mêmes.

On croiroit que la plupart des gens qui écrivent sur la morale, n'ont jamais réfléchi sur l'action de notre esprit et les mouvemens de notre cœur. Les uns, comme les stoïciens, demandent trop et n'obtiennent rien. Leur humeur est chagrine,

et ils croient avoir embelli nos vertus, quand ils les ont défigurées en les poussant au-delà des bornes que la nature leur prescrit. Les autres, pour nous corriger, se rendent trop indulgens. C'est sans doute bien fait de se prêter à notre foiblesse, et de savoir qu'il nous est impossible d'être parfaits ; mais pour ne nous point égarer en voulant nous conduire, il faut connoître la source de nos vertus, celle de nos vices, et les liens presque imperceptibles qui les rapprochent, les unissent, et quelquefois les confondent.

Pour nous, mes amis, qui sommes un peu philosophes, raisonnons de sang-froid sur tout ceci. Etudions l'homme tel qu'il est, pour lui apprendre à devenir ce qu'il doit être. Songeons au temps où nous vivons ; avec quelle patience et quelle adresse il faut aujourd'hui négocier avec les passions, et leur accorder quelque chose pour les rendre plus dociles et moins impérieuses. Il ne nous reste, pour ainsi dire, que de choisir entre les vices les moins pernicieux. En voyant le besoin que la nature nous a donné d'aimer, en voyant l'attrait, ou plutôt l'espèce d'ivresse et d'étourdissement qu'elle a joints au plaisir de l'amour ; il est évident, si je ne

me trompe, que, loin de blâmer un amour honnête et soumis aux règles du devoir, la providence nous y invite pour perpétuer l'ouvrage de la création. Croissez et multipliez, c'est le premier précepte donné au genre humain. Je voudrois qu'on me dît en quoi cet homme ou cette femme qui se sont dévoués au célibat, valent mieux que ce père ou cette mère de famille qui élèvent des enfans à la république.

Les gens du monde ne voient guère aujourd'hui dans le célibat que le mérite de la difficulté surmontée. Ils ont tort; c'est une vertu d'un ordre supérieur; c'est un don particulier que la providence dispense à son gré. Pour en parler, il faudroit être théologien, et je ne le suis pas. M'en tenant donc aux vertus sociales qui appartiennent à tous les hommes, je dis que la continence et la chasteté sont des vertus du plus grand prix; parce qu'elles servent de base aux mœurs domestiques qui préparent les mœurs publiques, et procurent ainsi les plus grands avantages à la société et à ceux qui les pratiquent.

Ayant tant de vices à vaincre, ce seroit être un mauvais économe des forces

que la nature nous a données pour combattre nos passions, que de les employer à acquérir une vertu qu'elle ne nous ordonne pas. Les efforts qu'on feroit pour se vaincre pourroient faire contracter une dureté trop peu compatissante pour la foiblesse humaine, et contraire à l'indulgence prudente que demande la morale. Peut-être que l'ame, lassée de ses combats, se laisseroit alors entraîner par quelque autre passion, et s'y livreroit sans retenue. Je ne vous parlerai pas du célibat des gens du monde, il ressemble terriblement à celui des Romains dans le temps de leur extrême corruption, et lorsque les personnes sensées n'osoient plus s'exposer aux monstrueux inconvéniens du mariage.

Je dis que les plaisirs de l'amour sont permis, et chez tous les peuples, les loix mêmes de la religion les ont rendus honnêtes et sacrés; mais je compare ce besoin de l'amour à celui de manger : s'il est permis de manger, il est ordonné d'être sobre. Que penseriez-vous d'un gourmand qui, faisant son dieu de son gosier et de son ventre, ne s'occuperoit que des mets dont il veut se gorger, qui auroit de longues conférences avec

son

son maître-d'hôtel, et tracasseroit ses chefs de cuisine et d'office? Vous auriez sans doute pour ce pourceau d'Épicure le plus souverain mépris. Je regarderai du même œil ces hommes dont l'ame paroît être toute entiere dans leurs sens; le temps les corrigera sans doute : mais que peut-on espérer de ces céladons parfaits dont les femmes estiment tant la délicatesse et la sensibilité, et qui prennent pour quelque chose de fort beau ces misères, ces subtilités de sentiment, ces folies dont les romanciers embellissent leurs ridicules ouvrages? Pour moi, qui suis trop grossier pour sentir ce mérite, je croirois que l'amour conjugal même a ses règles, ses bornes et ses devoirs, et qu'il n'est pas plus permis de perdre sa raison avec sa femme qu'avec celle de son voisin. Le mariage a sa crapule; et quelque légitime que soit l'amour qui doit l'accompagner, il devient condamnable dès que, dégénérant en mollesse, en foiblesse, en sottise, il prive nécessairement un mari des vertus les plus indispensables pour un homme.

Que je vous plains, pauvres parens, qui, n'ayant pas eu l'art de préparer, par une bonne éducation, une jeunesse

vertueuse à vos enfans, réparez cette première faute par une seconde, et les unissez par les liens du mariage avant que d'avoir étudié leur caractère, et qu'ils puissent eux-mêmes connoître la dignité de leur état. Pourquoi les abandonner à eux-mêmes dans le moment le plus critique de leur vie? Ce que vous avez vu ne devroit-il pas vous instruire de ce que vous devez craindre? Vous êtes assez peu sensés pour vous applaudir de l'extase où vous voyez ces deux jeunes époux. Vous ne sentez donc pas qu'ils abusent du mariage. Pour moi, je prévois, par l'oubli où ils sont d'eux-mêmes et de leur raison, que cet amour peu ménagé disparoîtra bientôt pour faire place à une autre passion. Dans quelques mois, le mari ira grossir la liste des hommes à bonne fortune; et la femme, après avoir eu de l'humeur et hésité encore pendant quelque temps, comme sept ou huit mois, se vengera enfin des infidélités dont on lui donne l'exemple. C'est alors que je chercherai inutilement dans ce ménage quelques vertus qui en devroient faire l'ornement et le bonheur. Je vois une maison mal gouvernée, la confiance en est bannie, tout devient se-

cret, mystère, chuchoterie. L'espionnage est établi, et des domestiques corrompus, qui vendent indifféremment le mensonge et la vérité, dominent dans la maison. Cette situation est trop gênante pour durer long-temps : on prend son parti ; et la plus parfaite indifférence succède à l'humeur. La prudence du mari consiste alors à feindre de ne pas voir ce qui lui saute aux yeux ; son courage à braver les loix de l'honneur, et sa patience à ne pas s'indigner, et même quelquefois à rire pour le bien de la paix, de ce qui devroit le révolter. C'est ainsi que l'ame se flétrit et se familiarise avec toutes sortes de lâchetés. Cet homme, qui ne sait pas exercer sa magistrature domestique, qui néglige ses enfans et l'économie de sa fortune, exercera cependant des fonctions publiques dans l'état : et vous devez sans doute vous attendre à une administration bien sage.

Quoi qu'il en soit, l'amour est la plus dangereuse de toutes les passions pour les jeunes gens dont les mœurs ont été négligées, et qui n'ont pas assez d'esprit pour continuer eux-mêmes leur éducation, ou plutôt, comme on dit, la reprendre sous œuvre. C'est à la manière

dont ils se livrent à l'ivresse de leurs sens, qu'on peut juger de ce qu'ils seront un jour. Aime-t-on ce qu'on appelle communément une fille? voilà un homme perdu. Il devient inutile à tout; il a pris les sentimens d'une courtisane: car elle a usurpé sur lui un empire absolu. Mille vices, encore cachés au fond de son cœur, qu'il ignoroit, et qu'il auroit peut-être toujours ignorés, vont s'y développer. Bientôt incapable de rougir de ses lâchetés, il croira qu'on est justifié, si on a assez d'effronterie pour en plaisanter.

Mais si je suis sans pitié pour ces ménages de crapule qui ne sont aujourd'hui que trop communs, j'avoue que j'aurois quelque peine à condamner rigoureusement, et regarder comme un sujet dont on ne doit rien espérer, un jeune homme qui occupe son esprit de connoissances utiles et sérieuses; mais qui, sentant cependant en lui je ne sais qu'elle effervescence qui le distrait et le persécute dans ses occupations, iroit s'en débarrasser auprès d'une courtisane qu'il mépriseroit, et à laquelle il n'accorderoit que les momens nécessaires pour recouvrer le calme de sa raison. Vous le verrez

sortir de-là sans souillure, sans foiblesse, sans erreur et sans préjugé. Pourquoi? c'est que la volupté n'a point amolli son corps, et n'a pas passé jusqu'à son cœur; il conserve sa liberté; il paie à la foiblesse de la nature et à l'exemple des mauvaises mœurs le moindre tribut possible; il attend avec impatience que le temps diminue son infirmité, il espère que sa philosophie l'en délivrera, et par une heureuse diversion, l'étude chaque jour diminue le pouvoir de ses sens. Quelques erreurs peuvent ternir, mais non pas détruire une vertu qui travaille sans cesse à faire de nouveaux progrès. Peut-être qu'en voulant, à cet âge, triompher de soi-même avec plus de courage, on ne se donneroit beaucoup de peine que pour effaroucher une passion qui n'a qu'un temps, et qu'il faut se garder d'irriter par un régime trop dur.

Fort bien, mon cher Théante, dit alors Ariste en badinant; vous avez tant mis de restrictions aux petites échappées de votre jeune homme, que je ne crois pas que les personnes les plus austères et qui pensent, puissent vous blâmer. Mais prenez-y garde; avec votre doctrine vous soulèveriez contre vous tous ces hommes

du bon air et amis des bienséances, qui sont persuadés que rien n'est plus heureux pour un jeune homme que de se mettre sous la direction d'une femme un peu rompue dans l'usage du monde, ou de s'attacher à une jeune personne qui a de la vertu. Et puis quelles clabauderies de la part des femmes! et l'on sait bien pourquoi on auroit tant d'humeur contre vous; elles combattroient *pro aris et focis.* En effet, que deviendroient-elles, si nos jeunes gens prenoient le parti philosophique de les abandonner? Il me semble qu'on s'ennuie dans le monde avec de l'amour; que deviendroit-on donc sans amant? Végéter tristement dans les occupations de son ménage et de ses devoirs! qui pourroit y tenir?

A merveille, reprit Théante; mais ces censeurs redoutables dont vous me menacez, pensez-vous, mon cher Aritse, qu'on ne puisse rien leur répondre? Vous ne trouvez pas mauvais, leur dirois-je, vous approuvez même que j'aie traité avec indulgence les enfans, & que je n'en aie pas exigé des vertus qui n'appartiennent point encore à leur âge. Pourquoi voulez-vous donc que, négligeant les différens passages par lesquels la nature nous

conduit pas à pas à notre maturité, je condamne les jeunes gens à une vertu qui ne doit appartenir qu'à l'âge de virilité? Un enfant me paroît aussi parfait qu'il doit l'être, quand ses qualités morales le préparent à une jeunesse honnête et capable d'acquérir les connoissances qui nous sont nécessaires; de même je serai content d'un jeune homme, quand il m'annonce le germe des vertus qui doivent bientôt contribuer à son bonheur et le rendre recommandable. Jusqu'à l'âge de virilité, l'homme n'est en quelque sorte qu'ébauché, et je ne juge encore de lui que par les espérances qu'il me donne. C'est alors qu'il aura besoin de toutes les vertus dont on nous entretenoit hier, pour remplir ses devoirs de simple citoyen, de père de famille et de magistrat.

C'est ici que je reprendrai toute ma sévérité. Ne forcerai-je pas, mon cher Ariste, mes censeurs à se taire, en leur représentant que, tandis qu'ils condamnent quelque libertinage passager, ils autorisent l'adultère, qui est un des plus grands fléaux de la société.

Fœcunda culpæ sæcu'a, nuptias
Primùm inquinavere, et genus, et domos,

Quoi ! tandis que les jeunes gens doivent éclairer leur raison pour connoître et pratiquer plus aisément leurs devoirs, vous n'êtes pas fâché, parce que la nature les invite à l'amour, qu'ils apprennent l'art de faire la guerre à la pudeur des femmes; voilà donc ce qui doit mettre la dernière main à leur éducation, et les préparer à remplir avec plus d'exactitude et de dignité les devoirs de l'âge mûr. Je prierois ensuite mes censeurs de se rappeller comment Cicéron, en plaidant pour Cælius, excuse ses galanteries avec Claudia. Ce sage consulaire, si savant dans la connoissance du cœur humain, et de ce qu'il faut successivement en attendre, n'avoit pas sans doute une morale relâchée. » Si les hommes, dit-il, » pouvoient atteindre à une vertu sans » tache, si nous pouvions encore nous » flatter de revoir des Camille, des Fa- » bricius, des Curius, je condamnerois » la moindre foiblesse comme un grand » mal; mais ces mœurs pures et austères » nous sont aujourd'hui absolument étran- » gères : à peine y croit-on quand on » en retrouve la peinture dans les li- » vres; et pour être utile, il faut, à » l'exemple des hommes les plus sages

» de la Grèce, se contenter d'une vertu » moins sauvage et plus accommodée à » notre temps. Accordons quelque chose » à l'âge, pourvu que l'erreur n'ait que » des momens. » Il excuse Cælius, non pas en disant que Claudia est une grande dame dont le nom remplit les fastes de la république, mais en prouvant que ce n'est qu'une courtisane vile et débauchée. Voilà, mon cher Ariste, quoi qu'en puissent dire vos censeurs, les principes d'une morale qui veut tirer quelque parti de nos vices pour nous corriger. Ces censeurs du bon air auroient-ils le front de vouloir être plus sages que Caton? Cet homme, que tous les siècles admireront, approuvoit fort un jeune homme qui préféroit d'aller dans un lieu peu honnête, à notre prétendue gloire de séduire une citoyenne, et de troubler l'ordre et la paix d'un ménage vertueux. Horace nous l'apprend; et ce jugement de Caton lui paroît le jugement d'un Dieu : *Dia sententia Catonis*

A l'égard de la clabauderie des femmes, prenez garde, leur dirai-je avec respect, que nous traitons une question philosophique, et qu'en y mettant de l'aigreur, vous feriez soupçonner que vous avez

quelque autre intérêt que celui de la vérité. Je sais bien que vous n'avez aucun goût pour nos jeunes gens, et que par leurs assiduités et leurs complaisances, ils ne parviendront jamais à vous séduire. Pourquoi donc condamneriez-vous tant une doctrine qui vous débarrasseroit de ces farfadets qui vous importunent, et ne vous seront jamais bons à rien? On croit remarquer que les plus aimables, c'est-à-dire, les plus complaisans, les mieux faits et les plus jolis, sont ceux dont l'éducation vous tient le plus au cœur; et il n'en faut pas davantage pour que la médisance conçoive d'étranges soupçons. Si c'est en effet pour leur bien que vous leur accordez votre familiarité, je vous conseille très-sérieusement de les renvoyer; car je vous avertis qu'ils ont des projets ridicules et très-offensans pour votre honneur. Je vous en prie, ce dessein téméraire de vous séduire et de corrompre une vertu comme la vôtre, n'est-il pas plus criminel que quelques plaisirs pris à la dérobée, sans conséquence, à la manière de Caton, et qui les rendroient plus respectueux devant vous!

Laissons-là les femmes. Tant que, livrées à l'ennui qui les dévore, et qui

est le fruit de leur mollesse, de leur luxe et de leur oisiveté, il sera impossible de les forcer à aimer la retraite, à se suffire à elles-mêmes, être modestes et n'avoir d'yeux que pour leur mari, je défendrai leur commerce à mes jeunes élèves. M'accusera-t-on, mes amis, de voir mal ce que je vois, et de m'abandonner à des jugemens téméraires? Veut-on que toutes les femmes soient des dragons de vertu? J'y consens de tout mon cœur. Mais, en ce cas, vous condamnez un jeune homme qui n'a encore aucune expérience, et dont le cœur s'enflamme nécessairement dès qu'il se développe, à adorer une femme, précisément pour ses beaux yeux. Que voulez-vous que j'augure de cet insipide amant? Vous en faites un sigisbé, un sot qui n'aura jamais aucun mérite; on n'est point esclave pour rien, quand on a assez d'élévation dans l'esprit pour connoître le prix du temps et de la liberté.

Mais sans parler plus long-temps de ce ridicule sigisbéisme, qui ne se trouve nulle part, et auquel on fait semblant de croire pour mettre la galanterie plus à son aise; convenons de bonne foi, entre nous, que les plaisirs de l'amour sont

l'ame de tous ces commerces que nous voyons dans le monde. A l'exception d'un certain nombre de femmes dont la malignité du public a toujours respecté la vertu, qui se sont respectées elles-mêmes, mais qui plairont peu aux jeunes gens; et de quelques femmes perdues qu'on devroit appeller par honneur, *femmes à bonnes fortunes*, et dont les bontés sont si propres à dégoûter de l'amour; on dit que les autres font la défense la plus vigoureuse; mais c'est précisément cette belle défense que je loue de tout mon cœur, que je redoute pour un jeune homme. Il se piquera au jeu, et sa vanité augmentera son amour. Par quelles assiduités, par quelles complaisances, par quelles épreuves, par quel esclavage, ne doit-il pas alors mériter le sacrifice qu'on va lui faire de tous ses devoirs? Oh! l'excellente école pour former un homme aux grandes vertus qu'on lui demande! Une femme qui va se déshonorer, dont le cœur est déjà adultère, et dont la galanterie, comme l'a dit un grand homme, sera bientôt le moindre défaut, y préside; et le disciple, ivre de sa passion, prendra pour autant de loix les caprices les plus déraisonnables de sa maîtresse.

Ce

Ce n'est point ici un égarement passager. Au milieu des plaisirs, de l'oisiveté, de la mollesse et des misères que l'amour ne voit que trop comme des affaires importantes, l'habitude de l'esclavage est contractée, et l'ame a perdu son ressort. Si l'ennui de la jouissance ou l'inconstance de sa maîtresse rompt aujourd'hui ses chaînes, ce ne sera que pour en reprendre demain de nouvelles. Que je le plains, s'il aime toujours de bonne foi! Que je le méprise, si, désabusé enfin des femmes, mais n'ayant rien à mettre à leur place, parce que sa raison, dont il n'a jamais appris à faire usage, lui est inutile, il ne feint de les aimer encore que pour se faire une occupation et les tromper! L'âge viril sera nécessairement déshonoré par les vices contractés dans les galanteries de la jeunesse. Les années cependant s'écoulent et s'accumulent; mais toujours esclave des premières habitudes, l'imagination échauffée courra encore après des plaisirs que les sens réfroidis n'exigent plus. Moins vous deviendrez propre à plaire, plus il faudra de jour en jour suppléer par de lâches complaisances aux graces fugitives qui vous abandonnent. Un vieillard céladon, et

qui a encore des prétentions, est la dernière opprobre de la nature. Quelle foiblesse de ne pouvoir pas vaincre l'amour, quand l'âge lui a ôté ses forces! Il est honteux de ne pas cacher ses désirs, si on ne peut plus en inspirer, et d'être la dupe d'une coquette intéressée, qui feint de vous aimer pour vous vendre des faveurs que vous acheterez en trahissant vos devoirs les plus sacrés.

Je vous demande pardon, mes amis, d'être si long sur la passion favorite des jeunes gens; mais il est très-important pour la morale d'en faire connoître les suites. C'est dans la jeunesse qu'il faut considérer et étudier avec plus de soin les hommes; car c'est dans cet âge que se développe ou qu'est étouffé le germe des vertus et des talens. L'amour, qui n'est qu'un besoin de la nature, peut causer quelques distractions passagères, et ne laisse point de longues traces; mais l'amour, passion sérieuse et ornée des folles et scrupuleuses délicatesses des romans, pénètre jusqu'au fond du cœur et séduit l'imagination. Tout le monde sait combien les premières affections que nous éprouvons ont d'empire sur nous. Que les femmes, en nous rendant galans et

damerets, se sont bien vengées des loix de la nature et des loix civiles qui les soumettent aux hommes!

Pensez vous que, dans ces siècles heureux, où la Grèce et Rome avoient tant de probité et de talens, ont ait vu régner notre galanterie? Mais pour sortir enfin de cette matière, je vous prie de bien remarquer que je n'ai rien exagéré en disant que les passions et les habitudes de la jeunesse se prolongent au-delà de la jeunesse, et donnent leur teinte, leur couleur, à tout le reste de la vie. L'âge nous mûrit, les passions qui tiennent plus immédiatement aux sens, perdent de leur force, mais nous conservons encore le caractère qu'elles nous ont donné. Si cet âge a été consacré au travail, à l'étude, à la réflexion, il en résultera une virilité courageuse, ferme, tempérante, amie de la justice, et ornée de tous les talens qui peuvent être utiles à la patrie. Qu'un jeune homme, au contraire, ait été livré à l'oisiveté, à la mollesse d'un amour efféminé et langoureux, il croupira éternellement dans les mêmes vices; à moins que quelque événement imprévu, important, et qu'il seroit imprudent d'attendre, ne l'arrache à lui-même, et ne lui donne

une ame nouvelle. Dans ce cas-là même, si vous y faites bien attention, vous verrez qu'il traîne encore après lui une partie de la chaîne qu'il a rompue. Les anciens connoissoient cette vérité importante, et les maisons des vieillards distingués par leur mérite et les services qu'ils avoient rendus à la république, étoient les écoles où les jeunes gens alloient s'instruire de leurs devoirs. Nous avons pris une autre route; ce sont les jeunes femmes que nous avons établies les précepteurs et les pédagogues de notre jeunesse. Ne soyons donc plus étonnés, mes amis, de ce que nous voyons. Profitant de notre foiblesse, elles nous ont appris par leurs leçons et par le prix que leur coquetterie a mis à leurs faveurs, non-seulement à leur obéir, mais à deviner même ce qui peut leur plaire. C'est ainsi qu'elles ont repris sur nous l'empire que des loix prudentes nous avoient donné sur elles. L'ordre de la société en est bouleversé, et les hommes de la république ne seront plus que leurs commis ou leurs prête noms.

La jeunesse s'écoule enfin, et fait place à l'âge viril. Autrefois on ne songeoit qu'au moment présent, actuellement on

commence à porter ses regards et sur le passé et sur l'avenir. Nous sommes éclairés par notre expérience, il s'établit un nouvel ordre de choses, et une relation plus fréquente entre notre cœur et notre raison. Nos passions, moins actives, et par conséquent moins propres à nous subjuguer, pourroient s'associer avec la prudence et la sagesse; mais je retrouve par-tout les fruits de notre première éducation. A-t-on cultivé sa raison? on verra alors le monde tel qu'il est. On ne sera point la dupe des erreurs que l'opinion publique accrédite. On saura qu'au lieu de courir après un vain fantôme qui fuit devant nous et nous trompe, nous devons chercher et trouver notre bonheur en nous-même et dans la pratique du bien. Si on a échappé aux séductions de l'amour, on pourra échapper à celles de l'ambition et de l'avarice. Car ces passions ont elles-mêmes, si je puis parler ainsi, leur enfance; et elles ne deviennent enfin indomptables, que parce qu'on a d'abord négligé de les dompter. Mais à l'égard des hommes élevés dans ces mauvaises écoles dont je vous parlois, que trouverez-vous? de grands enfans qui ne se défieront pas plus de l'a-

varice et de l'ambition qu'ils ne se sont défiés de l'amour. S'ils ont peu d'esprit, leur nouvelle passion les dégradera, et ils achèteront les faveurs de la fortune par les mêmes complaisances et les mêmes foiblesses qu'ils ont mérité celles de leurs maîtresses. Ont-ils quelque chaleur dans l'ame, quelque étendue dans l'esprit? vous verrez que, n'étant retenus par aucun principe de morale, ils abuseront nécessairement de leurs talens. La prudence dont ils sont capables, et qui auroit pu faire leur bonheur, ne sera que l'art de favoriser leurs passions, d'en faciliter les succès, et de se rendre méprisables s'ils échouent dans leurs entreprises, ou odieux si leur prudence intrigante réussit : *Calliditas perversè imitatur prudentiam.*

En voyant un vieillard, mes amis, je gagerois presque de vous faire l'histoire de sa jeunesse. Ces hommes qui semblent rentrer dans le néant à mesure que leurs sens s'affoiblissent, n'est-il pas évident qu'ils ne doivent leur radotage qu'à l'habitude qu'ils ont contractée de bonne heure de n'obéir qu'à leurs sens? Leurs passions sont en silence; mais ce silence est en eux l'image de la mort:

ils n'en ont pas triomphé, elles les ont abandonnés. Inutiles à eux-mêmes et à charge aux autres, ils sont déplacés dans un monde qui se livre sans cesse à de nouveaux caprices, tandis qu'ils restent attachés à leurs premiers préjugés. De là cette inquiétude qui les tourmente, et cette humeur chagrine qui se plaint du présent, qui se plaindroit également du passé s'il pouvoit renaître. Un homme formé par une bonne éducation, et que sa philosophie a instruit à ne pas s'étonner des folies humaines, semble au contraire acquérir par les années de nouvelles forces. Les passions qui formoient une espèce de brouillard autour de sa raison, sont presque dissipées. La vérité se montre à ses yeux avec plus d'éclat, il l'aime encore avec plus d'ardeur, et à mesure que ses sens ont moins d'empire sur lui, son intelligence, la partie la plus noble de nous-mêmes, paroît s'étendre et s'agrandir. La prudence, la première des vertus, est la vertu favorite de cet âge. Il s'attend à tout, et ne craint rien. Comme Caton, le censeur, il se fait des plaisirs dignes de sa raison : loin de regretter ceux de sa jeunesse, il se félicite d'être délivré de ces tyrans in-

commodes, et sa sagesse est indulgente.

De ces vérités dont je viens de vous entretenir, mais malheureusement trop contraires à nos mœurs, il me semble, mes amis, qu'on peut tirer les conséquences les plus utiles pour la morale. Puisque ce n'est point notre raison qui nous conduit dans notre enfance, et que, bornée à ses propres forces, elle ne seroit dans la plupart des hommes qu'un instinct machinal, et dans les autres ne feroit que des progrès extrêmement lents et presque insensibes; nous avons besoin que l'éducation vienne à notre secours et hâte nos lumières en nous enrichissant des vérités connues, et profite de la foiblesse des passions de l'enfance pour nous prémunir contre celles que l'adolescence va faire naître. Mais vous voyez ce qui se passe dans le monde à cet égard. Au lieu d'aider le développement de la raison, combien de fois ne la retarde-t-on pas, en chargeant la mémoire d'un enfant de mots qu'il ne comprend pas? Plus souvent encore on nous remplit de préjugés et d'erreurs, et on nous égare en nous laissant contracter de mauvaises habitudes que la force de l'âge rendra de grands vices. Je me demande souvent

quelle est la vertu dont les enfans peuvent prendre l'idée la plus vraie ; et j'admire alors la bonté de la providence, qui a voulu que la justice dont nous aurons besoin tous les jours de notre vie, et plus propre que toute autre vertu à régler et tempérer les mouvemens de notre cœnr, fût à la portée de notre raison, dès qu'elle est capable de lier et de comparer deux idées. Je m'étudierois donc de bonne heure à faire contracter aux enfans l'habitude d'être justes les uns à l'égard des autres. Le mot de justice retentiroit sans cesse à leurs oreilles. Pourquoi dirois-je, avez-vous offensé votre camarade? voudriez-vous qu'il vous en eût fait autant? quel droit avez-vous sur lui? Rien n'est plus capable, si je ne me trompe, de faire perdre à l'amour-propre ce ton farouche et brutal qui lui est en quelque sorte naturel. Dès que des enfans sont en société, il doit y avoir un tribunal où leurs querelles enfantines soient discutées et jugées avec gravité par les maîtres, et même par quelques-uns de leurs disciples qui se seront distingués par leur sagesse. Dès-lors l'ame d'un enfant s'accoutumera sans effort à une certaine rectitude qui la dis-

posera à être plus modérée dans un âge plus avancé, ou du moins à réparer sans chagrin les premiers mouvemens de son amour-propre.

Voyez combien notre éducation est raisonnable. Elle cesse dans le moment même que les jeunes gens ont le plus grand besoin des conseils de leur gouverneur. On a même l'imprudence de ne les point prévenir sur les dangers où ils vont être exposés, soit par leurs passions, soit par celles de la société, que leur inexpérience rend encore plus dangereuses. Pourquoi laisser un jeune homme dans son ignorance? ne voudriez-vous pas, mes amis, que la dernière année de l'éducation fût consacrée à lui faire une peinture fidelle de ce qu'il va voir et éprouver en lui-même et dans le monde où on le jette? Mon enfant, mon cher enfant, dirois-je à mon élève en l'embrassant, j'ai combattu et dirigé vos passions autant que je l'ai pu; j'ai tâché de vous faire contracter de bonnes habitudes, et cherché à vous apprendre à ne point vous être à charge à vous-même. Ce que je vous ai dit dans votre enfance a suffi pour vous préserver des vices de cet âge. Mais, n'en doutez pas,

une nouvelle vie va commencer pour vous; un spectacle tout nouveau va se présenter à vos yeux; et votre raison, timide et peu affermie encore dans ses principes, recevra peut-être la plus violente secousse que vous éprouverez dans tout le cours de votre vie. Je vous ai appris quelle est la dignité de l'homme, je vous ai dit en quoi consistoit le bien et en quoi consistoit le mal. J'en atteste Dieu, qui m'entend et qui lit au fond de mon cœur, je vous ai exposé la vérité sans mensonge et sans fard. Vous connoissez tous les grands hommes de l'antiquité; je vous ai mis pour ainsi dire en société avec eux. Vous les avez admirés; vous avez aimé leur courage, leur tempérance, leur justice, leur mépris pour les richesses; et souvent j'ai tressailli de joie en voyant que votre cœur, né pour la vertu, s'enflammoit d'une noble émulation au récit de leur histoire. Eh bien! mon cher enfant, tous ces hommes ont disparu, et n'ont point laissé de successeurs sur la terre. En sortant de cette retraite, vous verrez dans le monde le vice honoré et la vertu méprisée. Si vous n'avez pas un grand courage, vous me prendrez pour un impos-

teur qui n'a cherché qu'à vous tromper. Si la confiance que vous avez en moi diminue, je vous en avertis, vous ne tarderez pas à tomber dans les erreurs les plus dangereuses. Ce sera une preuve certaine que, commençant à vous familiariser avec les objets qui devroient vous épouvanter, un vice agréable trouve grace devant vos yeux. Livrez-vous à cette illusion, et bientôt la vertu la plus simple vous paroîtra gigantesque et trop austère. Tout l'intervalle qui sépare les vices, vous le franchirez avec une extrême célérité. Si vous avilissez votre raison au point de croire que le bon sens n'habite point dans les collèges avec les pédans, et que le monde bien perfectionné ne se gouverne plus par les préjugés et les sottises d'autrefois; je ne puis que vous prédire l'avenir le plus funeste, parce que vos craintes et vos remords disparoissant, vous n'aurez que les préjugés publics pour règle de votre conduite. Si vous voulez persévérer dans le bien en entrant dans le monde, vous aurez plusieurs ennemis à combattre. Je crains pour vous les femmes; je crains et leur modestie et leur coquetterie, également propres à faire naître en vous le

le sentiment de la volupté. Tandis que votre cœur ne sera que trop violemment attaqué, je tremble pour votre raison. Résistera-t-elle aux plaisanteries de vos camarades qui, vous appellant un sage précoce, un troisième Caton tombé du ciel, vous feront entendre que vous n'êtes qu'un sot, parce que vous avez le bon esprit de ne leur pas ressembler? Mais ce qui me paroît bien plus redoutable, ce sont ces personnages graves qu'on ne rencontre que trop souvent, et qui, sous leur âge, leur nom, leur dignité et les respects qu'on leur témoigne, cachent leur néant, et n'ont d'autre manière de penser que la routine du monde. Avec une bonté dédaigneuse, ils excuseront votre candeur comme le fruit de votre ignorance. Si vous êtes assez foible pour en rougir, vous ne tarderez pas à vous corriger de vos vertus et vous glorifier de vos vices.

Mais je m'arrête, et vous devinez aisément, mes amis, tout ce que je devrois ajouter à ce discours; afin que faisant connoître à mon élève les écueils dont il va se trouver entouré, une crainte salutaire le rende plus précautionné, et commence à le former à cette prudence

dont Eugène nous a parlé. Ce flambeau nous est d'autant plus nécessaire, qu'au milieu des hazards, des circonstances et des événemens toujours variés, qu'il ne nous est permis ni d'éviter ni de changer, nous sommes naturellement disposés, par les qualités de notre cœur et de notre esprit, à prendre sans cesse de nouvelles passions et de nouvelles idées. La fortune en effet semble se jouer de nous, pour nous soumettre à ses caprices : *hæc ita multa, quasi fata, impendent moribus.*

C'est ce pouvoir que les objets extérieurs exercent sur notre ame qu'il est important d'étudier, si on veut travailler avec quelque succès à se donner un caractère. Heureux les hommes qu'on a accoutumés dans leur jeunesse à se procurer tous les jours quelques heures de retraite pour se dérober à la contagion, rentrer en eux-mêmes, et juger de sang-froid tout ce qui a ému leurs sens ou séduit leur imagination ! Plus heureux encore sont les hommes nés dans ces pays où les mœurs publiques sont la sauve-garde de la vertu des citoyens ! Par exemple, qu'arrivoit-il à un jeune Lacédémonien, quand les passions, commençant à s'élever dans son cœur, ré-

veilloient sa raison, et la mettoient dans l'exercice de ses fonctions? il regardoit autour de lui, et dans son ignorance et son incertitude, le jugement du public venoit à son secours, tempéroit ses passions et fixoit ses idées. Le Spartiate élevé durement, et préparé en naissant à devenir un homme, ne pouvoit être ni tenté ni distrait par les vices qui, partout ailleurs, réussissent si bien à s'emparer de nous.

A Athènes, au contraire, des loix trop indulgentes, une discipline molle, des mœurs inconstantes et volages qui en étoient le fruit, ne gênèrent point l'imagination vive et délicate des citoyens. Tandis que les Spartiates, toujours occupés de leur gloire et de l'avenir, se transmettent, pour ainsi dire, de main en main la sagesse qu'ils ont reçue de Lycurgue; les Athéniens, dans une fluctuation continuelle de leur raison et de leurs passions, prennent, quittent, reprennent tour-à-tour leurs vices et leurs vertus, et ne peuvent parvenir à se former un caractère au milieu des nouveautés qui les séduisent et les entraînent.

La fortune, dit-on, est aveugle; je le crois : mais ce qui est bien plus sûr,

elle aveugle ceux qu'elle persécute ou qu'elle favorise trop. La prospérité et l'adversité semblent dénaturer notre raison et nos passions. Nous ne voyons plus les objets tels qu'ils sont, et nous extravaguons dans nos espérances, ou nous sommes abrutis dans nos craintes. Placez le même homme dans des circonstances différentes, et, si je ne me trompe, vous en verrez résulter deux hommes différens. Que César fût né dans le siècle de Fabricius, et le juge par les vertus dont il tempéra sa tyrannie dans un siècle très-corrompu, que tous ses talens auroient été employés à la gloire et à la liberté de sa patrie. Fabricius, au contraire, oserai-je dire ce blasphême? auroit peut-être été un César, s'il fût né dans les mêmes circonstances que cet oppresseur de la république. Je ne le crois pas; car il y a des ames privilégiées et d'une trempe assez forte pour rester vertueuses au milieu de la plus infame corruption. J'aime à croire que Fabricius auroit été Caton, et que l'horreur du vice lui auroit fait chercher un asyle dans le stoïcisme le plus rigoureux; mais je n'ai rapproché ces deux hommes, ou plutôt je ne les ai placés dans des

circonstances si différentes de celles où ils ont vécu, que pour vous faire mieux entendre ma pensée.

Pour vous le dire en passant, mes amis, j'aime assez à faire de ces rapprochemens, et il me semble que j'y trouve des lumières utiles à la connoissance des mœurs, et qui peuvent servir à nous faire en morale des principes plus sûrs, c'est-à-dire, plus proportionnés à notre foiblesse. Je transporte quelquefois nos hommes les plus célèbres; nos Guise, notre Coligny, Sully, Richelieu, Mazarin, Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat, dans les plus beaux siècles de la Grèce et de Rome; ce n'est point sans plaisir que j'entrevois ce qu'ils auroient été en respirant le même air qui a rendu les Grecs et les Romains si illustres, et je crois les voir s'agrandir. J'amène ensuite à Paris un Aristide, un Thémistocle, Epaminondas, Phocion, Camille, Fabius, Marcellus, les Scipion, Paul-Emile et César. Je m'occupe à imaginer ce que nous ferions de tous ces grands personnages, et comment ils obéiroient aux circonstances et se façonneroient à nos manières pour ne nous pas paroître trop étrangers; il me semble

qu'ils perdroient quelque chose. Souvent je m'occupe encore à rechercher dans les hommes que je rencontre dans le monde, ce qu'ils auroient été dans des circonstances toutes différentes de celles où la fortune les a tenus, et souvent je ne trouve rien. J'ai beau, au gré de mon imagination, les placer tantôt haut, tantôt bas, il n'en résulte jamais que les mêmes hommes, et sans doute la nature ne les a fait naître que pour les faire végéter. Quelquefois, au contraire, je crois voir, je crois sentir que les disgraces de la fortune ont étouffé et rendu inutiles les bienfaits de la nature. A travers la draperie dont chacun se couvre de son mieux, j'aime, si je puis parler ainsi, à voir le nu. Plusieurs de mes héros disparoissent : mais je m'en console; il en naît d'autres sous mes mains que je n'aurois pas soupçonnés.

Veut-on connoître comment les passions s'étendent, se resserrent et, suivant les circonstances, prennent un caractère différent? il suffit d'être un peu attentif à ce qui se passe dans le monde, ou de lire l'histoire comme elle doit être lue. Par exemple, jetez les yeux sur la fortune de Cromwel. Cet homme, né dans un

état médiocre, mais avec tous les talens du génie que la nature rassemble si rarement, ne pouvoit se méconnoître lui-même, ni se laisser ignorer par ses compatriotes. Supposez que l'Angleterre, au lieu d'être agitée par des disputes et des querelles de religion qui dégénèrent en guerre civile, eût joui de la paix et conservé sous les Stuarts les mœurs qu'elle avoit contractées sous les règnes précédens; vous sentez sans doute que l'excessive ambition de Cromwel, qui, pendant toute sa vie, a été si bien raisonnée, ne lui auroit toutefois permis que d'aspirer à la fortune qu'un citoyen pouvoit faire. Il se seroit contenté d'être député de quelque canton au parlement, comme il se contenta d'un grade subalterne dans l'armée; et voyant dans ses premiers succès tout ce qu'il pouvoit espérer, son génie lui auroit fourni les moyens les plus propres à réussir. Il auroit dominé sa nation par sa politique profonde et l'enthousiasme de son éloquence. On ne l'auroit point corrompu par des pensions ou une pairie, parce qu'il n'avoit ni l'ambition d'un courtisan, ni l'ambition d'un bourgeois. Trop porté au grand malgré lui, pour s'occuper d'ob-

jets médiocres, s'il ne pouvoit s'emparer du trône, il devoit détruire l'autorité que les princes avoient acquise depuis le règne de Henri VIII. Je le vois donc occupé à diminuer la prérogative royale, ne laisser à Charles Ier. que la puissance exécutrice, et remettre entre les mains de la nation le pouvoir tout entier de faire et d'abroger ses loix.

Cromwel se seroit vraisemblablement contenté de cette sorte d'empire. Retenu par l'estime, l'amour et l'admiration de ses concitoyens, il se seroit borné à être le défenseur de la liberté. Quelque violentes, en effet, que soient les commotions d'un état qui réforme et change son gouvernement sans employer la force, elles n'excitent point assez l'ambition d'un homme de génie, qui calcule avec prudence ses entreprises, pour le porter brusquement aux dernières extrémités. Tout l'invite et le force, au contraire, à n'employer que des moyens doux et tempérés. Il connoît le pouvoir des habitudes et des préjugés populaires; il se défie de ces émeutes que l'emportement fait naître, et auxquelles succèdent promptement la crainte et le repentir; pour cheminer sûrement, il chemine avec lenteur; il n'a

recours à la violence que dans ces momens terribles où la prudence est condamnée à être téméraire.

Le génie et l'ambition de Cromwel se développèrent au contraire au milieu du tumulte des armes; et la guerre civile égale toutes les conditions. Je crois voir un nouveau Marius qui se croit digne de tout par ses talens. Il se distingue et se fait remarquer en toute occasion. En se sentant déjà supérieur à ses généraux, son ambition s'enflamme, tout s'abaisse devant lui, il commande enfin, et la victoire le rend bientôt assez puissant pour oser mépriser un prince sur lequel il sent sa supériorité, et un parlement qui ne pouvoit plus lui opposer que des loix inutiles. C'est en se nourrissant de ces idées, c'est en se familiarisant avec une ambition que ses premiers succès avoient justifiée, qu'il croit tout possible, et exécute enfin le projet de perdre Charles I. Chef alors d'une armée ivre de fanatisme et de liberté, Cromwel ne voit plus qu'une anarchie générale qui rend son usurpation facile et nécessaire. Il règne enfin sur l'Angleterre plus impérieusement que n'avoit fait aucun roi : mais pour ménager les préjugés publics, il se contente du

titre modeste de protecteur, et affermit son empire en faisant respecter sa fortune, sa politique et sa nation par toutes les puissances de l'Europe.

Fort bien, mon cher Théante, dit alors Ariste, et ce que vous venez de dire de Cromwel, on peut l'appliquer à tous les hommes extraordinaires dont les passions et les talens sont destinés à faire des révolutions et bouleverser les sociétés. Je promets de profiter de vos réflexions, et désormais, en lisant l'histoire, j'étudierai le pouvoir des circonstances qui développent, retiennent, excitent ou captivent si souvent le génie, et lui donnent une détermination différente. J'aurai sans doute quelque plaisir à m'appercevoir qu'il y a souvent moins de différence qu'on ne croit entre des hommes qui nous paroissent très-différens; et sans doute ma morale en tirera quelque profit. C'est encore bien fait, dans le train ordinaire de la société, de s'instruire de ses devoirs en étudiant les caprices de nos passions, de notre raison et de la fortune, qui, se mêlant et se confondant ensemble, nous empêchent si souvent de nous connoître nous-mêmes. En vérité *ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique*,

où chacun prend au hasard le rôle qui lui tombe sous la main; et je ne suis plus surpris qu'au milieu de ces événemens contraires qui changent sans cesse la situation et les intérêts de la scène, il y ait si peu de personnages qui sachent conserver un caractère et conduire la comédie à un dénouement raisonnable.

Tout ce que vous venez de nous dire, je me le suis appliqué. Vous m'avez fait appercevoir combien je suis quelquefois différent de moi-même. Je ne puis me déguiser combien le temps et les événemens ont d'empire sur ma faculté de sentir et de penser. Je vais devenir plus indulgent; et de tel homme dont je haïssois la fausseté, en le voyant se prêter à toutes les circonstances, je me contenterai désormais de plaindre sa foiblesse. Mais qu'est-ce donc que l'espèce humaine, mon cher Théante?

Esclaves et jouets éternels de tout ce qui nous environne, la morale ne me paroît plus faite pour nous. Dans cette tourmente des passions, n'ayant point une raison qui puisse nous servir d'ancre, ne sommes-nous pas obligés de nous abandonner aux vagues et aux vents qui nous entraînent? Je vous en prie, mon

cher Théante, à quel sort est donc condamné le genre humain, en général si incapable de penser; puisque votre Fabricius et votre César déplacés, nos François transportés à Lacédémone ou à Rome, et les Grecs et les Romains à Paris, auroient été si différens de ce qu'ils ont été? Je vous le demande encore, quelle règle de morale peut-on désormais établir? Une aveugle fatalité semble décider de notre sort et de nos mœurs. Au lieu de raisonner sur la dignité et l'ordre des vertus, sur les dangers auxquels les passions nous exposent, et la nécessité de les guider et de les réprimer; ne devons-nous pas nous contenter de nous applaudir ou de nous plaindre de la place heureuse ou malheureuse que la fortune nous assigne?

Non, mon cher Ariste, répondit Théante, en nous donnant une raison capable de connoître les vertus dont nous avons besoin, et les vices contre lesquels nous devons nous prémunir, la Providence nous a donné tout ce qui nous est nécessaire pour nous rendre heureux; consultons cette raison, elle ne nous trompera jamais. Mais, reprit Ariste avec une sorte de dépit, suis-je toujours le maître de la consulter,

consulter, et souvent une passion ne s'empare-t-elle pas de moi avant que je m'en apperçoive ? Sur quelle base voulez-vous donc établir notre morale et notre bonheur ? Après ce que j'entends depuis trois jours, du pouvoir, des ruses, de l'artifice et de la marche constante des passions, vous aurez de la peine à me persuader que notre foible raison puisse suffire pour nous rendre heureux. Je la consulterai si vous voulez ; mais toujours dupes des passions qui la mettent en mouvement et la gouvernent, ce n'est qu'un sophiste qui est à leurs gages. L'expérience le prouve ; les hommes ne sont jamais corrigés ; et les siècles, en se succédant, n'ont fait que changer de vices ou les accumuler les uns sur les autres. Vous-même, mon cher Théante, qui venez de nous parler de ces hommes d'un génie supérieur, qui, dans d'autres circonstances, auroient été si différens de ce qu'ils ont été, ne serez-vous pas forcé de convenir de toute l'impuissance, de toute la foiblesse de la raison, qui se dégrade au point de n'être, comme dans Cromwel même et ses pareils, c'est-à-dire, dans les hommes du plus grand

génie et qui ont l'ame la plus forte, que le ministre de leurs passions ?

Un moment, reprit Théante en interrompant Ariste avec vivacité : tout occupé de distractions, des préjugés et des erreurs de notre raison, vous avez fait peu d'attention à la doctrine qu'on nous exposa avant-hier sur l'action de nos passions, qui est nécessaire pour préserver notre intelligence de l'engourdissement ou de l'espèce de sommeil où elle tomberoit sans leur secours, mais qui ne sont jamais assez emportées à leur naissance pour nous aveugler sur nos vrais intérêts; vous avez perdu de vue les ressources de notre raison, et tout ce quelle associe de grand et de sublime aux vices que vous lui reprochez. N'est-ce pas elle qui, démêlant dans notre cœur le germe de nos qualités sociales, nous a retirés des fôrêts pour nous rassembler dans des hameaux, et apprendre à notre amour-propre que le bien public ne lui est point étranger ? C'est elle qui, par ces loix sages et salutaires que nous admirons, achevant, si je puis parler ainsi, l'ouvrage de la providence, nous a créés une seconde fois. Quoi donc ! cette intelligence su-

blime à laquelle nous devons toutes nos sciences et nos arts, seroit incapable de nous apprendre à nous connoître nous-mêmes, et de nous montrer la route qui doit nous conduire au bonheur qui nous est destiné! Ouvrez, mon cher Ariste, les écrits des philosophes qui méritent ce nom respectable, et vous y trouverez toutes les vérités dont nous avons besoin. Par quelle audace criminelle osons-nous donc reprocher à la providence de nous avoir faits les jouets éternels des passions, et l'abus que nous faisons de notre liberté?

Les passions, j'en conviens, sont parvenues à se rendre les maîtresses du monde; c'est que, loin de vouloir nous en défier et leur résister, nous nous sommes précipités sous le joug couvert de fleurs qu'elles nous présentoient. Mais, dans les temps même les plus corrompus, n'y a-t-il pas toujours eu des sages qui n'ont point été trompés par leur séduction? S'ils se sont égarés par distraction, ne se sont-ils pas promptement apperçus de leur erreur, et ne l'ont-ils pas réparée? En commençant à céder à une passion, nous sommes toujours avertis par les reproches que nous fait notre

raison et une sorte de mal-aise, que nous nous écartons du chemin qui conduit au bonheur. Avant qu'une passion ait établi sur nous sa tyrannie, l'expérience a dû nous ouvrir les yeux; et combien ne nous a-t-il pas été facile de nous appercevoir de ses prestiges? L'avarice, l'ambition et la volupté sont nos principales ennemies; et il me semble qu'à leur naissance notre raison n'a besoin ni de beaucoup de courage, ni de beaucoup d'habileté pour nous convaincre qu'il est insensé d'amasser des richesses dont on ne veut pas jouir, de courir après des honneurs et une autorité qui nous fatigueront, qu'on veut toujours augmenter, qu'on craint de perdre, ou de se livrer à des plaisirs qu'accompagnent les ennuis de la satiété. Au milieu même de nos plus grand désordres, et quand les passions ont établi leur empire sur notre raison vaincue, la providence ne vient-elle pas encore à notre secours? Par l'ordre qu'elle a établi, le vice n'est-il pas suivi de remords? S'il parvient quelquefois à les étouffer, peut-il faire taire les craintes, les alarmes, les inquiétudes qui le troublent et le déchirent?

Voilà les avertissemens salutaires par lesquels notre raison nous invite sans cesse de revenir à elle ; souvent elle a réussi, souvent elle a dégagé de leurs liens, je ne dis pas de simples particuliers, mais des riches, des grands, des princes, que les erreurs de leur éducation et les préjugés de leur fortune avoient asservis à leurs passions. C'est dans ces momens de calme, qui succèdent par intervale au trouble et à la lassitude des vices, que la raison se fait encore entendre et réclame ses droits. Sans ces traits de lumière qui percent la nuit où nous sommes plongés, que deviendroit la société ? Nous rejetons les bienfaits de la providence, nous sommes parvenus à les craindre et nous lui reprochons de nous les refuser.

A la naissance des choses, mon cher Ariste, le germe des passions que nous portons dans notre cœur, les objets qui nous entourent et nous frappent aujourd'hui avec tant de force, auroient eu infiniment moins d'empire sur nos pères, dont nous avons successivement rassemblé tous les vices, s'ils avoient profité des premières lumières que leur donnoit la société naissante, pour imiter ceux

qui l'avoient fait naître, la raison n'étant point encore exposée aux secousses violentes des passions que nous nous sommes faites à nous-mêmes, auroit établi ses droits sans être obligée de livrer de grands combats. Mais dans l'extrême corruption où nous sommes enfin tombés, quelle est aujourd'hui notre ressource? Les mœurs publiques ont étouffé la voix de la raison; et la seule espérance raisonnable que peut avoir la morale, c'est d'aider quelques citoyens, plus heureusement nés que les autres, à se sauver du naufrage général. Se proportionnant à notre foiblesse actuelle, elle doit être indulgente, et ne pas trop demander pour ne pas effaroucher les esprits. Il n'est plus question de faire des Aristides et des Fabricius; c'est dans cette vue que, me bornant à éclairer la raison de mon élève et l'accoutumer à réfléchir pour le familiariser avec les vertus les plus nécessaires, je lui ai permis quelques foiblesses pour rendre ses passions moins actives et moins séduisantes. J'ai voulu l'instruire des écueils qui l'attendent, et lui apprendre à percer l'enveloppe agréable dont le vice ne cherche que trop souvent à cacher sa difformité,

et qu'il n'est dangereux que quand on ne le voit pas tel qu'il est, ou qu'on n'en découvre pas les suites funestes. Alors la raison, accoutumée à se défier d'elle-même et à tout examiner, ne recevra des objets étrangers que des secousses légères, et pourra, comme Aréthuse, traverser les mers sans que ses eaux en soient altérées.

Je sens, reprit Ariste, toute la force de vos raisonnemens, et je ne nie pas que nous ne soyons capables de pénétrer dans tous les secrets de la morale. Les siècles mêmes les plus corrompus ont vu, j'en conviens, des sages qui se sont préservés des passions les plus accréditées, les plus séduisantes et les plus actives; mais à quoi a servi leur sagesse? ils parloient à des sourds qui ne pouvoient pas les entendre. De quoi me plains-je donc? c'est de la rareté de cette intelligence, de ces lumières dont vous faites si bien valoir les droits; tandis que la raison n'est en effet dans la plupart de nous qu'une misérable routine de mémoire, un instinct grossier et peu différent de celui des animaux. Songez, je vous prie, à cette multitude innombrable d'hommes dont l'ame est

ter. Cette longue enfance dont nous nous plaignons, étoit cependant le seul moyen de nous rendre disciplinables, de nous armer contre les passions qui doivent nous assaillir de toute part, de les émousser, et de prémunir notre raison contre le vice, en nous faisant contracter des habitudes honnêtes. Remarquez que par les qualités sociales dont la nature nous a doués, elle nous sollicite, nous presse et nous contraint de nous unir par les liens d'une société, qui, par la communication de nos idées, de nos doutes et de nos erreurs mêmes, peut seul développer toutes les facultés de notre entendement, et nous donner les vertus qui doivent et peuvent nous rendre heureux. Mais, dites-moi, je vous prie, mon cher Ariste, si elle auroit pu nous conduire à cette fin désirée, en donnant à tous les hommes la même raison, les mêmes passions dans le même degré d'étendue et de force. Je ne le crois pas. Plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé que jamais l'amour-propre n'auroit permis à des hommes égaux en lumières, en prudence, en courage, en talens, de faire des capitaines, des magistrats, ni d'établir une subordination sans laquelle il ne

peut point y avoir de société. Pourquoi, tout fier de ma liberté et de mon indépendance, aurois-je pu reconnoître pour mon supérieur, un homme dont les qualités supérieures ne m'auroient pas inspiré pour lui cette sorte d'estime, de considération, de respect et d'amour, à laquelle la nature nous prépare en voyant des vertus et des talens que nous admirons? Des passions également vives, également impétueuses, et conduites par des connoissances égales, n'auroient pas alors permis de convenir des loix nécessaires pour régler les droits et le sort des citoyens; et l'anarchie, qui a perdu tant de sociétés, auroit été un obstacle insurmontable à leur formation.

Mais, supposons des villes bâties, des places publiques pour délibérer de ce qui importe au public, un sénat pour faire observer les loix, des tribunaux pour terminer les différends des citoyens, des capitaines, des soldats pour défendre la cité contre des voisins jaloux, envieux et ennemis. etc. n'est-il pas sensible que cette société exige dans les citoyens des lumières, des connoissances et des talens différens, parce qu'elle a des be-

soins différens? La nature se seroit donc contredite elle-même dans ses vues, si, par une bienfaisance aveugle et cruelle que vous demandez, elle eût distribué avec égalité ses faveurs à tous les hommes. La société, il est vrai, ne peut prospérer et fleurir sans de grandes lumières et des vues étendues; mais ne faut-il pas également à son bonheur des bras patiens, forts et vigoureux, c'est-à-dire, des espèces d'automates qui n'aient qu'un instinct propre à se laisser discipliner et à obéir avec exactitude? C'est par ce mélange que la république pourvoit à la fois à tous ses besoins, établit ses mœurs, affermit l'ordre, contracte des habitudes qui forment enfin ce caractère national qui rend chaque citoyen content de sa condition, qui assure l'empire des loix, et, en mettant un frein aux passions, arrête notre goût pour les nouveautés, et prévient les révolutions.

Voyez, en effet, mon cher Ariste, quel parti quelques états, formés et dirigés par des législateurs assez habiles pour étudier et démêler tout ce dont nous sommes capables, ont tiré de cette bêtise presque générale dont vous vous plaignez. Tant que leurs loix, puisées

dans la nature du cœur humain ou de nos passions, ont été propres à développer les talens et faire germer les vertus dont nous ne pouvons nous passer; ces républiques, renfermées dans une seule ville et un petit territoire qui ne pouvoit nourrir que peu de citoyens, ont-elles manqué des vertus qui augmentent et multiplient à l'infini la force des hommes? n'ont-elles pas eu tous les talens nécessaires pour pourvoir à leurs besoins, exécuter les entreprises les plus difficiles, et perpétuer leur bonheur? Cette multitude imbécille et incapable de tout dans une autre contrée, vous la voyez s'élever, comme par instinct, jusqu'à devenir le digne instrument des grands hommes qui la font agir. Elle a pris leur caractère, elle imite machinalement leur courage et même leur sagesse, et semble inspirée par leur génie. Vous ne penserez pas, sans doute, que la nature ait regardé avec une sorte de prédilection les anciennes villes de Lacédémone, d'Athènes et de Rome, et leur ait prodigué des faveurs qu'elle refusoit à leurs voisins et à leurs ennemis. Vous êtes trop savant en politique pour ne pas voir que ces républiques n'ont

dû leur prospérité et leur gloire qu'aux sages législateurs qui avoient ennobli l'espèce humaine; tandis qu'ailleurs des loix grossières, c'est-à-dire, peu proportionnées à nos facultés et à nos besoins, la laissoient tomber ou la précipitoient dans le dernier avilissement.

Nous voilà revenus, mon cher Ariste, à cette politique que vous aimez; mais je suis trop peu instruit de ce qui se passe dans le monde, des intérêts des nations et de la manière dont elles manient leurs affaires, pour oser en parler. Je vois en gros que la société, n'étant composée que d'hommes qui ont tous besoin les uns des autres, elle doit veiller à leur avantage commun, et ne peut par conséquent être florissante que par la pratique des vertus dont on nous a entretenus, et qui sont les plus propres à rendre chacun de nous plus heureux. Cette vérité me paroît bien simple; il n'est besoin ni de longues ni de subtiles réflexions pour en sentir l'évidence. Pourroit-on donc accuser la providence de nous avoir refusé les lumières nécessaires pour affermir solidement la fortune des états ? L'histoire ne nous offriroit point le spectacle de ces révolutions ter-

ribles qui ont fait disparoître les empires les plus puissans et destinés à subsister éternellement, si la politique, distraite de ses devoirs, n'eût oublié ses principes, et ne se fût abandonnée elle-même aux passions qu'elle devoit réprimer. Puisque notre corps est condamné par la nature à travailler continuellement pour arracher à la terre les richesses qui nous font subsister, et que nous ne nous en plaignons point, pourquoi voudrions-nous que notre raison, faite pour nous conduire, ne fût pas obligée d'agir sans cesse pour conserver ses droits, et veiller sans distraction à la culture des vertus, la plus noble et la plus précieuse de ses productions ?

Mais il commence à se faire tard; finissons ce triste entretien, et gardons-nous d'entrer dans le détail de nos erreurs. Quoique notre raison dégradée ait abandonné l'empire du monde aux passions, songeons, pour notre consolation, que la providence leur a prescrit des bornes comme aux vagues de la mer. Tel est l'ordre admirable qu'elle a suivi dans la composition de l'homme, que nos passions, faites pour contribuer à notre bonheur quand elles obéissent à la rai-

son, sont toutes ennemies les unes des autres quand elles ne connoissent plus de frein. Elles se combattent, se heurtent, se choquent mutuellement, et dans l'anarchie qui les tourmente, elles implorent le secours des loix et de la raison. De là les plaintes, les murmures, les emeutes; et ce sont autant d'avertissemens pour retirer la politique de son sommeil ou de ses erreurs. Voilà, mon cher Ariste, une vaste carrière ouverte à vos réflexions. Si vous avez présent à l'esprit ce qu'on nous disoit avant-hier sur l'empire que les passions les plus basses prennent enfin sur les autres, il vous sera aisé de juger du moment où les états n'ont plus rien à espérer, et doivent enfin subir le sort des Assyriens, des Perses, des Macédoniens, des Grecs et des Romains.

Pour moi, que ces grands objets effraient, je me borne de tout mon cœur à ma politique domestique, c'est-à-dire, à la morale dont j'ai besoin pour me rendre heureux dans le point imperceptible que j'occupe dans le monde.

Dans tous les temps, mon cher Ariste, il naîtra de ces hommes privilégiés que leur raison, réveillée et non pas gouver-

née par les passions, prépare à trouver le bonheur en aimant la vérité et en pratiquant la justice. Ces philosophes sont moins rares qu'on ne croit. On ne les remarque pas, parce que leur sagesse est sans faste, sans intrigue et sans ostentation. Voilà les modèles que nous devons imiter. Pourquoi désespérerois-je de me faire avouer pour un de leurs disciples, et de trouver le bonheur en marchant sur leurs traces? Débarrassé, par la plus grande faveur de la fortune, de la pauvreté et des richesses qui exercent sur notre ame un empire si despotique, je dois travailler à me prémunir contre la vanité et la cupidité, passions qui peuvent nous mener si loin; que ma grande étude soit de m'apprendre à être content de ma situation. *Desideranti quod satis est pauca sufficiunt.* Il me semble que je n'aurai pas besoin d'une raison bien sublime pour négliger les grandeurs et les richesses, si je suis attentif à examiner comment elles s'acquièrent dans le monde. Horace m'a déjà instruit combien il est doux et commode de n'être pas un grand personnage, et Eugène acheva hier de me convaincre. Quand on se sera prouvé, ce qui n'est

pas

pas impossible, qu'il manque toujours quelque chose à l'avarice et à l'ambition, et que leurs possessions ne consolent point de ce qui leur échappe, j'imagine qu'on ne doit pas avoir beaucoup de peine à modérer ses désirs. Je me persuaderai qu'on peut être heureux à meilleur marché que ne le croient les passions. Je penserai sans effort qu'on a fait la fortune la plus grande et la plus sûre, quand on est assez heureux pour avoir appris à se contenter de celle qu'on a.

Fin du Tome vingtième.

TABLE.

LIVRE PREMIER. *Des passions. Elles sont nécessaires, et contribuent également à nous donner des vertus et des vices. Comment la morale doit les gouverner pour les rendre aussi utiles qu'elles peuvent être pernicieuses.* Pag. 1

LIVRE SECOND. *De l'ordre, de la dignité et de l'emploi des vertus.* 75

LIVRE TROISIÈME. *Du développement, du cours, de la marche et de la conduite des passions dans chaque homme.* 150

Fin de la table du tome vingtième.

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.

574058